Méprises

Archibald Michiels
55, rue Saumont
B-6900 Marche-en-Famenne
Belgique

Courriel : amichiels@ulg.ac.be

I : Une relation épistolaire

roman épistolaire : dans lequel les personnages, ne pouvant le faire, se l’envoient dire – *Il y a belle lurette qu’a sonné le glas du roman épistolaire.*

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. I)

Mademoiselle,

Nous aurions dû nous rencontrer à la soirée qu'ont récemment donnée Julie et Jean Lescure, à l'occasion de la promotion de Jean. Mais j'étais absent, et vous aussi, semble-t-il. Nos hôtes ne nous en tiennent pas rigueur, je crois que vous le savez. Il se fait que le courriel d'invitation permettait de retrouver aisément les adresses électroniques de tous les invités, et je n'ai donc eu aucun mal à me procurer la vôtre. De là, ce ne fut pas bien difficile d'obtenir votre adresse tout court, qui se trouve à l'annuaire téléphonique, tout comme la mienne (Pierre Desreux, 16, Avenue Blaise Pascal).

Je ne fais pas usage de votre adresse électronique, et j'aime à croire que vous n'utiliserez pas la mienne pour communiquer avec moi. En effet, ce que j'ose vous proposer par cette lettre, c'est une vraie relation épistolaire, avec de vraies lettres comme celle-ci, de papier et d'encre, des lettres que nos mains auront écrites, puis pliées, puis glissées dans nos enveloppes.

Ne me prenez pas trop vite pour un déséquilibré ou un pervers. Je ne viendrai pas sonner à votre porte, je ne vous épierai pas quand vous sortez de chez vous. Nous nous écrirons, c'est tout. Ne vous demandez pas ce que vous m'écrirez, il est trop tôt pour cela ; acceptez seulement de recevoir du courrier de moi, cela me suffit pour l'instant – mais écrivez-moi un mot pour me le dire, ce sera votre première lettre.

Je m'engage à ne jamais vous poser de questions ; vous m'écrirez seulement ce que vous désirez m'écrire. Je m'engage aussi à ne rien dire qui puisse vous choquer ou vous heurter.

J'ai besoin de cette relation, à ce moment de ma vie. C'est tout ce que vous dirai dans ce premier courrier, et je sais que vous aurez la bonté de me croire.

Je propose que nous nous passions des formules de politesse usuelles. J'attends quelques lignes de vous.

Pierre Desreux

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. II)

Monsieur,

J'ai bien reçu votre récent courrier, pour lequel il ne m'est cependant pas possible de vous remercier.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Permettez-moi de vous dire que votre lettre ne m'en a guère donné l'envie.

Ce que vous proposez, cette relation épistolaire comme vous l'appelez, je la trouve

absurde et ridicule. Nous n'avons rien à nous dire, et je vous prie de bien vouloir croire que nous n'aurons rien de plus à nous dire à l'avenir.

Pour mettre les choses tout à fait au clair, je préfère vous faire savoir d'entrée de jeu que je n'ouvrirai plus qu'une seule de vos lettres, dans laquelle je m'attends à ce que vous ayez la délicatesse de m'annoncer que vous renoncez à votre projet que je n'agrée pas, et que vous vous engagez à me laisser en paix, *et donc à ne plus m'écrire*.

Veuillez croire etc. (je me souviens à l'instant que vous proposez de faire l'économie des formules de politesse, ce qui me convient parfaitement)

I. Parent

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. III)

Mademoiselle,

Votre lettre me laisse une issue, une seule : celle de vous persuader de changer d'avis.

Ne jetez pas ce courrier au panier, pas tout de suite. Lisez les quelques paragraphes qui suivent, ce n'est pas bien long. Décidez ensuite.

Je ne vous importunerai plus, si vous jugez que ce que je fais ici est vous importuner. Je m'y engage. En attendant, lisez-moi.

Il faut que je vous parle de moi, il faut que vous sachiez. Je ne suis jamais arrivé à établir de relation durable avec qui que ce soit. C'est dur d'écrire cela, car c'est reconnaître une longue série d'échecs, dont je ne vois pas la fin. Je ne suis pas apte à affronter la réalité. Ne me proposez pas de cure, de grâce, c'est la dernière chose dont j'ai besoin. Je veux rester comme je suis, et en même temps je veux vivre, est-ce trop demander ? Et je sais exactement ce qu'il me faut : c'est précisément ce peu que je vous demande, c'est ces quelques signes sur une page. Mon imagination fera le reste ; elle est docile, elle est toujours là, son pouvoir n'a pas de bornes.

N'allez pas craindre que je salisse les mots précieux que vous me confierez. Bien au contraire, je vais les honorer, les révérer, et leur faire vivre des aventures fantastiques, même les plus banals, même les plus quotidiens, ceux qui me diront ce que vous faites de vos journées quand vous ne faites rien, les mots que vous n'alliez pas écrire si je n'étais là pour les recueillir, pour leur dire qu'ils ont leur place, qu'ils sont vous, et que chez moi ils seront bien.

Ne vous mettez pas en peine de savoir ce que vous allez m'écrire – quelques lignes suffiront, quelques mots, vous verrez que cela viendra, je vous aiderai doucement, vous ne vous rendrez même pas compte que je vous aide.

Quelques mots de votre lettre m'ont fait plaisir. Il s'agit de *d'entrée de jeu* : cela veut dire, n'est-ce pas, qu'il y a bien un jeu, et que vous entrez dedans, vous vous joignez à la ronde, vous me renvoyez la balle.

Je ne veux pas vous retenir plus longtemps aujourd'hui. On y va par petites touches. Je sais que je n'ai pas dit grand-chose pour me faire accepter, mais je veux aussi vous donner une marque de confiance : je pense en avoir dit assez pour que vous compreniez ma détresse, et compreniez aussi que vous seule pouvez y porter remède ; vous ne comprenez pas bien pourquoi, et cependant vous le savez, n'est-ce pas ?

Je vais vivre, cela vous le savez aussi, dans la lumière pure de l'attente.

P.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. IV)

Monsieur,

Je sais que je ne devrais pas vous répondre. Dieu sait à quels ennuis je m'expose ! Mais il n'est pas encore dit que je vous enverrai cette lettre, j'aurai peut-être la sagesse de la déchirer et de la jeter au panier, ce que je n'ai pas eu le courage de faire avec la vôtre.

Je ne sais pas ce que vous me voulez, je ne comprends rien à votre projet. Si votre imagination est à ce point souveraine, pourquoi ne forge-t-elle pas d'emblée les réponses que je pourrais donner, les lettres que je pourrais écrire ? Elle pourrait les faire aussi longues qu'elle le désire, et assouvir tous vos fantasmes. Car vous ne m'enlèverez pas de l'esprit que vous voulez utiliser ce que je pourrais vous écrire pour bâtir vos histoires, où le rôle que vous me ferez tenir sera celui que vous voudrez, et vous ne serez pas obligé de me le faire connaître. Je gagerais d'ailleurs que vous ne l'oseriez pas.

Vous comprendrez donc que je vous demande de renoncer à votre projet. Cela est cocasse : je veux dire, que ce soit moi qui aie une demande à vous faire, alors qu'il me suffit de me taire et de ne plus ouvrir vos courriers ; ce que je me propose toujours de faire, sachez-le. Considérez cette lettre comme une marque de faiblesse, mais passagère.

Dites-moi donc clairement que nous en resterons là ; si vous le faites, je vous autorise à penser que je ne vous en voudrai pas (ce qui veut dire bien entendu que je ne vous en voudrai pas d'avoir tenté d'entrer en relation avec moi, comprenez-moi bien).

Et puis, zut ! Cette lettre finit au panier, je ne vous l'envoie pas.

I.

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. V)

Mais vous l'avez envoyée ! Et si vous aviez pu voir comme mes mains tremblaient en ouvrant l'enveloppe, je crois que vous auriez eu votre récompense.

Reconnaissez-le doucement, à petits pas, sans faire de bruit : la relation épistolaire est

là. Vous coûte-t-elle à ce point que vous envisagiez encore de l'abandonner ? Laissez-vous aller, laissez couler l'encre, joyeusement, et ne pensez pas à ce que vous direz demain, à chaque jour suffit… je n'ose dire une lettre, je n'ose vous réclamer cela. Acceptez seulement que je vous écrive souvent, et répondez de temps en temps, quand le cœur vous en dit (vous verrez que votre cœur veut parler avant vous ; c'est à lui que je me suis adressé, et je le ferai encore, il est meilleur correspondant que vous).

Pour que vous ne m'en vouliez pas, je ne vous dirai donc pas que nous en resterons là, mais seulement que ce premier bout de chemin parcouru ensemble est un sentier de lumière ; je ne vois pas plus que vous où il mène, et je ne cherche pas à le savoir, je l'accepte ; j'aime entendre votre pas à mes côtés, tenez, le bruit de nos bottes de caoutchouc sur le chemin mouillé car il pleut à verse ce matin, et tout à coup j'aime la pluie.

Permettez-moi de signer Pierre aujourd'hui, et de faire de votre I une Isabelle toute droite, dressée dans le soleil qui reviendra.

Pierre

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. VI)

Isabelle,

Quelques jours sans courrier de vous, sans réponse, et déjà je crains d'être allé trop loin, de vous avoir fait peur, un petit peu.

Et voilà que je commence ce courrier en vous appelant Isabelle, tout simplement, et que je veux que vous ne preniez pas cela pour une familiarité que je me permettrais sans votre accord, mais le plaisir d'écrire votre nom, et de le dire à haute voix en l'écrivant, Isabelle.

Isabelle, encore, pourquoi pas ? Isabelle, on vous a dit combien ce prénom vous fait belle, comme ça, *d'entrée de jeu* ? Vous voyez, nous partageons déjà des souvenirs de mots échangés. J'en attends de vous.

Pierre

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. VII)

Isabelle,

Dois-je revenir à 'Mademoiselle' ? Vous préféreriez cela ? Qu'à cela ne tienne !

Mademoiselle,

Je vous demanderai tout d'abord la permission de vous appeler Isabelle. Et tant qu'on y est, appelez-moi Pierre, tout simplement. Et écrivez-moi un mot pour essayer tout cela, deux trois lignes ça ne coûte pas cher, ce que vous faisiez quand il pleuvait si fort, si vous étiez

chez vous bien au chaud ou prise dans l'averse à vous mouiller les cheveux, ou la défiant de vos bottes de caoutchouc (jaune clair, je les imagine jaune clair)

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. VIII)

Pierre,

Jaune clair en effet, et je dois croire que vous ne m'épiez pas ? (Rassurez-vous, elles sont bêtement vert bouteille, et fichées je ne sais plus où, ça fait une éternité que je ne les ai plus mises).

Ce qui veut dire aussi qu'il y a un bout de temps que je ne me suis plus promenée dans la pluie, et vous m'en avez donné l'envie. Et avec vous, c'est facile comme tout : il suffit d'imaginer – bonne petite promenade, et pas besoin de se sécher les cheveux en rentrant. Est-ce que de temps en temps vous ne vous dites pas que ce jeu est un rien stérile, et vous empêche de passer à l'étape suivante, celle où l'on vit vraiment, Pierre ?

Isabelle (qui ne promet toujours rien, rien du tout, merci de garder cela toujours bien présent à l'esprit)

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. IX)

Isabelle,

Quel plaisir de pouvoir vous appeler ainsi, sans encourir vos reproches ! L'étape suivante ? Une correspondance aussi suivie que vous le voudrez bien. Pourquoi ne serait-elle pas elle aussi la vie ? Qu'est-ce, vivre vraiment ?

Je vis vraiment, savez-vous. J'ai une profession, je gagne ma vie (confortablement). Des détails ? Autant que vous en voudrez. Moi, je ne pose pas de questions, mais ça ne signifie pas que je ne répondrai pas aux vôtres. Je le ferai, en toute sincérité, en modeste contrepartie du cadeau immense que vous me faites en me laissant vous écrire, et en m'écrivant de temps en temps quelques lignes.

Je suis à la tête d'une agence immobilière, je vous en donne tout de suite le nom (*Immo Desreux*, c'est banal à souhait), et le nom aussi de mon bras droit, Pascal Temprat, de manière à ce que vous ne soyez pas contrainte d'entrer en contact direct avec moi, s'il vous passait par l'esprit de visiter un de nos biens ou de nous confier le vôtre, le cas échéant.

Mais me voilà encore emporté par mon imagination. Vous êtes sans doute très bien chez vous, et ne pensez nullement à déménager (de grâce, ne déménagez jamais sans me laisser votre nouvelle adresse, je serais au désespoir – je ne devrais pas vous dire cela, je fais peser un poids trop lourd sur vos épaules, que je n'estime pas frêles, croyez bien que je ne tombe pas dans le premier cliché qui se présente ; quoi qu'il en soit, je suis imprudent en vous

avouant combien j'ai besoin de vous, besoin qui va s'amplifiant au fur et à mesure que je vous connais mieux – car je vous connais mieux au travers même de vos mots innocents ; ne vous en faites pas, ne changez rien, vous savez que ce n'est que mon imagination qui prend connaissance de vous).

Je crains de vous lasser, cela au moins est une crainte réelle qui m'empêche de vous importuner et de vous solliciter outre mesure.

Je voudrais dire que je vous embrasse, mais évidemment je n'ose pas (encore).

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. X)

Pierre,

Vous trouvez toujours quelque chose à dire, et on dirait même que vous devez faire des efforts pour ne pas écrire davantage. Mais vous ne pensez guère à moi, et il faudra que vous le fassiez si vous voulez que notre 'relation épistolaire' (les guillemets sont toujours de mise, excusez-moi, je ne vois pas encore en quoi nous sommes en relation, je veux dire une relation réelle, quelque chose qui aille plus loin que le jeu avec les mots – et croyez bien que je ne suis pas du tout sûre de le désirer) … se prolonge. Je sais que je suis assez comique, une fois de plus, et que j'aligne les mots un peu comme vous, et puis me plains de n'avoir rien à dire. Mais c'est pourtant vrai. Je sais que vous avez une agence immobilière, et que je peux faire appel à Monsieur Temprat si je ne désire pas vous voir (merci !), mais tout cela figurez-vous que j'aurais pu le savoir très facilement par les Lescure, ou en ouvrant l'annuaire. La question reste donc : qu'est-ce que tout ceci nous apporte, et je dois dire à vous autant qu'à moi, car j'estime toujours que théâtre pour théâtre vous pourriez jouer les deux rôles à vous tout seul.

Voilà. C'est un peu direct, mais il faut en passer par là (avant que vous ne preniez la liberté d'embrasser un être de papier)

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XI)

Isabelle,

Je ne vous pose pas de questions, mais cela ne signifie nullement que je ne veux rien savoir de vous, que je veux être seul à vous façonner – si c'était le cas, je n'aurais pas besoin de vous, c'est vrai. Or j'ai un immense besoin de vous, vous, Isabelle (que j'aime à écrire votre nom !).

D'ailleurs, je vous avouerai que j'ai tout de même demandé aux Lescure ce qu'ils savaient de vous, ce qu'ils pouvaient me dire, du moins. Ils ont été un peu surpris, et m'ont

demandé pourquoi je ne m'adressais pas directement à vous, c'est tellement plus simple. Plus simple, en effet, mais je me suis interdit toute question, et vous devrez deviner ce que j'ai envie de savoir (c'est simple : tout – tout de vous m'importe).

Je sais que vous n'êtes pas mariée, n'avez pas d'enfant, etc. Toutes choses extérieures. Toutes choses que j'aurais pu savoir sans l'aide des Lescure. D'ailleurs, ou je me trompe fort, ou une remarque ironique de Julie tendait à me faire comprendre que vous également, de votre côté, aviez mené votre petite enquête sur moi, alors qu'à vous il suffisait vraiment de me poser les questions que vous vouliez, je me suis engagé à y répondre sans rien dissimuler, souvenez-vous.

Si je dis que je vous embrasse, si je vous demande si je peux vous dire que je vous embrasse, ce sont des mots, j'en conviens ; mais je ne demande pas à embrasser un être de papier.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XII)

Pierre,

Non, je n'ai pas d'enfant ; non, je ne suis pas mariée. Je le serai peut-être bientôt, mais je me rends compte que je n'ai aucune envie de parler de ça avec vous – ça concerne André et moi, vous n'avez absolument rien à voir là-dedans. D'où je comprends que je ne faisais que jouer un jeu avec vous, votre jeu en fait, et que je ne me dévoilerai pas pour vous. Vous ne posez pas de question, et moi je ne donne pas d'informations. Ce qui fait que je ne m'estime pas en droit de vous poser des questions, ou même de vous laisser vous dévoiler vous à mes yeux. Nous sommes contraints à rester dans le banal, ce que nous avons fait une journée de pluie, la couleur de nos bottes respectives, etc. Tout cela est un peu mince, vous ne trouvez pas ? Vous ne pensez pas qu'on pourrait en rester là ? On n'a pas fait de dégâts, c'est déjà quelque chose.

Embrassez-moi si vous voulez ; mieux : faites-le, et que ce soit votre dernière lettre. Vous comprendrez que je n'y répondrai pas.

Isabelle (la raisonnable)

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XIII)

Isabelle la Raisonnable,

Je ne vous embrasserai pas à la fin de cette lettre, car ce ne sera pas la dernière. Non, je ne veux pas que nous en restions là. Oui, notre relation m'aide, me satisfait, me comble. Si elle ne vous coûte que l'appréhension de verser dans le banal, est-ce un prix trop cher à payer pour rendre un homme heureux ? (oui, je peux aller jusque là : quand je vous lis, quand je vous imagine en train de m'écrire, et quand je vous écris, je ne suis pas loin du bonheur, je

crois comprendre ce que c'est).

Je ne veux rien savoir d'André, je ne veux pas toucher à votre relation, je ne veux pas m'immiscer, je ne demande rien. Rien que quelques mots de votre part, de votre main surtout, de cette écriture déliée qui respire si profondément qu'elle apaise, qu'elle dit ce que vous voulez qu'elle dise, oui, mais aussi ce que je désire entendre, et bien sûr c'est la même chose, je ne lis pas des choses que vous n'avez pas voulu dire, mais j'y puise ce dont j'ai besoin, et c'est un bien que vous me faites, et pourquoi renonceriez-vous à faire ce bien ? Vous n'avez rien à défendre, et surtout pas votre intimité ; vous disposez d'autant d'êtres que vous voulez ; je me contente de celui qui m'écrit quelques lignes, même s'il n'a rien à voir avec tous les autres. Ne lui coupez pas la parole, je vous en prie. Laissez-le débiter ses banalités, parler de la pluie et du beau temps (la pluie surtout, et la couleur de vos bottes ; il faut maintenant que je les voie vert bouteille, que je m'y habitue ; voyez combien une information minime de votre part m'occupe l'esprit – et le cœur, croyez-le, et le cœur.)

Je ne vous embrasse donc pas ; vous demande seulement de ne pas vous montrer trop raisonnable.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XIV)

Pierre,

Aujourd'hui vous vainquez sans combattre. Je suis un peu triste, et je ne devrais pas vous écrire, faire votre jeu, faire notre jeu direz-vous, et pourquoi pas ? Parce que vous en profiterez pour placer vos pions, et vous construirez sur le peu que je vous donne, et je serai étonnée d'avoir ce pouvoir, un peu flattée, pourquoi ne pas l'avouer (mais je ne devrais pas, je le sais), et tout continuera, et ce n'est pas ce que je veux…

Je suis un peu triste, et vous dire pourquoi c'est précisément ce que je ne devrais pas faire, mais ce que je ferai, car en avouant la cause de cette tristesse je veux me montrer qu'elle n'a pas lieu d'être, qu'elle est puérile, qu'elle doit s'en aller : André est retenu par son travail ; nous devions passer la soirée ensemble, il m'avait invitée au restaurant, et voilà que tout est à l'eau : pour son travail, est-ce si important ? (son travail, cette invitation, mon dépit ?). Je ne sais plus, je ne sais plus rien sinon que je vous offre des munitions : je vous en prie, n'en faites pas usage.

J'ai essayé de passer la soirée à regarder un DVD : 'In the Mood for Love' de Wong Kar-wai, un choix stupide, vous connaissez ? Un beau film, mais de nature à nourrir cette tristesse, je le savais ; c'est pour cela que je l'ai choisi, on ne fait rien sans raison.

Je ne vous écris pas sans raison, Pierre. Je vous embrasse.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XV)

Isabelle,

Je ne profiterai pas de votre tristesse. Mais je dois être sincère, et vous dire que je l'aime. Elle vous rend magnifiquement présente. Je vous imagine dans le soir qui tombe, et vous n'allumez pas votre lampe, pour ne pas révéler votre attente, pour être vraiment seule, vraiment triste.

Alors je n'allume pas la mienne, je vous écris dans le noir presque complet, je ne suis pas sûr de ne pas écrire sur une ligne déjà remplie, je ne suis pas sûr de ne pas effacer mes propres traces, mes propres signes. Si c'est le cas, je me recopierai, bien que j'aie horreur de cela, je veux que vous m'ayez comme je viens, sans retouche, comme un dessin que je viendrais d'achever, que je vous offrirais, comme un enfant, certain qu'il tient en mains un présent qui ne peut être refusé. Une fleur que je viens de cueillir pour vous.

Dans ce soir de tristesse, c'est facile de vous dire que vous avez un ami, c'est trop facile. Autant vous dire que je vous aime. Je vous aime.

Je vous aime et je vous embrasse. Vous ne pouvez rien y faire, vous l'aviez pressenti. Mais rassurez-vous : le contrat demeure, les termes en restent immuables, je ne vous atteins qu'avec des mots, et je n'espère que des mots en retour.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XVI)

Pierre,

C'est cela que vous appelez ne pas profiter de ma faiblesse ! Je me retrouve avec deux hommes qui disent m'aimer ; malheureusement le premier s'attarde au travail et le second est en papier.

Je suis trop dure avec André : il ne s'attarde pas au bureau, c'est le bureau qui le retient, et je dois apprendre à faire la distinction. Je suis trop dure avec vous : vous n'êtes pas de papier, seuls vos sentiments le sont.

Je n'ai pas deux hommes qui m'aiment ; j'ai deux distinctions à faire.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XVII)

Isabelle,

Votre amertume trahit une grande tristesse ; c'est à elle que je voudrais m'adresser. Je ne connais pas André, et je ne parlerai pas pour lui, mais sans doute vous fait-il pleinement confiance et s'attend-il à la même confiance de votre part ; il serait avec vous s'il le pouvait, n'en doutez pas – qui serait assez fou pour préférer le bureau ?

Oui, j'ai profité de votre tristesse, et j'en profite encore. Et je vous redis que je vous aime. Et je vous le redirai encore, comme ceci : je vous aime ; comme ceci, encore : Isabelle, je vous aime. Ce sont des mots, ce sont donc des traces d'encre sur du papier, les plus belles qu'une plume puisse y laisser. C'est aussi la voix de Pierre, celle qui coule là-dessous comme une rivière de printemps, se réjouit de ses bonds, et vous regarde se mirer dans son eau claire. C'est Pierre tout entier, corps et âme ; c'est moi.

Je vous embrasse, Isabelle.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XVIII)

Pierre,

J'avoue que j'aime entendre votre voix telle que je l'imagine (à mon tour !) sous vos lignes, votre petit ruisseau clair qui gambade à sa guise et refait le monde comme il l'entend…

Ma tristesse, oui, c'est la source de tout ce que je vous permets, en m'en voulant tout de même. J'aime les mots, je le confesse à voix basse, après tout c'est toujours à des mots que nous devons accorder confiance ; à quoi d'autre, en effet ? Et dans ce cas, pourquoi pas aux vôtres, eux au moins ne me doivent rien, ce qu'ils m'offrent c'est de leur plein gré, et ils demandent si peu en retour. Ils peuvent me dire que vous m'aimez, j'aime à les entendre.

Je vous embrasse, Pierre.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XIX)

Isabelle,

Votre lettre me ravit, bien sûr, que croyez-vous ? Je la porte sur moi, j'ose vous dire : à même le corps. Mais elle est le fruit de votre tristesse, tristesse dont je ne peux savoir que ce que vous voulez bien me dire. Je ne poserai pas de questions, mais j'aimerais vous aider à la dissiper, au risque de perdre en partie cette nouvelle intimité qu'elle a instaurée entre nous. Je soupçonne qu'André y est pour quelque chose, dans cette tristesse qui vous emplit. Vous faites confiance aux mots ; donc aux siens en premier lieu, si vous l'aimez. Si vous ne le pouvez plus, il faut réagir, ne pas laisser les choses se dégrader – c'est leur penchant naturel, aux choses, il faut le combattre. Je sais que je n'ai pas vraiment le droit de dire tout ça ; je

dois me mêler de ce qui me regarde, et votre rapport avec André ne me regarde pas. Je ne les connais pas, ni le rapport, ni André lui-même ; mais si vous l'aimez il ne peut être médiocre ; et s'il vous aime il fait bien. Comme moi, mais chacun dans son domaine. Ne croyez pas trop vite que je l'envie : je sais la part que j'ai, et que celle de Marie vaut bien celle de Marthe.

Dites-moi ce que vous voulez, autant que vous voulez, quand vous le voulez.

Je vous aime et vous embrasse.

Pierre.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XX)

Pierre,

Je voudrais parler d'André, parler de moi, parler de ce qu'il y a entre nous, de ce qui va toujours et de ce qui ne va plus trop. Mais même en parlant de moi je parlerais aussi de lui, et quel droit ai-je de faire cela ? C'est à lui que je dois parler, pas à vous. C'est à lui que je parle, d'ailleurs, mais je ne suis plus si sûre que nous nous comprenions aussi bien que nous le faisions naguère encore. La part de Marthe, oui, celle qui s'affaire, c'est moi, ça – vous, bien sûr, vous êtes le contemplatif, vous regardez tout cela de haut, et en ce moment je vous déteste, ce qui ne doit pas manquer de vous faire plaisir, car ça veut dire que vous comptez pour moi, n'est-ce pas, et le reste vous importe-t-il vraiment ?

Je suis injuste ; avec tout le monde, y compris avec moi-même. Il vaut encore mieux que je vous parle, d'André et de moi. Mais pas aujourd'hui ; vous avez d'ailleurs dit que c'est quand je veux. Et aujourd'hui il se fait que je ne veux pas, tout simplement car je ne suis pas prête.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXI)

Isabelle,

Injuste, peut-être pas ; fatiguée, certainement. Et vous ne me détestez pas : on ne parle pas aux gens qu'on déteste. Du moins pas comme vous le faites.

Je crois qu'il est temps de vous parler un peu de moi, même si vous ne me le demandez pas.

Je n'ai pas toujours vécu seul. Il y a eu Anne ; Anne m'a déçu (j'ai déçu Anne). Il y a eu Laurence ; Laurence m'a déçu (j'ai déçu Laurence). Il y a eu Claire ; Claire était un oiseau (qui s'est envolé). J'ai décidé alors de vivre seul, avec mes livres et dans mes livres ; décidé de vivre avec des mots ; choisis, un à un s'il le fallait. Ces mots, j'ai désiré qu'ils ne soient

pas encore écrits, ce seraient les plus beaux ; je désire maintenant que ce soit votre main qui les trace ; les choisisse, un à un s'il le faut. J'en suis là ; je voudrais pouvoir dire : vous en êtes là aussi, nous en sommes là.

Parlez-moi de vous, dès que vous le pourrez. Ce sera en parlant de vous que je parlerai le mieux de moi ; car je veux me définir comme écoute et, éventuellement, réponse.

J'attends un mot de vous ; suivi d'un autre, puis d'un autre, puis d'un autre encore ; ainsi la ligne entière, suivie d'une autre, puis d'une autre encore. Ainsi la lettre, que vous pliez, que vous glissez dans une enveloppe, que vous m'adressez, à moi, Pierre Desreux, 16, Avenue Blaise Pascal, qui ne vit que pour elle, que par elle, que pour vous, que par vous.

Et qui vous embrasse, bien sûr.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXII)

Pierre,

Tout cela vole bien trop haut pour moi : trop de rhétorique. C'est votre péché mignon, n'est-ce pas ? Ne comptez pas sur moi pour vous fournir les mots inoubliables que vous voudrez thésauriser. Je vous parlerai de moi, d'accord. Et d'André. Simplement. Cela remettra les choses en place, je crois.

D'André d'abord. De son corps, qui me remplit, qui ne laisse vide aucune parcelle de moi. Lui, son corps, est toujours le même – folle qui voudrait plus, folle qui voudrait mieux. Je sais *quand* je suis comblée et donc je sais *que* je suis comblée. Si on pouvait s'en tenir au rapport entre les corps, si on leur laissait la parole à eux, la parole, la fameuse parole ! Cela ne ferait pas votre affaire, sans doute. Encore que ça pourrait vous guérir de votre tocade pour les mots, une fois pour toutes.

Mais André veut toujours autre chose, veut que nous soyons d'accord sur tout, veut connaître mon point de vue sur tout, et qu'il soit en même temps le mien et, comme par hasard, le même que le sien. Je résiste, bien évidemment. Si bien que nous perdons du temps à trouver des solutions de compromis, où mon avis rejoint le sien dans l'exégèse qu'il en donne, lui, et reste le mien dans ma propre interprétation, que souvent je garde pour moi, en cédant donc, et en m'en voulant de le faire, ce qui conduit à une certaine agressivité de ma part, dont il cherche la cause dans un désaccord que nous aurions, et la machine est relancée, et, la fatigue aidant, je me décourage, et finis par vous écrire en vous parlant de tout cela, ce qui n'est pas une bonne idée, car ça va vous relancer vous, et je vais devoir me battre sur deux fronts au lieu d'un seul, ce qui me fera une belle jambe. J'aime la manière dont les hommes m'aident à vivre ; je crois qu'il ne m'en faut plus qu'un troisième pour devenir tout à fait folle.

Soit dit en passant, je crois qu'André n'apprécie pas trop notre relation épistolaire. Il me demande ce que sont toutes ces lettres que je reçois, et si j'y réponds (il sait que oui, je ne

me cache pas pour écrire). J'ai décidé de ne pas accepter de lui montrer vos lettres, ni mes réponses. Il doit se contenter de savoir que notre relation, j'entends celle entre André et moi, n'est nullement affectée par cet échange de lettres entre nous. J'en fais un espace de liberté, et c'est ce qui lui déplaît, même s'il n'ose pas le dire ouvertement.

Il y a quelque chose de désolant à regretter qu'un homme ne se limite pas à un corps, je veux dire ne fasse pas totalement confiance à ce que son corps, nécessairement, lui apprendrait sur lui-même et sur les autres, s'il voulait seulement l'écouter. Avez-vous vu 'In the Cut' de Jane Campion ? Un film que peu de gens semblent aimer, et qui dit exactement cela, et c'est peut-être pour cela que si peu de gens l'aiment.

Je me hâte de mettre fin à ces réflexions désabusées. Écrivez-moi des choses légères, sans monter sur vos grands chevaux.

Je vous embrasse.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXIII)

Isabelle,

Je n'ai aucune intention de monter quelque monture que ce soit, mais je suis bien obligé de vous dire : attention ! Je ne veux pas me mêler etc. mais je n'aime pas que vous ayez à justifier notre correspondance, devant qui que ce soit. André a un corps formidable, que tout le monde lui envie, etc. mais ce n'est pas une raison pour qu'il prenne possession de votre âme tout entière, et vous décourage de m'écrire, de temps en temps, vous savez que je ne demande pas la lune, juste quelques mots, de temps en temps, précisément.

Je devrais être léger, léger au point d'écrire des choses légères, aptes à vous divertir, à vous faire oublier cet empire que quelqu'un veut avoir sur vous, et que personne n'accepterait pour soi, et que je ne vois aucune raison à ce que vous l'acceptiez vous, car un corps est un corps, et l'esprit ne lui poussera pas par magie. Oui, je connais le film de Jane Campion, et je l'apprécie médiocrement, trop de littérature là-dessous, me croirez-vous ? (mais bien sûr que je vous crois, Pierre, vous n'aimez pas la concurrence, c'est bien normal).

Attention, Isabelle. On se forge aisément des raisons, il y en a toujours de bonnes, au moment où on croit en avoir besoin. Mais bientôt elles apparaissent pour ce qu'elles sont, de beaux et grands prétextes, dont on n'a plus que faire.

Je vous embrasse,

et vous suggère de montrer à qui de droit cette ligne unique, afin qu'il sache que vous êtes autre chose, et bien mieux, qu'un instrument de je ne sais quel besoin de tout emplir et de tout posséder (ce qui vaut pour le corps ne vaut pas pour le tout, Isabelle, n'en déplaise à votre Jane favorite).

Pierre

D’Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXIV)

Pierre,

Il faut que je vous demande à nouveau d’interrompre, sinon de mettre fin définitivement, à notre correspondance. Quoi qu’il en soit, moi de mon côté je ne vous écrirai plus. Il s’agit tout simplement de préserver la vie à laquelle je tiens, à savoir ma vie avec André. Je n’ai que celle-là, Pierre. Vos mots, et les miens, sont des mots. On ne se satisfait pas de mots, Pierre. Le corps ne s’en satisfait pas. L’âme non plus, du reste : si le corps dit sa faim, l’âme est à l’écoute.

Je vous raconte en deux lignes. J’ai eu la très mauvaise idée de suivre votre suggestion, et, sur le ton de la plaisanterie (pour détendre un peu l’atmosphère, comme on dit sans trop savoir de quoi on parle), j’ai montré votre ligne à André, ce ‘Je vous embrasse’, en cachant le reste du texte. André a voulu voir le reste, et là je me suis remise à résister, et on est repassé par toutes les étapes connues de nous deux, André et moi. En fin de compte, il a obtenu de moi que je ne vous écrive plus, sauf une lettre, celle-ci, pour vous dire que ce serait la dernière.

Ne me blâmez pas ; vous ne seriez pas là pour me consoler, si je restais seule. Ni mon corps ni le reste de moi (mon âme, si vous voulez l’appeler comme cela) ne peuvent se résigner à une vie sans André, sans ce corps qui me connaît et que je connais, sans cette parole de nos corps, celle qui met un terme à tous nos conflits, celle qui efface nos différences, celle qui apaise vraiment.

Je vous dis adieu. Je vous embrasse une dernière fois.

Isabelle

P.S. Essayez de ne pas m’écrire, même s’il vous en coûte.

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXV)

Isabelle,

Incorrigible Isabelle ! Vous savez pertinemment bien que je ne cesserai pas comme ça de vous écrire, vous savez que je vais continuer à me battre, et je sais que vous finirez par voir que vous ne pouvez pas accepter de renoncer comme ça, juste parce que ça déplaît à l’ego de ce monsieur.

Vous répondrez à ce courrier, Isabelle. Ne pas le faire serait trop bête.

Vous voulez être vous-même, vous n’accepterez pas d’être façonnée par un autre, quel qu’il soit.

Je sais que notre relation est limitée, et je veux qu'elle le reste. Limitée aux lettres, épistolaire, du latin *epistula*, la lettre. Des mots, oui. Pas du vent, pas du rien, pas quelque chose qui n'a pas d'importance. Pas quelque chose à quoi on renonce pour le caprice d'un autre. D'un jaloux. Car il est temps de lâcher le mot, Isabelle. Il est temps que vous vous rendiez compte que ce monsieur est jaloux. Il se comporte en jaloux, car il l'est. André est jaloux. La vie avec un jaloux est un enfer. Elle le deviendra si elle ne l'est pas encore. Elle est en passe de le devenir. Comprenez cela, Isabelle.

Ce corps, il ne faut pas tout lui céder. J'en suis revenu, de cet empire du corps, et de toutes les justifications qu'il cherche pour s'installer. J'attends votre retour à vous. Il ne tardera pas.

Je suis confiant, Isabelle. Dommage seulement que je sache que c'est la jalousie d'André qui vous fera revenir, et non la force de mes mots, l'intensité de mon appel.

A très bientôt, Isabelle.

Pierre.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXVI)

Pierre,

Une partie de moi s'étonne de vous répondre. Une autre sait que je dois le faire encore une fois.

André est jaloux, certes. Je le sais, je le sais depuis longtemps. Vous savez, au départ la jalousie est quelque chose qui fait plus plaisir que peur. On se dit qu'on est appréciée, qu'on est aimée, et comme c'est de toute façon la seule chose qui compte, la seule chose à laquelle on tienne vraiment… On n'étouffe pas, on respire ; on respire de la même respiration que celui qu'on aime. On veut couper tous les liens, tous les autres liens, pour que celui-là soit vraiment souverain, prenne toute la place.

Cela ne dure qu'un temps, peut-être, mais on n'est pas pressée de le voir prendre fin, on fait tout ce qu'on peut pour qu'il dure encore un petit peu. C'est le point où j'en suis. Je suppose que vous avez raison quant à la suite. Je ne la vivrai que trop tôt, n'en hâtons pas la venue.

Je n'ai pas rompu avec André, mais nous nous sommes disputés. Plus sérieusement que d'habitude, même si c'est resté au niveau des mots. Ça s'est terminé au lit, comme bien on pense (suis-je cynique ? déjà ?). Et comme peut-être vous n'aimez pas que je vous le fasse savoir, car c'est le domaine auquel vous n'accédez pas, cela dépasse les mots, et donc vous agrée bien peu, n'est-ce pas ?

Nous en sommes au compromis, André et moi. Dont voici la teneur : je vous écris, mais il ne veut plus rien en savoir. Il ne veut plus jamais entendre parler de cette correspondance, il faut que rien ne vienne lui rappeler qu'elle existe. C'est moi qui dois relever le courrier, et aucune lettre de vous à moi, ou de moi à vous, ne doit 'traîner' où que ce

soit dans la maison. Stratégie de l'autruche. Vous direz : du déni. Déni de moi, déni de lui. Vous aurez raison.

Aussi, ce serait tellement mieux si on s'abstenait nous deux, de commun accord. Pour préserver ce qui est à préserver, et ne pas se retrouver dans une situation où nous n'aurions plus que des reproches à nous adresser, reproches sur fond de regrets, d'occasions manquées, de renoncements stupides, tout ça pour quelques lignes échangées, pour une relation dont on perçoit la nature désuète de par son nom même, une relation 'épistolaire'.

Ne m'écrivez plus, Pierre. Le temps de vos mots est passé.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXVII)

Isabelle,

Je m'en tiendrai au compromis que vous avez si sagement concocté avec André, sous les draps. Je vous écrirai, vous ferez disparaître mes lettres, vous me répondrez, je garderai les vôtres si vous le voulez bien, bien à l'abri, à l'abri d'André et de sa jalousie stupide, stupide comme toutes les jalousies qui se respectent.

Le temps de mes mots – et des vôtres – est loin d'être passé, Isabelle. Je crois qu'ils vont vous être de plus en plus nécessaires, car votre respiration voudra retrouver son indépendance – ce n'est pas très agréable, quelqu'un qui respire à votre place.

Vous souvenez-vous du temps où vous acceptiez que je vous dise que je vous aime ? Du temps où nos lettres se terminaient par 'Je vous embrasse' ? De la joie, peut-être, que vous aviez à lire ces mots ? De ma joie intense, de mon bonheur, à les écrire, un à un, les mots banals auxquels ma main redonne vie, et que votre regard achève d'accomplir.

Ce temps revient, Isabelle. C'est là ma bonne nouvelle. Il vous attend.

Il respire déjà, lui, par mes mots. Il va à la rencontre des vôtres. André est à plaindre, comme tous les tyrans ; mes mots le savent, les vôtres aussi. Laissez-leur la voie libre, ouvrez-leur au besoin. Vous les verrez bondir.

Je vous attends et je vous embrasse. Je vous embrasse, Isabelle.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXVIII)

Pierre,

Je sens chez vous une certaine amertume quand vous parlez d'André, et je voudrais

qu'elle vous abandonne. Je ne décrirai pas ma vie avec André, ni sous les draps ni ailleurs. Sachez seulement qu'elle m'est absolument nécessaire, et que je n'y renoncerai pas, et que vous pouvez m'épargner vos leçons sur la jalousie. Ne croyez-vous pas que je sais tout ce que vous me dites bien mieux que vous ? Me prenez-vous pour une aveugle, une idiote ?

Vous voyez, ce n'est pas notre meilleur sujet de conversation. C'est vrai que je vous écris encore, c'est vrai que je vous lis, toute seule, dans un tête-à-tête avec vous. C'est vrai que notre intimité a cessé de me faire peur, maintenant que j'estime l'avoir gagnée, gagnée car défendue.

Nous nous écrirons, Pierre. Je crois que vous n'en avez jamais douté. Savez-vous que vous êtes, vous, bien orgueilleux ? Vous êtes sans doute plus prompt à repérer les défauts des autres qu'à vous livrer à une bonne petite introspection, bien critique. Je vous la suggère comme exercice spirituel du jour. Ne m'écrivez qu'après l'avoir accompli. Prenez le temps nécessaire.

Je vous embrasse tout de même. Non, laissez tomber le 'tout de même'. Lisez-le, puis effacez-le.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXIX)

Isabelle,

Je vous ai suivie en tout point. J'ai lu votre 'tout de même', je l'ai scrupuleusement effacé, et je me suis retrouvé avec un 'je vous embrasse' du bon vieux temps, qui est donc revenu, exactement comme je le prédisais.

Je me suis aussi livré à l'exercice spirituel recommandé, et j'ai trois fois heurté mon front contre la pierre en proférant 'mea culpa, mea maxima culpa'. Je savais déjà, toutefois, que le démon de l'orgueil m'a entre ses griffes, si bien que le progrès accompli est plus mince que vous ne l'espériez.

Je ne vous parle plus d'André. Qu'il garde la part de vous qu'il croit détenir, bien jalousement. Il ne vous a pas tout entière, fort heureusement : la preuve en sont ces lettres que je reçois de vous, et que je garde dans un des tiroirs d'un beau secrétaire en acajou. Le tiroir se remplit, j'en suis fort aise. N'ayez crainte : il y en a d'autres, je ne serai pas contraint de sitôt à un autodafé général de ma bibliothèque pour ne garder que vos mots à vous. Encore que j'y consentirais, vous le savez.

Je vous embrasse. Je vous aime.

Pierre.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXX)

Pierre,

André tâche de lire nos lettres, je le sens. Je laisse donc bien en évidence les brouillons des miennes (j'en fais des brouillons à présent, ou je les recopie, c'est comme tu voudras). Je prends bien soin de ne pas cacher les tiennes. Qui tourne autour de la flamme se brûle les ailes. Qui se sent morveux devrait se moucher, tu ne trouves pas ?

Je ne supporte plus un certain regard, je ne supporte plus certaines moues. Et je suis injuste envers toi, en t'écrivant des choses que je veux qu'un autre lise.

Dois-je laisser des poussières savamment disposées dans le creux de tes lettres pour pouvoir prouver que quelqu'un y touche ? Ce serait sans doute moi la première à le faire, quand je retourne à cet espace d'air pur que tu m'offres. Ou ce serait Rose, la dame qui vient faire le ménage. Ou ce serait le vent, qui rentre à pleines brassées quand j'ouvre grande la fenêtre. Parce que je commence à étouffer pour de bon, ici. Je commence à comprendre que tu as raison sur toute la ligne. Il faut que ça change, et vite.

Je t'embrasse.

Isabelle

P.S. Excuse vraiment cette lettre qui ne t'est pas destinée.

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXXI)

Isabelle,

Quel plaisir de t'entendre dire 'tu' ! Car je l'entends, ce 'tu' qui sort de tes lèvres (et Verlaine me revient en mémoire, et surtout le dieu d'Hölderlin, car tu es soudain si proche, à te toucher !).

J'ai envie de t'écrire une lettre à l'essence de passion, et qui te serait destinée, à toi seule. Pas quelque chose que quelqu'un d'autre lira, ou, pire, devrait lire. Je te l'écrirai, cette lettre. En attendant, j'approuve ta stratégie.

Que dirais-tu d'une description que nous ferions ici de nos corps nus et désirants, la plume à la main, devant un concert de glaces (pas celles qu'on mange, idiote !).

Un grand clin d'œil de Pierre.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXXII)

Pierre,

Oui, j'approuve ton plan, mais il faut que je me prépare, laisse-moi du temps. Mais pense bien que j'y pense. Les glaces m'attirent, avec l'été qui nous revient, et le marchand ambulant qui passe sous ma fenêtre, et que je croyais réservé aux enfants…

Il n'y a qu'en t'écrivant que je me retrouve comme je m'aime. On joue un jeu, mais on le sait : les règles sont connues, et nous protègent. Comme tu avais bien compris cela, alors que je me démenais encore dans l'espoir d'une vie autre, totale, partagée, la vie dont je rêve toujours, bien sûr, mais en sachant qu'elle est un rêve, désormais, rien d'autre qu'un beau rêve.

J'imagine tes mains m'écrivant. Tu sais que je pourrais leur faire faire des choses, comme par exemple écrire des mots qu'elles n'osent pas écrire encore.

Je t'embrasse. J'aime t'écrire. J'aime te lire. J'aime te le dire.

Isabelle

De Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXXIII)

Pierre,

Je laisse traîner nos lettres comme une amante sa petite culotte sous l'oreiller de son amant, pour qu'il la respire.

J'espère que tu aimes cette entrée en matière. Qu'elle t'inspire.

Je t'embrasse (je t'embarrasse ? non, tout de même ?)

Isabelle

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXXIV)

Pierre,

Elle sent bon, n'est-ce pas, puisqu'elle est moi ? Je te l'offre comme on offre une fleur.

Je t'embrasse. J'attends ta lettre, tu en as deux de retard, si je compte bien.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXXV)

Isabelle, ma chère Isabelle,

J’ai reçu tes trois lettres le même jour. Caprice de la poste, ou tu les as envoyées le même jour ? Je n’ai pas vérifié, j’avais mieux à faire : j’étais comme un jeune chien auquel les enfants de la maison ont jeté trois balles : il court par-ci par-là, et les fait rire tous les trois.

Bon, une réponse sérieuse à présent : je la garde sous mon oreiller, et la respire autant que je peux ; j’ai seulement peur qu’en y touchant trop elle vienne à te perdre ; elle est toi tout entière, puisque tu en as décidé ainsi.

J’aimerais te faire un don moi aussi ; je te propose de te dire en quoi tu diffères de toutes les femmes que j’ai connues ; et tout cela très physiquement, à même le corps. Tu me diras quand tu seras prête.

J’aime ta fleur, elle s’ouvre et puis se laisse aller. J’ai encore deux lettres de retard, mais je préfère me les garder en réserve.

Je t’embrasse. Tu habites mon oreiller. Je t’embrasse encore. Je te respire. Quel beau verbe, respirer, en prise directe avec la vie, je sens que tu ne l’oublieras plus.

Pierre

D’Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXXVI)

Pierre,

Touché ! Je ne l’oublierai plus.

Je suis prête. Je veux connaître les femmes que tu as connues, et me comparer à elles, devant ma glace, et me trouver plus belle, beaucoup plus belle.

Je t’offre les pointes de mes seins. Elles sont dures sous mes mains, qui sont les tiennes.

Je t’embrasse. Je crois bien que je t’aime, comme disent les adolescentes, confuses comme je suis confuse, et veux le rester.

Isabelle (qui a franchi le Rubicon, et le sait très bien)

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXXVII)

Isabelle,

Dommage, très dommage, qu'il y ait ce deuxième lecteur, et premier destinataire ! Car je ne parviens pas à l'oublier aujourd'hui, et je n'aimerais pas jouer un jeu dont je ne fixe pas les règles.

Si tu interroges l'eau claire de ton miroir, elle te dira que tu es toujours la plus belle, grande, droite et flexible, tige et fleur.

Rappelle-toi que le Rubicon n'est qu'un fin filet d'eau, et que de l'autre côté c'est encore le même pays.

Aujourd'hui je t'offre Hélène. Elle traversait mes nuits nue, et s'arrêtait dans la cadre de la porte, à contre-jour au petit matin, et me tendait les bras. Elle s'en allait toujours au moment où je posais pied à terre, et alors je souriais, sachant qu'elle reviendrait, qu'il suffisait d'attendre la nuit. Les journées, je passais à lui écrire de longues lettres dans ma tête – elle était mon école. Elle gardait ces lettres pour elle et ne les lisait que là où elles avaient été écrites. Aujourd'hui, tu sais, je regrette un peu Hélène.

Il est entendu que je t'embrasse où tu veux.

Pierre

P.S. Et l'Homme du Bois ? Tu le vois toujours ?

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XXXVIII)

Pierre,

Tu as raison : c'est lâche de me servir de toi ; tu ne m'as jamais fait ça ; je m'en veux. Si André lit ces lettres (et il les lit), qu'il sache qu'il me fait aussi ce tort, de me faire faire ça.

J'aurais voulu ne rien te dire de l'Homme du Bois, mais on a dépassé les bornes aujourd'hui, on m'a avilie, en plus de me faire souffrir. J'ai donc cette histoire à te raconter.

Je le vois toujours, de plus en plus souvent, dans le petit pavillon de chasse que tu connais. Il veut que je lui sois soumise, et je le suis, car il le demande comme quelque chose dont il a tant besoin, et il est si doux…

Il veut que je l'attende nue, tous mes vêtements dans un panier d'osier que je laisse sur le seuil, et la porte grand ouverte. Le soleil en voyageant me passe sur le bras gauche, puis sur les seins, puis sur le bras droit. Je l'attends, ouverte, offerte. Si un autre vient à passer (ça pourrait être toi), je ne dois pas me refuser. Il me reprend alors, me passe un linge humide sur

le sexe, puis le long de mes cuisses où a coulé le lait d'hévéa. Il dit qu'il peut prendre ma place, qu'on peut lui faire ça à lui, qu'il veut expier. Il pleure doucement, je le console. Je désire que tout recommence. Tout recommence.

Tu connais le pavillon.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XXXIX)

Isabelle,

Isabelle, Isabelle ! Je ne suis plus sûr du tout d'apprécier le petit jeu auquel nous nous livrons, en grande partie à mon instigation, hélas ! Je n'ose même plus vous tutoyer, me rappelant que la première fois que vous m'avez dit 'tu', c'était déjà dans une lettre dont je n'étais pas vraiment le destinataire.

C'était lui, le destinataire, lui, André, car il a un nom, n'est-ce pas ? C'est l'homme que vous aimez toujours, puisque vous vivez toujours avec lui. C'est lui qui vous comble, c'est lui qui vous fait si bien l'amour, c'est sous ses paumes à lui que les pointes de vos seins se dressent dures, c'est pour lui que s'ouvre la fleur pâle de votre sexe et que gémissent vos lèvres de plaisir.

Isabelle, il faut cesser ce jeu, il faut cesser de le provoquer. Je sais que pour vous comme pour moi les mots sont choses légères, qu'on se renvoie comme des ballons multicolores. On aime les voir, on aime les toucher, les recevoir, les regarder bondir. Ils ne sont pas là pour faire souffrir. Je ne m'en suis jamais servi pour faire mal. En relisant nos lettres, j'ai compris que c'était pourtant ce que nous faisions – arrêtons cela.

Si André lit ce courrier (le dernier, je veux le croire ; les autres vous seront destinés, à vous, et à vous seulement, Isabelle, et ils retrouveront toute la légèreté de l'innocence), qu'il accepte mes excuses, et les vôtres, que je me permets de lui transmettre de votre part ; vous voyez que je m'avance, Isabelle, cette fois je prends le vrai risque de vous perdre, de perdre ces lettres de vous auxquelles je tiens tant ; j'estime seulement que je ne peux pas les payer de la souffrance d'un autre.

J'attends un courrier de vous, Isabelle ; mais ne vous jetez pas sur le papier. Revenez à vous, et puis, si vous en avez l'envie, revenez à moi avec cette part de vous que j'aime, et écrivez-moi toutes ces choses qui ne disent rien, et disent tout.

Je vous embrasse,

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XL)

Pierre,

Tu as raison. Je dois régler mes problèmes avec André moi-même, et te laisser hors du coup. Tu n'aimes pas la vie réelle, beaucoup trop lourde pour toi. On y fait autre chose que se renvoyer des ballons multicolores, et tu n'aimes faire que cela.

Je ne vois pas la raison de te vouvoyer. Je t'imagine bien petit aujourd'hui, et je suis comme une adulte qui parle à un gosse. Petit, va jouer, mais pas encore dans la cour des grands.

Je ne suis pas sûre d'avoir du temps à te consacrer. Tu vois, les adultes ont une vie chargée, ils ont leurs soucis dont ils protègent les enfants, mais les enfants doivent apprendre à les laisser en paix.

Laisse moi souffler, Pierre.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XLI)

Isabelle,

Les adultes aiment à se détendre ; j'en sais qui ne connaissent pas meilleure détente qu'une heure de ballon dans la cour de l'école…

Mais je ne suis pas le petit enfant que tu crois. J'ai parcouru les routes, Isabelle, et c'est ce que j'ai vu, et revu, qui m'a conduit au renoncement. Maintenant j'aime les mots, j'en conviens, je veux bien que tu dises que je n'aime que les mots, et que pesé sur tes balances j'ai été trouvé trop léger. Mais ne pense pas que je ne sache rien et que je n'imagine rien. Ce n'est pas parce que je ne pose pas de questions que je suis indifférent – j'ai promis de ne pas poser de questions, tu t'en souviens ?

Je te laisse souffler, Isabelle. Dis-moi seulement que ce courrier tu le gardes pour toi.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XLII)

Pierre,

Oui, je le garde pour moi. Oui, j'ai abandonné ce jeu cruel, et je t'avouerai que je regrette de m'y être livrée. André va mal, très mal, pour autant que je puisse en juger, car il ne dit plus grand-chose. Mais c'est ce mutisme même qui m'inquiète le plus : il ne cherche plus à me prendre en tort, il est indifférent à la façon dont j'emploie mon temps. L'ère du soupçon a fait place à l'ère de l'indifférence. Nous nous retrouvons encore en faisant l'amour, mais désormais il y est plus que moi. Dis-moi que ça ne te fait pas plaisir d'entendre cela, du moins

dis-le-moi si c'est vrai, ça me ferait du bien.

Il a des problèmes au travail également. Je le sais par des collègues à lui, plus mal que bien intentionnés, mais l'information est sûre, suffisamment recoupée : il ne parvient plus à se concentrer, à se donner à fond. Il a demandé à occuper momentanément un poste de moindre responsabilité, ce qui l'honore mais au même moment l'enfonce : pas de cadeau dans ce monde-là, il y en a pas mal qui n'attendent que cela, que tu trébuches.

Ton courrier je le garde pour moi, tu le sais, et cette lettre-ci il ne la voit pas ; je te l'ai dit, il ne me harasse plus, et c'est encore plus dur – je le perds, tout simplement. Je suis en train de perdre l'homme que j'aime.

Ce n'est pas une lettre légère, je ne me sens plus capable de cela. Si ça ne te plaît pas, ne réponds pas – c'est simple et efficace pour mettre fin à une correspondance (de ma part, du moins).

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XLIII)

Isabelle,

Ce n'est pas moi qui mettrai fin à notre correspondance, tu le sais très bien. Et j'espère que ce ne sera pas toi non plus.

Tu me parles d'André, enfin. André qu'on peut enfin aider, toi et moi. Moi en tentant de te relaxer, de te rendre plus disponible à lui. Toi en comprenant qu'il t'aime comme il peut t'aimer – de toutes ses forces, rassemblées de toutes parts en un faisceau unique. Cela, je le sens – ne me demande pas de preuves de ce que je sais sans preuve.

J'aime la légèreté, c'est vrai. Mais je ne la confonds pas avec la frivolité. Et je ne te demande pas de déposer ton fardeau pour m'écrire. Ce que je veux, c'est partager ce que tu me permets de partager. Je peux porter plus lourd que tu ne le penses. Essaie-moi.

Je t'embrasse. Je pense à André. Je voudrais que tu nous aimes tous les deux. L'amour aussi a tant de pièces ; il peut habiter ces lettres que nous échangeons, et traverser avec elles la campagne de l'été, habillé de toile légère.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XLIV)

Pierre,

J'aimerais que tout ce que tu écris soit vrai. Je dis cela sans ironie aucune.

Tout me pèse, et j'ai bien du mal à me figurer un monde léger. L'été est dehors, je regarde la lumière et elle m'est de plus en plus étrangère. J'ai peur de commencer à me

fermer, de m'engager sur la voie du renoncement – pas celui qu'on recherche, celui qu'on accepte pour ne pas dire qu'on le subit.

Je sais qu'André m'aime. J'apprends seulement tout ce que l'amour comporte de lourd et d'obscur.

Je pourrais apprendre – ou j'aurais pu apprendre – le détachement systématique, voulu, parcelle par parcelle. Me rendre à moi-même, parcelle après parcelle. Peut-être aller vers toi, quelqu'un comme toi, quelqu'un qui est revenu. Sympathie mesurée, je veux bien que tu l'appelles amour, le mot ne me plaît plus tant que cela, je crois que je pourrais faire sans.

Parle-moi de ton détachement, Pierre. Apprends-moi les étapes, les méthodes. Dis-moi comment on sait qu'on est sur la voie. Je ne le confonds pas avec la frivolité, ni avec l'indifférence. Mais je ne traînerai pas très loin tout ce poids dont j'ai perdu le sens.

Il y a dans tout ceci comme un appel à l'aide, l'entends-tu ?

Je t'embrasse.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XLV)

Isabelle,

Le détachement est la pire des choses. Il est temps que je cesse de me cacher, de cacher ma misère, ma solitude. Je suis seul, Isabelle. Je m'invente une vie, je ne la vis pas. Je t'imagine, je ne te connais pas. Le détachement, c'est préférer t'imaginer que te connaître. C'est la pire des choses aussi quand ça te concerne, Isabelle. Ne deviens pas comme moi. Ne prends pas cette voie qui mène où j'en suis, à me nourrir de ces lettres, à prétendre que vivre ainsi c'est vivre aussi.

J'entends ton appel, et je ne veux pas me dérober. Mais ai-je jamais fait autre chose ? Il faut que j'apprenne, Isabelle.

Je ne peux pas porter ton fardeau ; je ne peux pas non plus te dire de le jeter sur le chemin et de courir légère. Tu te retournerais un jour, et tu serais seule.

Il faut retrouver ce sens que tu dis perdu. C'est avec André que tu peux le faire. Lui te prend dans ses bras, lui parle contre ta joue, lui caresse tes cheveux. Moi je ne suis qu'un mince filet de mots, une illusion, une image que ta main traverserait, Isabelle.

Je comprends qu'en fin de compte je ne t'apporte rien. Moins que rien : la désillusion de me révéler pur discours, léger seulement parce que sans épaisseur.

Il est permis de ne pas répondre à cette lettre, Isabelle. Rien à redire à cela.

Je t'embrasse. Je t'aime – tu sais tout ce que ça ne veut pas dire.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XLVI)

Pierre,

Tu ne peux pas te dérober. Tu existes, tu n'as pas le choix. C'est aussi pour t'aider, mon appel à l'aide. Tu peux retrouver une place. Tu n'es pas condamné à n'être que des mots. Personne ne l'est.

Il y a quelques jours, j'ai cru qu'André refaisait surface. Je ne t'en ai rien dit, pour conjurer le sort, tant je sentais que l'espoir était fragile. Il m'a serré très fort dans ses bras, longuement, sans rien dire. Je l'ai serré aussi, le plus fort que je pouvais. J'ai cru voir quelque chose revenir dans son regard ; quelque chose d'éteint, à présent, de tout à fait éteint.

Il s'est remis à me questionner sur notre correspondance. Pas sur les lettres que nous échangeons maintenant, et qui ne semblent pas du tout l'intéresser, mais sur ce jeu stupide que nous avons joué, et sur un épisode en particulier.

Je n'ai pas envie de t'en parler, c'est trop lamentable. Dis-moi seulement que tu sens ce poids que j'ai tout le temps sur moi, et qui m'écrase. Je ne te demande pas de le porter, juste de te rendre compte que les mots, parfois, veulent dire quelque chose, qu'il y a de la souffrance dessous, que tout ce que je te dis c'est pour qu'en le sachant tu en prennes ta part – si tu ne comprends pas cela, peux-tu seulement dire que tu comprends le sens des mots – tout simplement, le sens des mots ?

Tu es autre chose que du papier, tout de même ; autre chose que de l'encre, autre chose que des signes ?

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XLVII)

Isabelle,

Si tu veux que je t'aide, que j'aide André, il faut m'en dire plus. Cet épisode de notre correspondance auquel il revient, c'est celui de l'Homme des Bois, n'est-ce pas ? Il te fait jouer le rôle que tu t'assignais toi-même, n'est-ce pas ? C'est cela qui est trop lamentable ?

Peut-être faut-il le considérer comme une sorte de thérapie, ce jeu – le dédramatiser, en faire un vrai jeu. Lui faire sentir que c'était bien lui que tu attendais, que c'est lui que tu voulais, que tu veux. Accepter de passer par tout ça pour le ramener à la surface. Est-ce possible ? Peux-tu prendre ça sur toi ?

Oui, je connais le sens des mots. Je suis avec toi. Je prends ma part.

Je t'embrasse.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. XLVIII)

Pierre,

Tu n'es pas ici et tu ne peux comprendre ce que je subis. André est ailleurs, je crois que je l'ai perdu. Il joue un rôle, il ne peut s'en empêcher. Il veut m'humilier, me faire ramper. De temps en temps il réalise (mais pour de brefs moments seulement) ce qu'il est en train de faire ; il se met alors à pleurer, dit qu'il se méprise, demande pardon. J'essaie de partir de ces moments pour le ramener à lui, mais il voit là-dessous de nouvelles machinations de ma part pour le tromper, et il exige que je reprenne les rôles qu'il imagine que j'ai joués pour d'autres, pour toi et d'autres. Il devient de plus en plus inventif, et pousse le jeu chaque fois un peu plus loin. Je ne sais plus comment j'accepte cela, je ne me comprends plus, je deviens sa chose, son objet, sa construction. La construction de quelqu'un qui a perdu pied. Je m'enfonce avec lui. Il le sent, et c'est surtout ça qui le fait pleurer et se mépriser dans ses moments de lucidité. Il ne va plus travailler, il a obtenu un certificat médical (dépression). Il ne se soigne pas. Il dit qu'il ne veut pas devenir un autre, même quand il se dégoûte.

On en est là. On approche d'une fin, mais je ne sais pas laquelle. Je ne tiendrai plus longtemps comme ça. Je sais que je répète ça, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Tout lâcher tout de suite ?

Je vais mal, très mal.

I.

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. XLIX)

Isabelle,

Il ne faut pas continuer comme cela. André est malade, c'est un malade mental. Il faut l'admettre et agir en conséquence. Je ne sais quel médecin il a consulté (je veux dire celui qui lui a fait son certificat médical stipulant une dépression), mais c'est insuffisant. C'est toi-même que tu dois protéger tout autant que lui. Tu dois faire appel à l'aide de professionnels. Décrire ce que tu subis, demander à ce qu'il soit écarté.

Il faut en passer par là, Isabelle. Ne t'imagine pas que tu puisses toi-même mener sa thérapie. Je me trompais lourdement quand je te l'ai suggéré, je n'avais pas bien perçu combien André est malade. Et dangereux. Comme tu le dis, il a décroché et vit dans un univers à lui dont il ne désire même pas s'échapper.

Ne le laisse pas t'entraîner dans sa chute. Entre les mains de professionnels, il pourra sans doute guérir. Tu n'auras plus de raisons d'avoir peur et seulement alors vous pourrez rebâtir quelque chose ensemble, si vous le désirez toujours tous les deux.

Agis vite, Isabelle. Et tiens-moi au courant.

Je suis avec toi.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. L)

Non, Pierre, tu n'es pas avec moi. Si tout ce que tu veux, c'est d'être tenu au courant, comme tu dis, tu n'es pas avec moi.

Je penserai à toi quand j'en serai à fuir mes responsabilités. Faire interner André (parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ?), je le ressentirais comme l'échec absolu. C'est la dernière chose à faire, et je ne la ferai qu'en dernier. En dernier, après toutes les autres choses, Pierre, celles que tu n'imagines pas car tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer, ou même avoir aimé.

Je regrette d'être dure avec toi, mais je serais encore plus dure si je te disais que le pire c'est que je crois que ça ne sert à rien d'être dure avec toi.

I.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. LI)

Pierre,

Excuse-moi. Ne tiens pas compte de ma dernière lettre. Je n'ai aucun droit de te demander d'agir comme si on se connaissait intimement, comme si on était de grands amis.

Je suis sûre que tu es de bon conseil, mais je ne peux pas te suivre. Je ne peux pas faire comme si je ne connaissais André qu'en passant, comme s'il n'était qu'un problème dont je veux me débarrasser au plus vite.

Il semblait un peu mieux aujourd'hui. Il s'est intéressé brièvement à ce qui se passe dans le monde, et m'a demandé comment tu allais. J'ai dit que tu allais bien, ce qui est vrai, n'est-ce pas ?

Je t'écrirai s'il y a du changement. Je te tiendrai au courant.

Amitiés,

I.

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. LII)

Isabelle,

Ta deuxième lettre m'a fait plus mal que la première, car elle ne faisait que la confirmer. Oui, je le sais, je ne vis ni avec toi ni chez toi, et je ne me rends pas compte de ce que tu souffres, et tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire pour André.

J'admets tout cela. Mais j'aimerais quand même t'aider, et je serais extrêmement peiné de te devenir indifférent. Je n'aime pas la finale de ta lettre, cet 'Amitiés' si convenu et si distant.

Ne m'écris pas seulement s'il y a du changement, écris-moi de toute façon. Je veux savoir comment tu tiens le coup, et j'aimerais que tu repenses à ma suggestion pour André, qui n'a rien d'inhumain, et qui est aussi la meilleure *pour lui*.

Je t'embrasse.

Pierre.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. LIII)

Pierre,

Cela va de plus en plus mal. J'aimerais te voir, ne fût-ce que pour savoir que tu existes vraiment, et que tu es vraiment prêt à m'aider.

Je ne peux pas tout expliquer par courrier. En fait, je ne peux rien expliquer dans une lettre. Je pense que quand tu auras croisé mon regard nous nous serons dit mille fois plus que dans toutes nos lettres, dont certaines connaissent une suite si funeste.

Je sais où tu habites, je sais où vont mes lettres. Permets seulement que pour une fois je les suive.

Je t'embrasse.

Isabelle

De Pierre Desreux à Isabelle Parent (Ep. LIV)

Isabelle,

Tu serais trop déçue. Je ne peux pas affronter cette épreuve.

Tu connais, tu as toujours connu, les termes du contrat. Notre relation est purement épistolaire, c'est ce qui nous donne toute liberté, ce qui confie tout pouvoir à nos imaginations, ce qui nous protège.

Pense bien que je ne suis pas mieux que ma parole. Bien au contraire. Il ne te servirait à rien de me voir. Tout ce que j'ai à offrir est dans mes mots. Tout ce que j'ai à offrir, c'est mes mots.

Pierre

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. LV)

Pierre,

Ce n'est pas possible. Tu ne peux pas me refuser. Si tu le fais, c'est parce que tu ne sais pas. C'est parce que tu ne sais pas, n'est-ce pas ? Dis-moi que c'est parce que tu ne sais pas.

I.

D'Isabelle Parent à Pierre Desreux (Ep. LVI)

Pierre,

Je n'en peux plus. Je DOIS te voir. Tu es le seul qui saches (peut-être !) ce que j'endure. Je n'ai pas envie de me déballer devant quelqu'un qui ne sait rien, qui voudra tout savoir, me plaindre, tout arranger à sa façon.

Je serai chez toi demain matin, à 8h – 16, Avenue Blaise Pascal, je connais l'adresse.

De grâce,
à demain,

Isabelle

De Pierre Desreux à Pierre Desreux (Ep. LVII)

Pauvre imbécile,

J'espère que cette lettre te fera mal.

Tu auras appris (mais comprends mon plaisir à te le répéter) qu'Isabelle (Isabelle Parent, ça te dit quelque chose ?) a été assassinée de neuf coups de couteau, dont six mortels

(pas mal, hein ?).

Tu aurais pu éviter cela. Ce n'était pas si difficile. Si tu n'avais pas insisté sur 'les termes du contrat, qui, tu le sais, prévoient une relation strictement épistolaire, etc. etc.', Isabelle serait venue chez toi ce matin-là, à huit heures, à ton domicile, 16, Avenue Blaise Pascal, où tu l'aurais attendue, prise dans tes bras, etc. , etc. (ça, ça fait mal, hein ?).

Pauvre imbécile, prends toutes ses lettres, toutes les tiennes, découpe-les en morceaux, et envoie le tout à Dieu le Père, à voir s'il sait, lui, recoller les morceaux.

Je signe de ton propre nom, pauvre imbécile,

Pierre

De Pierre Desreux à Pierre Desreux (Ep. LVIII)

Monsieur,

Je crois que vous ignorez une chose, et c'est la valeur d'un contrat, son caractère absolu et sacré. Isabelle et moi étions convenus d'entretenir une relation épistolaire, strictement épistolaire, comme j'ai eu l'occasion de le lui rappeler.

Il va sans dire que je déplore sa mort, et plus encore, les circonstances de cette mort, vraiment affreuses. Je crois que l'assassin, un pauvre diable, est à présent dans un asile psychiatrique, où il bénéficie des soins que j'avais tenté de persuader Melle Isabelle Parent de lui faire prodiguer.

Je crois que j'ai apporté à Melle Parent toute l'aide que je pouvais, dans les termes du contrat qui nous liait. Je regrette ce qui s'est passé, autant que vous je le crois, mais je ne puis assumer une responsabilité qui m'est intrinsèquement étrangère.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération.

Pierre Desreux

P.S. Si cette correspondance devait se poursuivre (ce que je n'estime pas nécessaire), je vous saurais gré de faire preuve de la plus élémentaire des politesses.

De Pierre Desreux à Pierre Desreux (Ep. LIX)

Pauvre imbécile,

Ta défense est pathétique (elle ne mérite même pas ce nom). Tu me mets dans l'obligation de te rappeler d'autres événements. Tu l'auras voulu.

Tu insistes sur les termes d'un contrat, contrat que tu as fixé unilatéralement, tu ferais bien de t'en souvenir. Mais tu as été le premier à le rompre. Tu as cherché à voir Isabelle, tu l'as épiée dans un supermarché, et quand tu t'es rendu compte que c'était une femme comme une autre (comment voulais-tu qu'elle soit, pauvre imbécile ? vêtue de fleurs des champs, couronnée d'étoiles ?), tu as décidé de ne jamais accepter de la voir, et tu t'es refroidi (relis ta correspondance, tu trouveras ce moment où tu passes au zéro absolu, où tu te refermes dans tes lettres, tes signes, tes mots).

Elle t'avait percé, mais la confiance qu'elle avait dans le genre humain (c'est bête, hein, cette confiance ?) ne lui a pas permis de comprendre qu'en fin de compte tu préférerais la voir morte que vivante, mais sur ton seuil.

Je te souhaite des nuits d'insomnie, rien que des nuits d'insomnie, pauvre imbécile.

De Pierre Desreux à Pierre Desreux (Ep. LX)

Pauvre con,

Tu ne réponds pas, hein ? Tu verras ce regard que tu n'as pas vu, par-delà le sang et les coups, ce regard qui te condamne. Pour défaut d'humanité.

Je ferai en sorte que tu saches ce que cela veut dire.

P.S. N'essaie pas de récupérer ta dernière lettre à Isabelle, celle où tu la pries de ne pas débarquer chez toi, et l'informes pour plus de sûreté que de toute façon tu n'y seras pas. Cette lettre est en de bonnes mains.

D'André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXI)

Monsieur,

Nous nous connaissons, mais malheureusement pas de la manière que nous aurions choisie.

Je suis l'assassin d'Isabelle ; comme ça, brutalement, les choses sont claires.

Je ne suis pas que ça. Je suis aussi André Talbot, actuellement détenu au Centre de etc. etc. c'est-à-dire en prison. J'ai pris quelques années d'incompressible, donc ne craignez pas de me voir débarquer chez vous à l'improviste, je sais que vous n'aimez pas cela.

Je commence très mal, excusez-moi. Je commence à peine à me récupérer. Il est absolument capital pour moi que je comprenne qui j'ai été, ce que j'ai fait ; me reconstruire en dehors de cette connaissance est un effort inutile ; ça ne tiendrait pas.

Je ne peux pas présumer que vous accepterez cette correspondance que je vous propose, nonobstant votre goût appuyé pour les relations épistolaires. Voilà que je recommence, merde.

Dites-moi que vous acceptez d'échanger quelques lettres avec moi – j'en ai besoin, cela vous le comprendrez. Je ne vous demanderai pas de m'apprendre des choses sur vous. Seule Isabelle m'importe, elle seule me conduira à moi-même.

C'est ce qu'elle voulait faire, vous le savez. J'ai honte de faire appel à ce qu'elle désirait. Cela aussi vous le comprendrez, et vous ne me demanderez pas de m'étendre.

Je connais votre adresse par cœur, j'en connais toutes les lettres, une à une. Vous trouverez la mienne au dos de cette enveloppe.

Je n'ose pas faire ce que je voudrais, vous remercier de bien vouloir me répondre.

André (Talbot).

P.S. Mon courrier est lu par une équipe de psychiatres, et par je ne sais qui d'autre encore. Je m'en moque, pour autant qu'ils laissent partir le courrier tel quel. Attendez-vous à être lu par une horde de fans. J'espère que vous pouvez supporter cela.

De Pierre Desreux à André Talbot (Ep. LXII)

André,

Je ne nierai pas ma part de culpabilité dans la mort d'Isabelle. Et surtout pas auprès de vous. La moindre des choses que je puisse faire est de me tenir à votre disposition. C'est ce qu'Isabelle aurait voulu.

Mais cette correspondance sera celle de la sincérité absolue. Je ne peux plus me servir des mots pour me créer un univers à ma mesure, et vous ne le pouvez pas plus que moi. Je répondrai à vos questions, simplement et pleinement. Je ne me construirai pas un rôle. J'ai poussé Isabelle à un jeu absurde et délétère. Quand j'en ai mesuré le danger, il était trop tard, le mécanisme était enclenché.

Ne pensez pas que je vous juge. Je ne me permets de juger personne hormis moi-même. Le temps est venu pour moi d'aider les autres, et par là de tenter de m'accepter – enfin.

Je vous assure de ma sympathie et je me permets de signer

Pierre

D'André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXIII)

Pierre,

Votre lettre m'a fait du bien.

Je n'ai pas de questions pour vous aujourd'hui, il faut d'abord que je vous raconte. Comment

je me nourrissais de vos lettres, comment je ne pouvais que refaire avec moi-même, avec d'autres (des prostituées, surtout), tout ce que ces lettres stipulaient, tout ce qu'elles invitaient à faire, sans me soucier le moins du monde des conséquences, pour moi et pour les autres.

Je ne me contentais pas de lire vos courriers, je les recopiais, surtout les lettres d'Isabelle, que je recopiais plusieurs fois, et sur lesquelles je me livrais à toutes sortes de pratiques qui me faisaient mesurer, dans mes rares moments de vraie lucidité, toute l'étendue de ma démence.

Une surtout me rendait fou : celle où elle parle de sa petite culotte laissée sous l'oreiller de l'amant. Cette lettre, je l'ai roidie de mon sperme, je l'ai sucée, je l'ai mâchée.

Il faut maintenant que je compose avec tout cela. Je ne peux pas dire : un autre a fait cela. Il faut que j'accepte que c'était moi, que c'est moi, et que peut-être, sous les apparences, je ne suis toujours pas un autre.

Dites-moi que vous comprenez mes recherches, aidez-moi à tout déballer. Il faudra que je vous dise un jour comment je l'ai tuée. Il faudra que vous m'accompagniez jusque là. Si vous ne le pouvez, je préférerais qu'on arrête tout de suite. Mais de grâce, faites tout ce que vous pourrez pour rester avec moi.

J'attends votre réponse, votre acceptation.

André.

De Pierre Desreux à André Talbot (Ep. LXIV)

André,

Je ne peux me dérober. Je sais que j'ai déjà dit cela, et sans le penser vraiment, et en prouvant derechef le contraire. Mais je le redis ; cette fois, je tiendrai promesse, je tiendrai bon.

Je regrette infiniment le tort que je vous ai fait, à vous, André, et à Isabelle, en croyant à l'innocence ultime des mots. Ils ont mis en marche un processus infernal, qui a écrasé Isabelle, et qui vous menace encore. Mais vous allez vaincre, André, vous allez vous retrouver, entier et sain.

Je ne vous pose pas de question, je n'attends de votre part aucune confession. Je vous exhorte seulement à ne pas penser uniquement à ces derniers moments avec Isabelle, mais à toute votre vie commune, tout ce que vous avez vécu ensemble, tout ce que vous avez pu lui apporter. Elle m'écrivait, vous le savez, combien cette relation physique avec vous la satisfaisait, la rendait heureuse. Pensez à cela aussi, cela aussi a été.

J'accepte tout, je suis à vous, c'est la moindre des choses que je puisse faire pour vous, et pour Isabelle.

Pierre

D’André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXV)

Pierre,

Merci. Merci de tout accepter, merci d’accepter ma relation de ce qui ne devrait pas avoir été, de ce qui n’était pas permis, par aucun dieu, par aucun homme.

J’ai été l’Homme des Bois. J’ai exigé d’Isabelle de se plier exactement à ce rôle qu’elle s’était dessiné (sans votre concours, vous n’aviez que suggéré le nom, le reste elle l’a inventé, elle, poussée par moi, par ces excroissances obscures qui poussent sur moi, que je nourris, qui m’étouffent). Puis j’ai ‘amélioré’ le rôle, je n’ose pas vous dire comment ni combien. J’ai poursuivi l’avilissement, le sien et le mien, le mien par le sien, le sien par le mien. On s’est enfoncé, de concert, en se regardant, moi méprisant mon image dans ses yeux, elle se méprisant dans le mien, dans mon regard, et la pitié comme une pluie, on n’y voyait plus rien. Je n’y vois plus rien.

Je ne peux vous parler d’autres moments, et je ne peux vous parler encore de ceux-là. En avant pour ma séance, à 14h30. On n’arrête pas le progrès.

André.

De Pierre Desreux à André Talbot (Ep. LXVI)

André,

Ne soyez pas amer. Vous progressez, vous êtes aidé dans votre progrès par des personnes compétentes, et c’est très bien ainsi.

Je vous demandais de me parler de vos moments d’harmonie avec Isabelle, harmonie physique et, par-delà, harmonie totale. Cela aussi vous définit, André. Cela aussi est enfoui, et est à récupérer.

Je veux bien que vous me parliez de votre souffrance, que vous vous concentriez là-dessus. J’accepte cela, j’accepte tout de vous. Mais voyez au-delà, je vous en conjure. La vie n’est pas un monolithe de souffrance. Isabelle vous aimait, vous aimerait si elle vous connaissait comme vous êtes maintenant. N’oubliez pas cela.

Écrivez-moi, le plus sereinement que vous pouvez.

Je suis avec vous.

Pierre

D’André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXVII)

Pierre,

Vous ne voyez pas que ça ne sert à rien de vouloir franchir, de vouloir faire retour. Tout est toujours là. Elle est là, elle me regarde, je vais la tuer, je dois la tuer.

Je la tue, ça s’apaise un peu. Puis ça reprend, ça court sur ma peau, puis ça pénètre. Par là où j’ai fait mal. Où je lui ai fait mal, où je me suis fait mal. C’est ça, mes journées.

Pierre, vous êtes du bon côté. Je ne vous demande pas de franchir, mais je ne peux pas franchir non plus. C’est ça que vous ne comprenez pas, qu’ils ne comprennent pas. Séance à 10h.

Je vous écrirai encore, si vous le voulez bien.

André.

D’André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXVIII)

Pierre,

Je vous écris, sans attendre de réponse. Que pouvez-vous me répondre ? Vous pourriez faire étalage de votre lâcheté, à quoi cela me servirait-il ?

Si je peux apaiser votre conscience (j’espère seulement pour vous que cela ne l’apaise pas, que vous n’êtes pas tombé si bas que vous pouvez laisser votre conscience vous envoyer des messages apaisants, de petits sourires entendus, des signes de politesse, d’appartenance au clan – le clan des sains d’esprit, ceux qui tirent leur épingle du jeu au lieu de se l’enfoncer dans la pupille), si ça peut apaiser votre conscience, sachez qu’Isabelle n’aurait pas pu venir chez vous ce fameux matin. Je savais ce qu’elle vous avait écrit car je savais ce qu’elle écrirait. Elle était ligotée, et sous sédatif, comme je devrais l’être.

Je vous hais. J’interprète ça comme un signe que je vais mieux, beaucoup mieux.

Monsieur André Talbot, en détention, pour vous servir.

De Pierre Desreux à André Talbot (Ep. LXIX)

André,

Il faut passer au-delà de cette haine, elle vous salit. Ma conscience ne s’apaise pas si facilement, je sais que je n’ai pas fait ce que j’aurais pu, ni ce que j’aurais dû. Mais vous, pour

guérir, vous devez cesser d'haïr, vous remettre à aimer.

Moi, je ne suis rien, seulement partie de votre malheur, quelque chose à dépasser. Il faut passer outre. André, vous valez mieux que cette haine de moi qui est avant tout haine de vous projetée sur moi.

Parlez de nos courriers aux personnes qui vous entourent et vous soignent. Fiez-vous à eux, entièrement. Ecrivez-moi sur leur conseil, demandez à ce qu'ils vous aident à formuler ce qu'il y a de bon en vous, et qui est enfoui, pas perdu à jamais.

Je pense à vous, et je souffre avec vous.

Pierre.

D'André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXX)

Pauvre petit Pierre,

Tu penses à moi, et tu souffres ! Tu pouvais y penser un peu plus tôt, non ? Tu veux rejoindre Isabelle, pour que vous puissiez continuer vos petits jeux ? Je peux t'y expédier en moins de deux, j'ai la technique.

Tu es pathétique, mon petit Pierre.

{cette lettre ne fut pas envoyée}

D'André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXXI)

Vous êtes des démons, et je vous ai suivis.

Je voyais comme elle voulait, sous ta dictée, que je prenne le rôle exact. Elle attendait que je le prenne exactement, le sexe béant, les seins dans ses mains qu'elle imaginait les tiennes. Elle attendait là, soi-disant soumise, que je lui dise de faire exactement ce que le rôle prévoyait exactement, je devenais l'exact Homme des Bois, elle se couchait exactement comme le rôle disait exactement qu'elle se couche. Je souffrais l'exacte dose prévue par le scénario, tu jouissais en émettant l'exacte dose de sperme, je te prierai de me répondre exactement ce que tu veux qu'exactement je te fasse, je fasse de toi, quelle exacte mort tu choisis, la sépulture n'étant plus de ton ressort.

{cette lettre ne fut pas envoyée}

D'André Talbot à Pierre Desreux (Ep. LXXII)

Mes premiers coups, c'était pour teindre de sang ses seins, ses seins que d'autres avaient pétris, qu'elle me laissait caresser car j'étais un autre, l'autre qu'elle cherchait derrière moi,

avidement, de sa bouche. Les suivants, les derniers, les trois derniers surtout, c'est pour faire monter la marée de ma nausée, c'est pour patauger dans le sang, et respirer – rose s'ouvrant soudain – l'odeur poisseuse de son sang, l'ultime menstruation.

Ma main seule est coupable, excroissance portant scandale. Moi je suis innocent, j'attends que la porte s'ouvre, qu'on m'appelle, qu'on me dise 'André' tout simplement, ou 'André, le petit déjeuner est prêt'.

Ma main il suffit de la couper, de la clouer au mur, là, devant moi. Je peux faire sans cette main-là.

{cette lettre ne fut pas envoyée}

II : Chemins qui marchent

Ami lecteur, cet avertissement servira pour te faire savoir que j'expose au public une petite machine de mon invention

Blaise Pascal, *Avis nécessaire etc.*

Journal de P.A.

Samedi 7 juillet

J'aurais dû commencer ce journal il y a une bonne dizaine de jours, le mercredi où c'est arrivé. *L'événement.* C'est par là qu'il faudrait, qu'il faudra commencer. Mais comment lui reconnaître ce statut avant même de l'avoir retracé dans ces pages, et en fin de compte pourquoi, et pour qui ?

J'avais bien, sans doute, l'intention d'écrire de temps en temps quelques lignes en accompagnement de mon travail photographique, pour préparer le texte de ce volume sur Rome dont on m'a finalement confié le tout, photos et commentaires. Photos d'abord, certes ; le texte vient après, comme support, pour donner au lecteur le sentiment qu'il n'a pas en mains un simple livre d'images, qu'il ne peut pas se contenter de le feuilleter comme le ferait un sauvage analphabète (ce qu'il fera, cependant, et avec raison – ce que je fais moi-même, avec mes propres livres et ceux de mes collègues).

Mais il y a eu ce mercredi 27 juin. Je venais d'arriver, pour ainsi dire. Je m'étais installé quelques jours avant (le samedi) dans un petit studio en bordure de la *Villa Borghese*. J'avais repris mes habitudes (je suis un homme d'habitudes), qui comptent entre autres le vin blanc sec aux environs de dix-huit heures, au café dont la terrasse permet de laisser le regard parcourir la façade de l'église de la Paix, une de mes préférées à Rome. Je ne l'ai jamais photographiée, sans doute parce qu'elle fait trop tableau, qu'elle est trop facile à fixer.

En continuant comme ça, l'événement, je n'y arriverai pas de sitôt. Il faut laisser les digressions pour plus tard, pour autant qu'elles aient place ici. Qu'est-ce que je suis en train de faire, au juste ? Si c'est à moi-même que je parle, pour y voir plus clair disons, qu'ai-je à dire qui je suis, ce que je fais pour gagner ma vie, ce que je fais ici à Rome, où j'habite, et depuis combien de temps, et tout le reste ? Faut-il passer par les mots ? Et s'il le faut, ne puis-je parler à moi-même ailleurs que dans ce cahier étriqué ? Est-ce que je ne dispose pas de grands espaces intérieurs, avec toute la lumière nécessaire ?

A vrai dire, j'ai essayé, j'ai pris et repris l'affaire sous tous les angles, et bien sûr ça ne donne rien, je n'avance pas. Il faut faire comme si, comme s'il s'agissait d'expliquer à quelqu'un – et quelqu'un de pas trop proche, de manière à éviter l'implicite. Comme ça se construit un discours, une phrase en suit une autre, on n'a pas à redire ce qu'on a déjà dit, ou si on y revient, c'est pour ajouter quelque chose, ou modifier, infléchir, pas seulement répéter, tourner en rond.

Mercredi, peu avant dix-huit heures, j'arrive au café en question. Comme souvent, pas de place en terrasse. Or c'est la terrasse qui m'intéresse, et plus précisément les tables qui permettent l'examen mi-désinvolte mi-attentif de la façade de l'église, des gens qui passent dans la rue, de la préparation des tables au restaurant d'en face : le store qu'on relève, les premières lumières qu'on allume sur les tables, le geste ou le regard qu'il faut saisir (il n'y a pas grand-chose en photographie en dehors de l'instant, mais cet instant il faut le préparer autant que l'attendre). Donc, quand il n'y a pas de place en terrasse, je reste dans les parages : s'il m'arrive de remonter jusqu'à la Place Navone, c'est sans m'y attarder, en me contentant de faire le tour de la Fontaine des Fleuves, comme un touriste, l'appareil prêt, on ne sait jamais. Mais le plus souvent je reste vraiment à proximité, pour surveiller les tables, et avancer d'un pas résolu dès qu'il s'en libère une. Ce mercredi je m'étais écarté un peu, et

j’avais passé quelques instants sur la Place du Figuier, certes toute proche, mais d’où néanmoins la partie convoitée de la terrasse n’est pas visible. Retour donc après ces quelques minutes à un poste d’observation qui me permettrait d’agir promptement. Je constate alors qu’une des tables est libre – enfin, presque : il n’y a personne, seulement un café bu, une tasse vide ; le garçon qui me connaît (il travaillait déjà là l'an passé) me fait signe, je m’avance. Je m’aperçois alors qu’il y a quelque chose sous la sous-tasse : un mince tas de feuillets, la sous-tasse comme presse-papiers de fortune, pour éviter qu’un de ces légers feuillets ne se détache du lot, s’envole, se perde. Je montre le tas au garçon, qui semble le découvrir à ce moment même. Il m’assure que le client a réglé et qu’il est parti, bien parti. Bon, je m’assois et conserve le tas sous le cendrier, ne doutant pas que le client en question soit sur le point de revenir. S’il ne revenait pas, je confierais le tas de feuilles au garçon. Voilà mon vin blanc. Affaire classée.

J’en reste là pour aujourd’hui. A vrai dire, j’aimerais en rester là, point. Mais j’y reviendrai, je dois y revenir. C’est à cela que sert ce journal. Je ne peux tout de même pas abandonner ce que je viens d’entreprendre.

Dimanche 8

Relu ma première entrée dans ce journal, celle d’hier soir. Il était tard, et je préférais laisser la suite au lendemain. Une première entrée assez longue, et à l’allure aussi lente, doit donner l’impression que j’ai beaucoup de loisir. J’y reviendrai. Je me contente de dire pour l’instant que le loisir fait partie de mon travail. Une photo, ce n’est pas que pousser sur le bouton. Une photo, ça se pense, ça s’organise, ça doit trouver sa place. Reste alors, mais alors seulement, à prier que *l’instant* surgisse.

Je reviens au mercredi. Pas d’événement, en fin de compte ?

Pas si simple. Le client ne revient pas. Au moment où je tends les feuilles au garçon pour qu’il les conserve quelques jours, en attendant le passage éventuel de leur propriétaire, il fait la moue, et je me mets à douter qu’il fasse autre chose que s’en débarrasser au plus vite. Il sent que je sais et cherche un compromis. Si c’est en italien, il veut bien les garder, ça a un sens, c’est quelqu’un qui habite près d’ici, etc. Si ce n’est pas en italien, ça appartient à un touriste, il ne saura même pas où il les a laissés dans ses pérégrinations, et il peut très bien déjà avoir quitté Rome. Je ne fais pas remarquer au garçon les nombreuses failles et présuppositions de son raisonnement ; on jette à deux un coup d’œil aux feuillets – c'est en français. Il ne me reste qu’à les emporter.

J’y répugne, et j’envisage d’abord de les reposer sous une tasse ou un verre (et pourquoi pas le mien ?). Mais je sais le sort qui leur sera alors réservé, et participer à leur disparition pure et simple, j’y répugne encore davantage. Les emporter, donc.

Je traîne dans les alentours, re-place Navone, re-place du Figuier. Je cherche quelqu’un qui rôderait autour du café de la Paix en ayant l’air de chercher quelque chose sur les tables. C’est ridicule et ça ne donne rien, comme on pouvait s’y attendre. Je rentre chez moi, irrité.

J’esquisse le mouvement de jeter les feuillets à la corbeille à papiers. Esquisse seulement, car pourquoi alors les avoir acceptés ? Acceptés ? Emportés, à vrai dire ; personne ne me le demandait. Je me suis moi-même mis dans cette situation qui m’irrite ; ce qui m’irrite encore plus.

Pourquoi ai-je pris ces feuillets, que je n'ai aucune intention de lire ? Car je considère comme très indélicat de prendre connaissance d'un message dont on n'est pas le destinataire. Et en outre je ne suis pas curieux – je veux dire par là, comme tout le monde je présume, que je ne suis pas curieux d'apprendre des choses sur des gens que je ne connais pas. Je décide de ne pas décider, de les laisser quelques jours sur un coin de mon bureau, assez exigu par ailleurs – les feuillets ne se laisseront pas oublier.

Lundi 9

Je reprends. J'ai à nouveau laissé mon histoire en suspens hier soir, et j'ai passé une partie de la nuit à me demander si ça valait la peine de la continuer. D'une part, je me dis qu'il faut que je voie clair, que je décide s'il s'est oui ou non passé quelque chose d'important (mais en y pensant, je veux dire par l'action même d'y penser, je lui donne de l'importance à cette chose, j'en fais un événement). D'autre part, que ça n'intéresse que moi. Mais même ainsi, il me faut la marque nette d'un progrès, une accumulation de choses dites, qui de ce fait ne seront plus à dire.

Dès le lendemain, le jeudi, ces feuillets roses (quelle stupide couleur ; oui, une couleur peut être stupide, le rose est stupide, ainsi que le mauve et l'orange, tous les gens qui ont du goût savent cela) m'empêchaient de travailler à ma table, de préparer un plan des choses à photographier ici, des heures et lumières à choisir, des contacts à prendre, etc. Je les ai fourrés dans l'armoire, entre deux draps de bain, comme s'il s'agissait de bijoux à cacher (et bien mal, c'est entre les draps de bain que les voleurs vont voir en premier, en tout cas tout le monde le dit). J'ai essayé de ne plus y penser. Mais ça ne marche pas. Je veux dire ça n'a pas marché, j'y suis retourné. Il fallait prendre une décision : ou jeter ou lire.

Lire : et cette interdiction alors, que jusqu'à présent j'ai scrupuleusement respectée, de ne pas lire ce qui ne m'était pas destiné ? La stratégie de contournement a pris la forme suivante : si j'ai ramené ces feuillets, c'est que j'y ai été poussé, puisqu'ils ne m'intéressaient nullement. Poussé par quoi, par qui ? Une réponse s'offre comme un fruit sur un étal, à dérober si on en a le toupet : je serais le destinataire, j'aurais été choisi (par ? – point d'interrogation, en effet).

Je me suis laissé le temps de décider – la nuit qui dans ce cas a porté mauvais conseil ; le matin du vendredi, je savais que j'allais lire ; la nuit du vendredi au samedi, je lisais. Dans la journée du samedi (le 30 juin, donc), je commençais à m'apercevoir de ce que j'avais fait. Le dimanche, couché sur le divan-lit, je sentais le poison descendre, parcourir chaque veine, revenir au cœur, repartir. Je commençais à changer, je commençais à me rendre compte qu'il fallait que ça cesse.

Le début de la semaine, première semaine de juillet, je crus que j'endiguais avec succès. Je me remis à ma tâche, je veux dire la tâche pour laquelle je suis ici. Je me suis rappelé que j'étais photographe, que j'avais signé un contrat.

Mon travail ici à Rome : ramener un dossier de quelque cinquante photos pour faire voir une autre Rome, la mienne, mais à condition qu'elle soit reconnaissable comme Rome par tout le monde, y compris par ceux qui n'y sont pas allés et qui entretiennent poncifs et clichés, qu'il convient de combattre certes, mais pas au point que ces individus… n'achètent pas le livre ! Je suis supposé (cette contrainte je me l'impose) utiliser exclusivement un appareil bas de gamme, un petit numérique tel que tout le monde peut s'en procurer pour des photos de vacances. J'étais censé envoyer ces images à mon éditeur, pour qu'il puisse tenter d'identifier quelqu'un apte à rédiger des textes « susceptibles de mettre les photos en valeur » (je cite), et

désireux de le faire (pour une somme à fixer, que je présume d'emblée trop minable pour qu'on m'en fasse part). J'ai refusé, exigé un amendement : les textes, ce seraient les miens, ou alors pas de texte du tout. Il a fini par accepter. Il suffisait de tenir bon.

Me balader dans la ville comme le ferait un touriste et photographier ce que le touriste ne photographie pas, ou pas de la même manière – c'est vite dit, s'il faut que Rome soit reconnaissable dans mes photos. Et juillet n'est certainement pas le meilleur mois, en tout cas pas celui que j'aurais choisi (mais à préférer au mois d'août, où la ville est désertée et immédiatement remplie à nouveau – d'étrangers), mais il fallait se mettre dans les conditions difficiles du jeu : être un touriste avec son petit appareil, et puis s'échapper par la photo, et retrouver la Ville sous la ville.

Ce séjour n'est pas qu'une parenthèse. Je dois faire le travail pour lequel je suis venu ici, mais en même temps décider un certain nombre de choses concernant ma vie future. Puisqu'on a ouvert un journal et qu'on en est aux bilans et projets, semble-t-il. Reprendre contact avec Hélène (le souhaite-t-elle ?), retourner vivre avec Claire ? et Alex ? renoncer à Alex ? renoncer à toutes et tous et me consacrer entièrement à mon travail? Projet risible, *rem ridiculam*, comme disait Catulle.

Mardi 10

Je reprends ce journal, il faut que j'avance, qu'au moins j'arrive à rattraper le retard, à raconter mon histoire et à me remettre à jour, pour parler d'aujourd'hui, car ça ne va pas trop bien et les choses ne sont pas trop claires.

Parler de ce que j'ai lu sur ces feuillets – c'est bien sûr ça qu'il faut faire, au plus vite si je veux avancer. Mais je ne le peux pas encore (est-ce que je le pourrai un jour ? si la réponse est négative, autant m'arrêter ici). Je dois parler, de toute façon. Il faut qu'on sache (ce qui veut dire aussi que *je* sache) où j'en suis. Je ne peux pas parler de ça, mais sous l'emprise de ça il est impossible de parler d'autre chose.

Mais il le faut. Un compromis : parler des feuillets, mais comme d'un objet, un tas de feuillets roses, désuets, au contenu sans doute dérisoire, sentimental, mièvre, comme il sied à leur couleur rose, que je hais de plus en plus.

Si je recopie ici ce texte (je sens bien désormais que je devrais le faire, et aussi que je ne le ferai pas), je permets que quelqu'un d'autre (qui ? qui en premier, qui recevrait ce que je laisserais ?) soit envahi par lui, voie sa vie déterminée par lui, tous ces pas suivant un chemin qu'il ne connaît pas, dont il ne sait pas où il le mène (j'ai des soupçons, mais rien d'autre que des soupçons, trop informes encore pour que je puisse en faire état, même ici).

Mais comment puis-je savoir (je dis bien *savoir*) qu'un autre réagirait comme moi ? Parce que je ne réagis pas, précisément, je me contente de suivre, et je n'imagine pas quelqu'un qui ne suivrait pas, qui se détournerait de cette perspective (pour chercher quoi, bon Dieu – chercher quoi, dès lors qu'on aurait trouvé ?)

Mercredi 11

Je décide aujourd'hui d'un moratoire, à tout le moins. Ne plus parler de ces feuillets, ne plus y penser (dans la mesure du possible, s'entend). Me tourner vers mon travail, en parler. Faire savoir ce que je fais. Me faire savoir ce que je fais, qui je suis.

Il s'agira d'un moratoire de dix jours, minimum (on verra si je peux tenir plus longtemps, il me semble qu'il faudrait que je tienne plus longtemps).

Je commencerai par évoquer un précédent séjour à Rome, et mon travail d'alors. J'étais ici l'année dernière, à la même époque, en juillet 2006, donc, mais sans contrat, avec une mission que je m'étais fixée à moi-même : photographier les 'réjouissances' qui devaient accompagner la coupe du Monde de Football, sous un angle particulier, comme s'il s'agissait d'autre chose, à savoir une émeute populaire. Travail de nuit, donc. La matière n'a pas manqué ; j'ai été comblé, la victoire de l'Italie était précisément ce dont j'avais besoin pour mon travail. J'ai ramené quelques photos que j'ai conservées, notamment une prise Place du Peuple, près des lions de pierre et des fontaines au pied de l'obélisque. L'acquisition très lente, sans flash, fait voir des réjouissances des plus funèbres, à la Ensor.

Mais à quoi ça me sert de revenir sur tout ça ? Et si je reviens sur mon passé, alors pourquoi ne pas parler de ce qui m'importe vraiment, de celles et de celui qui m'importent vraiment, d'Alex, de Julie, d'Hélène, de Claire ?

Hélène, j'ai bien peu de mal à t'imaginer ici à Rome, ici dans la chaleur romaine, toi qui avais toujours si peu de choses à enlever (et maintenant ?), toi qui te retrouvais nue toujours bien avant moi. Je découvre que dans ce journal je peux faire ce que je veux. Je peux t'écrire une lettre que je ne t'enverrai pas, je peux faire des projets de vie avec toi, tu peux revenir chez moi, je peux aller chez toi, on peut tout reprendre, ça ne coûte que quelques lignes. Je vois ce qu'on entend par le privilège de la fiction, ou mieux, la consolation de la fiction. Ce n'est qu'un divertissement bien sûr, un divertissement au sens fort, pascalien, du terme. Quelque chose dont je devrais pouvoir me passer, une tangente le long de laquelle il ne faut pas filer, mais pourquoi ? en vertu de quelle règle, et fixée par qui ? C'est moi qui décide ici. Qui devrais décider.

Julie à la sortie du lycée. La grille, les platanes, tout le décor de l'interdit. L'univers défendu, le fruit au beau milieu, toi, Julie. Je n'ai pas voulu te photographier dans la chambre, heureusement que ça t'a fâchée, que ça a mis fin à une histoire que nous n'avions heureusement pas commencée. Mais je ne me laisse pas parler, ici. Terres dangereuses, Julie terre dangereuse, la lumière était si douce filtrée par les platanes aux jeunes feuilles, toi-même jeune feuille, toi-même don d'un instant de lumière.

Alex, Alex n'est pas encore pour maintenant, il faut aller plus profond, savoir – ce savoir ne viendra pas comme cela, pour la seule raison que je l'appelle. Il ne résultera pas plus d'un travail à faire – je hais le mot travail quand on le retourne sur soi. Si on pense à soi sans autre visée que soi (ce que je fais, ce que je ne cesse de faire), on ne travaille pas. Mais peut-être se prépare-t-on. C'est ce qu'on se dit, en tout cas.

Jeudi 12

Alex. C'était à Lille, une de mes dernières expositions. J'étais irrité, j'exsudais l'irritation. Tous ces individus plus disposés à parler des photos qu'à les regarder. Et ce n'est même pas des photos qu'ils parlaient, c'était *autour* des photos. La photo comme prétexte. À d'infinies balivernes ; on reconnaît les endroits, on reconnaît les personnes, et on en est tout fier. Une photo se regarde en silence ; on la laisse lentement pénétrer ; on y revient ; on ne la quitte qu'avec peine (je reprends ces mots, écrits en hommage à une toile de Poussin).

Dans tout ce néant, Alex. Il regardait les photos, et c'était une joie de le regarder regarder. Il

revenait à La Vie Antérieure, la meilleure que j'aie jamais faite, et je n'en ferai plus de comme ça ; le temps des photos s'achève, je le sais, je suis de l'autre côté.

Alex. Je ne sais ce que j'aurais dit (peut-être rien) s'il m'avait été donné de savoir que nous finirions la nuit ensemble, deux corps nus dans son grand lit, deux âmes nues qui se découvraient. Alex que j'ai quitté dès le matin, chez qui je suis revenu souvent. Qui n'est jamais venu chez moi ; qui me ferait tant de bien ici à Rome.

Si j'avais du courage, mais le vrai courage, celui qui ne se convoque pas, je ne recopierais pas les feuillets roses à son intention ; je les lui enverrais, l'unique exemplaire voyageant comme ce diamant jadis, échantillon dont le destinataire mesurera la valeur. J'ai parlé d'un poison pour cacher tout, c'est un élixir qui descend dans les veines et remonte chercher le cœur, encore et encore.

Les photos que j'ai faites de ces feuillets, ces douze feuillets, saisis entre mes mains, couchés sous mon objectif, soigneusement cadrés, puis déformés, retournés, empilés, pris à l'envers, l'un sous l'autre ; je me suis surpris à un moment où je les aurais déchirés pour en faire un sujet de photo. Je n'ai gardé que les photos qui les présentent comme de simples objets, feuilles parfaitement illisibles et inutiles. Des photos. Comment ai-je pu m'intéresser si longtemps à des images ?

Au départ, c'étaient bien des tentatives de m'en détacher, de les forcer à n'être que des objets, ou des sujets – mais sans cette volonté propre qu'ils ont si forte, si évidente – non, des sujets au sens photographique, avec moi aux commandes, et eux qui se font voir (mais pas lire) au moment où on le souhaite.

Les photos de ces feuillets ; celles désormais brûlées où on pouvait lire quelque chose, ne serait-ce qu'en devinant, en imposant un texte anodin, tel que je pourrais presque l'écrire, tel que je l'aurais écrit, substituant chaque mot, le délogeant, le renvoyant au dictionnaire, comme dans ce rêve que je dirai.

Si je décris ces feuillets, si je tourne autour, si je les montre sans qu'on puisse les lire, je me rends coupable de cette même trahison dont je parlais à l'instant, ce changement de mode qui vide l'objet de son sens.

Mais alors je n'ai pas grand-chose à dire, et je ne progresserai guère. Je peux convenir de ne parler que de moi – de parler de mes photos, mais pour parler de moi ; de parler des feuillets, mais pour parler de moi également.

Samedi 14

Je semble déjà avoir oublié le moratoire que je m'étais fixé. J'y reviendrai cependant. C'est Alex qui m'a ramené aux feuillets, Alex dont j'espère qu'il se souvient et dont je voudrais qu'il sache.

J'ai bien pensé recopier les feuillets mais finalement je ne l'ai pas fait. Je préfère savoir qu'ils n'existent qu'en un exemplaire, singulier et précieux. Il n'y a pas deux textes comme ça, littéralement. Je veux bien perdre mais pas multiplier.

J'ai parfois l'impression qu'à force de le relire j'en connais à présent la lettre par cœur. Mais si je me le récite, je bute, j'hésite à l'un ou l'autre endroit. Je retourne alors au texte, pour

constater que ma leçon était banale, une tentative de ramener le texte plus près de moi, en le rabaissant bien sûr.

Temps de ré-instaurer le moratoire. Il ne s'agira que d'un moratoire, et je viderai cette affaire, je le promets. Je saurai avant de quitter. Quitter quoi, quitter qui ? Cette ville, cette vie ?

Je n'ai pas d'enfants. Il serait tard pour un regret. J'aime qu'il y ait des enfants car ce monde ne cesse de vieillir, et il faut assurer que le regard se perpétue, que les choses n'en soient pas privées. Ce regard nécessaire à leur épanouissement. J'imagine que certaines fleurs ne s'ouvrent que si on les regarde.

Une vie banale, où je cherche en vain un signe, un élément d'interprétation, quelque chose que ce message que je reçois présuppose (car je ne doute plus à présent que je sois le destinataire de ce message, non pas un destinataire fortuit, non pas un destinataire imaginé, mais *le* destinataire, celui qui devait lire ces lignes, celui que ces feuillets allaient achever). On peut jouer longtemps à ce jeu, on peut remonter loin, on peut même attendre que les choses remontent, qu'elles se révèlent. Mais quelle certitude, quel point d'appui, comment savoir qu'on approche, qu'on n'est pas sur une tangente, une de plus, confortable, les tangentes du souvenir où on peut se revoir avec complaisance sous un éclairage choisi, en déterminant jusqu'à quel point exactement on est disposé à se découvrir.

Claire, peut-être. Claire dont j'aimais surtout la façon dont elle s'occupait des plantes. Et dont elle s'occupait peu de moi, ce peu qui alors me convenait parfaitement. Il est tentant de dire qu'on s'est contenté de vivre l'un à côté de l'autre, que puisqu'on n'avait rien engagé on ne peut pas avoir perdu beaucoup. Claire m'a manqué, Claire me manque autant que les autres. J'ai besoin aussi de grands espaces vides ; je rêve d'un immense atelier aux murs nus.

Le moratoire ne s'étend pas aux rêves, sur lesquels je n'ai pas prise, à supposer que j'aie prise sur quelque chose. Il y a quelques jours (quelques nuits) j'ai assisté à de curieuses pérégrinations. Les mots s'effacent un à un des feuillets, vont rejoindre le dictionnaire après avoir repris leur forme première, perdu les désinences et marques de conjugaison. Le dictionnaire s'ouvre et se referme à chaque fois, pour que chaque entrée soit solennelle ; au réveil, j'ai continué quelque temps ce jeu absurde, qui m'empêchait de lire sérieusement quoi que ce soit.

Alex qui connaît beaucoup mieux que moi ce corps que je dis mien. Il a fait source ce que je ne pouvais connaître que comme puits. Maintenant je peux puiser sans atteindre le fond qui n'existe pas, je peux dépenser sans calculer, je peux être celui que je ne soupçonnais pas.

Julie. Sa lettre. Une seule, que je n'ai pas conservée, que je n'ai pas transmise. Avec trois paragraphes elle s'imaginait sans doute avoir écrit une longue lettre. Trois paragraphes pour une rédactrice de textos, c'est beaucoup. J'ai beau jeu de railler, mais la vérité est que je ne saurais pas et ne pourrais pas écrire une lettre comme ça, beaucoup plus proche des feuillets roses que toutes mes disquisitions et réminiscences.

Lundi 16

Ces feuillets ne sont pas le *Mémorial* tout de même, et la nuit où je les ai lus n'est pas la nuit du 23 novembre 1654, et ils ne finiront pas cousus dans le pourpoint que par ailleurs je n'ai pas. Et cependant le fait même que je pense à Pascal n'est pas fortuit. Je me défends. Je devais laisser passer du temps, donner du temps au temps comme on dit quand on ne sait pas quoi

dire (précisément mon cas). C’était le but du moratoire, mais je crois qu’il est bien fini, je ne tiens pas à me rendre absolument ridicule en prétendant que c’est encore un moratoire alors que je ne cesse de l’interrompre.

Je suis le destinataire de ce texte, ou je me prends pour tel. Acceptons cela. Qu’est-ce qui s’ensuit ?

Pascal encore : *tu ne me chercherais pas, si tu ne m’avais trouvé*. Si je me pose la question de savoir si ce texte m’est destiné, c’est que je soupçonne qu’il l’est, c’est que j’ai commencé à me l’approprier, c’est qu’il m’a trouvé.

C’est chez Alex que je retournerai. Tout se tient.

Procédons tout de même avec un minimum de méthode. Je suis aussi enfant de Descartes, même si Pascal a l’ascendant.

C’est celui qui reçoit qui donne le plus – qu’on accepte cette contradiction ; elle est au centre ; qu’il est mesquin de ne pas vouloir recevoir, de s’imaginer qu’on a toujours plus à donner, que c’est mieux. Mieux de se sentir supérieur, mieux d’être en position de donneur – oui, si ça c’est mieux, alors donner c’est mieux.

Retour à la réalité quotidienne : ce texte a pour effet aussi que je ne désire plus quitter Rome au terme de mon séjour de travail, qui devait se limiter à un mois, au maximum un mois et demi.

Travail du photographe. La photo vise l’essence, c’est pour cela qu’elle n’a pas besoin de commentaire. Le commentaire est de l’ordre de l’anecdote, il prolonge l’anecdote que contient toute photo qui n’a pas su s’élever à l’essence. Je ne commente pas mes photos : elles révèlent ou racontent ; si elles racontent, j’essaie de les détruire.

Mardi 17

Que sait, que saurait le lecteur des feuillets roses ? Que serait-il capable de lire en filigrane ? J’ai parfois l’impression que j’ai tout dit ; qu’il n’a plus besoin de ce texte, lui, il n’a qu’à marcher dans mes pas. Mais je n’ai rien dit ; en me relisant je constate que je n’ai rien dit. J’ai reçu ce don, donné librement à qui ne demandait rien. Je suis incapable de le passer.

Je reprends ces feuillets, un à un, tant qu’ils sont encore en ma possession. J’essaie d’imaginer ce que deviendraient ces mots recopiés par ma main ; et je sens que je les arrêterais, que je les fixerais dans une immobilité qui serait toute mienne, comme si je ne pouvais les retranscrire sans les accompagner d’une interprétation, d’une lecture, que peut-être ils récuseraient ; que récuserait leur auteur, s’il y en a un (tout texte a un auteur ? c’est déjà ici que ça diverge, que ça commence à ne plus aller de soi).

Mercredi 18

Je me suis retiré toute la matinée au cimetière des Acattolici, qui est bien plus un jardin qu’un cimetière. J’y ai pris quelques photos valables, je crois. Mais c’était l’an dernier. Aujourd’hui ce ne seraient que des images. Il faut pouvoir céder la place aux choses, se retirer un peu, en compensation de ce que la photo va leur demander, ou mieux leur prendre, qu’elles le veuillent ou non.

Je suis venu – j'étais venu – ici pour décider. C'est trop tôt.

Je ne sais plus juger la qualité des photos, ni celles des autres ni les miennes. Je saisis une parcelle du réel, j'en accepte l'offrande, je la célèbre. Très bien. Mais aussi : je prends une photo, je dérobe, je ravis, j'enlève. Et je fixe, j'arrête. Je fixe le flux, j'arrête le mouvement. Donc je me fous de la vie. Le photographe est un taxidermiste.

La photo, drôle d'objet. Qui toujours renvoie, qui ne permet jamais qu'on s'y arrête, et qui insuffle à tous les coups la nostalgie, le désir de retour à ce qui a été là mais n'y est plus, et n'y sera jamais plus. Objet qui ne l'est qu'à moitié. Frappé pour toujours d'incomplétude. Objet faux. Voilà pourquoi on l'encadre et on l'expose, comme s'il s'agissait d'un objet réel, comme si elle pouvait jamais accéder à cette dignité. Objet second, dont j'alourdis le monde. Je multiplie les simulacres, comme on peut multiplier les entités dans une métaphysique de mauvais aloi, gonflant l'ontologie d'êtres douteux. Tous ces objets que je crée, qui ne demandaient pas à l'être, qui ne demandaient pas à accéder à cette existence molle et fictive. Il faut regarder sans garder, il faut ce regard qui ne touche pas aux choses, il faut renoncer à cet avatar de l'appropriation, du faire mien, moi qui ne suis rien, moi qui passerai comme passe toute chose. Tout ce que j'ai fait me devient étranger, tout jaunit, et c'est ma faute. Qu'ai-je à faire de tout ce que j'ai fait ? Pourquoi as-tu permis que j'encombre un monde déjà si plein ? Que répondre ? *Ne le pouvant il s'est avisé de s'empêcher d'y penser.*

Moralité : je ne sais plus prendre de photos. Ou je ne veux plus prendre de photos, à supposer que la distinction soit encore pertinente.

C'est à un texte, un pauvre texte, fait de pauvres mots, que je commence à croire, sur lequel je commence à m'appuyer, à me reposer, les rares moments (encore) où cela m'est permis, m'est donné. Commencer à croire, n'est-ce pas comme vouloir croire ? – on le dit avant que le pas soit fait, avant qu'on accepte (enfin) d'être guidé. Quelqu'un va nous prendre par la main, ou on saisira la sienne, encore une différence qu'on ne fera plus. On sera de l'autre côté, on comprendra, mais en même temps on ne comprendra plus ceux qui sont restés, ceux qu'on aimait, ni celui-là qu'on était. Sur l'autre rive, un matin clair.

Quand je serai là-bas, dis-moi que je n'aurai plus besoin de mots, pas plus besoin de mots que je n'ai besoin d'images, déjà. Je connaîtrai comme je suis connu ? Je ne sais pas. Je connaîtrai mieux que j'ai connu, et cela devrait me suffire. Je connaîtrai mieux, je saurai. Ou je n'aurai rien franchi du tout, on m'aura trompé.

Je me vois seul dans tout cela. Celui qui m'a pris par la main, lui aussi me quittera, je voudrai qu'il me quitte, je voudrai me coucher seul, un temps de reprise, un temps de décantation. Savoir où j'en suis. Si je vais jusque là.

Si je ne suis pas en train de suivre un faux guide. Un de ces guides qu'il faut ramener chez eux, et tu ne connais pas le chemin. Et parfois ils ne te disent même pas où ils habitent, tu vois dans leur regard qu'ils ont besoin d'une maison, tu finis par les ramener chez toi, ils s'installent et tu reprends ton errance.

Je sais ce dont ces mots m'ont déjà privé, je ne sais pas encore ce qu'ils me donneront. Pour savoir ce que j'ai perdu, il me suffit de regarder une de ces photos que je sais que j'aimais (j'ai des témoignages, des témoins), et qui étaient une part de ce que je croyais être. Je ne le

crois plus, cette perte au moins est acquise – j'ai besoin de cette alliance de mots, je crois qu'on peut acquérir une perte, un moins qui se révèle un plus, conquérir un changement de signe. Une part de comment je me définissais, et pas seulement pour le regard des autres. Et qu'est-ce que je fais maintenant ? Comment est-ce que je justifie ma présence, ma présence ici et ma présence tout court, la continuation de mon être sur cette terre ?

C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre . Entendu : j'accepte cela. Si cet autre sait, alors aussi il veut pour moi, et ma volonté suit la sienne, et ne reste elle-même que par ce mouvement accepté, mouvement donné qui se fait mouvement propre. Plaignez ceux qui cherchent à tout prix de rompre ce cercle pour dessiner le leur, et tourner dedans, pris à leurs pièges, prisonniers désormais, et personne pour arrêter la machine.

Jeudi 19

Midi au parc Savello, midi à Sainte-Sabine, à attendre comme un gosse le coup de canon tiré sur le Janicule à douze heures précises, et le fin filet de fumée bleue qui clôt la cérémonie quotidienne. A mes pieds le flot de trafic le long du Tibre, affairé à s'affairer. Ce sentiment toujours croissant que j'ai de ne plus participer. Je ne m'imagine plus ailleurs que sur ce banc de l'Aventin, à laisser se fermer en moi la blessure de Midi.

Je ne ferais pas deux pas pour la géométrie (lisez *photographie*).

On aura compris que je n'ai plus grand bien à dire des images. Et pourtant, de quelle terrible ignorance de l'art il témoigne (c'est de Pascal que je parle) quand il refuse de voir que la beauté de la représentation n'a rien à voir avec celle de l'objet représenté, ou sa laideur intrinsèque. Mais est-ce ignorance ou refus ? Il y a séduction, il la sent et il la voit, et il refuse d'être emmené, il refuse de suivre, il a décidé de ne pas voir et c'est pour cela qu'il ne regarde plus. Ascèse.

Je n'en suis pas là, mais je suis déjà dépris (j'aime ce mot). Je n'ai rien trouvé encore pour remplacer, mais *remplacer* est inapproprié si ce que je remplace n'a plus de valeur à mes yeux, et donc plus d'existence. Je suis dans un espace vide, un espace d'attente. J'aime à présent qu'il n'y ait pas grand-chose autour de moi, excepté la lumière. J'aime Sainte-Sabine, où le matin tôt je suis seul avec elle. Je sens qu'elle est sœur de celui que je recherche et qui me cherche, celui qui doit venir, car s'il ne vient pas cet espace ne sera plus espace, il sera vide ; cette attente ne sera plus attente, mais un début de mort. Et ce vide sera la noire antichambre qui tout à coup, ultime déception, se révèle être le dernier lieu où l'on sera.

Vendredi 20

Je voudrais arrêter de parler de Rome ; Rome ne me remplit plus. Je continue à faire ce que j'y ai toujours fait, hormis prendre des photos. C'est dire que je n'y fais rien, et que les heures passent. Je continue mes errances dans la ville, mes haltes soudaines comme si j'avais vu quelque chose que j'allais saisir et figer. Mais je passe, je laisse aller et je laisse passer, je laisse couler. L'image n'a pas le temps de prendre, je n'emprisonne plus rien, je ne serai plus un de *ceux qui, voulant renfermer la lumière, n'enferment que des ténèbres*. Je ne vais plus tout droit vers un fond d'eau croupie d'où on ne va plus nulle part.

Place d'Espagne – tous ces reflets que je poursuivais aux vitrines, ce mélange des mondes que je me faisais fort d'inscrire et de donner à voir ! La métaphore était trop évidente, sans doute, pour que j'en pénètre le sens, et m'empresse de me l'appliquer. À poursuivre des images que

gagne-t-on ? à poursuivre des images d'images, des reflets faux d'un monde faux ? et à formuler de stupides questions oratoires, à fatiguer encore l'appareil de la rhétorique ? Est-ce que je ne savais pas ce que je faisais ? Et maintenant ? Oh, c'est fou le gain, c'est fou de croire à ce gain ! Pour gagner il faut perdre, n'est-ce pas ? Et savoir qu'on perd.

Claire, Hélène, ou comment on perd toute existence, combien les êtres sont légers aux yeux des autres et dans leurs cœurs, dans leurs cœurs surtout. Si elles ne pèsent plus rien pour moi, je peux seulement espérer que je ne pèse plus rien pour elles. A vrai dire, même ce sentiment je dois me forcer à l'évoquer, et je ne parviens pas à le maintenir. Je peux les ramener à l'existence, si les ramener à l'existence c'est les ramener à la surface de ma mémoire. Elles n'en ont que faire, et moi non plus.

Il n'y a plus que Julie l'interdite et Alex l'offert. Par intermittence. Julie à qui je rêve souvent que je fais du mal ; le rêver la nuit me permet de ne pas le rêver le jour. Les nuits sont un royaume où j'aime habiter car obscurément je sais qu'il est un retour possible, je suis prisonnier mais je sais qu'il existe un moyen de m'échapper, même si mon rêve ne me l'offre pas. Souvent c'est simplement car je ne désire pas en faire usage, je préfère longuement me damner.

Alex l'offert. Ici le danger n'est pas de raconter le passé, ou alors c'est seulement parce que le passé ne contient pas ce qu'il devrait contenir. Il ne parle que de lui-même, aucun éclairage sur le présent ou l'avenir, il est stérile. Il est à récrire, retourner près d'Alex et décider ensemble de le récrire. Plus de générosité, de ma part s'entend. Répondre à l'offre par l'offre. Le passé n'est pas immuable, c'est une succession d'interprétations, dont aucune n'est figée.

Samedi 21

Ici à Rome il fait chaud, très chaud aujourd'hui. Parler des petites mesures que l'on prend, contre la touffeur, contre les moustiques. Ramener à la machine, à la carcasse, à ce corps dont on fait tant de cas ; et qui sait si bien se venger quand on fait mine de ne pas s'apercevoir qu'on le traîne avec soi. L'eau fraîche place de la Rotonde, devant le Panthéon. Qu'elle est bonne, qu'elle est fraîche, comme on a envie de la goûter, de la laisser couler librement le long des bras, sur la poitrine, et puis finalement comme on a envie d'en parler, de la célébrer. Et tout cela car il fait chaud. Le pouvoir de la machine, le pouvoir de l'animal. L'esprit qui obéit, l'âme qui suit. L'imagination qui erre. Comme il avait bien vu tout cela ! Se porter hors de soi, se voir comme il nous voit. On n'y retournerait pas.

Alex, Julie. Choses vues d'Alex, je veux dire à partir de lui, à partir de là, de la planète Alex. Et de la planète Julie. De moi je sais si peu de chose, déjà. Des autres, surtout des autres que je crois et que je veux proches, rien, moins que rien. Je continuerai à parler d'eux, pour eux, Alex et Julie, pour parler de moi : me voir en eux comme je les vois en moi.

En suis-je là, déjà ? Ai-je perdu cette légèreté que Rome, jusqu'à présent, n'a jamais manqué de me donner ? Je voulais en ramener un portefeuille, d'images et de notes, toutes légères, toutes à la gloire de cette lumière que j'aime tant. Je constate que je m'alourdis, que je deviens obstacle, que je vais à l'encontre des choses, à contre-courant.

J'accorde trop d'importance à ces feuillets, et d'abord parce que je les érige en sujet de ces notes – après tout, ils n'existent que parce que j'en parle, je veux dire qu'on n'en prend connaissance que par ces lignes, ou mieux, on prend conscience de leur existence, mais cela aussi c'est encore trop, on se contentera de constater que je réclame pour eux l'existence.

Je n'ai toutefois pas l'intention de céder à la pression de la preuve. Je n'ai rien à prouver, rien à établir. J'essaie simplement de circonscrire, voire d'endiguer à présent. Tant de choses offertes, et je vais droit à celle dont je sais seulement que je ne la comprends pas, pas entièrement. Y revenir, donc. Gratter. Interpréter, faire mien. Mais pas pour classer, ranger, passer outre. Pas une image dans un portefeuille d'images. Pas une note dans un cahier de notes.

Lundi 23

J'aimerais revenir à la photo, revenir à mon passé. Ne rien laisser d'inachevé. Et je voudrais parler d'Alex, surtout ça, parler d'Alex. Dire pourquoi je veux me détacher de lui. Comment cela est la voie pour me rapprocher de lui, la seule. On a passé des heures et des heures ensemble, des jours, et on a oublié de construire, on a cru qu'on pourrait s'habiter l'un l'autre, comme ça, sans devoir aller plus loin, en laissant les choses se faire. Je hais ce conseil d'inertie, ce ne vous réveillez pas, tout s'accomplira pour vous. Sans vous. Hors de vous.

Alex, je te quitte, mais ne prends pas cela pour la parole d'un amant à un amant, pour l'aveu d'ultime impuissance, pour le retrait de la prudence stupide, pour une tentative de gestion. Je n'ai pas de ressources à gérer. Je n'ai plus envie que de donner, afin surtout, je le reconnais, de ne plus rien posséder. Le temps est à la nudité, le dépouillement en est la voie. Nous avons trop parlé.

Mardi 24

Julie et Alex. J'aimerais qu'ils se rencontrent, qu'il lui apprenne. Au moins d'abord que leurs corps se rencontrent, que son corps à lui apprenne à son corps à elle.

Julie. Le col blanc de sa chemise d'adolescente, trop large. La rangée de boutons soulignée d'un fin filet rouge. Mes mains auxquelles j'ordonnais la patience, obéissantes seulement à cause de l'impatience des siennes. Mon sexe dans ses deux mains, comme déjà en elle. Nous n'avons pas fait l'amour, ni cette fois-là ni les autres. Je croyais que ça avait de l'importance. N'avoir pas fait l'amour, belle raison de se féliciter, n'est-ce pas. Pauvre imbécile, et pauvre imbécile de corps. Quelle stupidité, quelle honte ! Ce qui me rachète (un peu, un peu seulement), c'est que j'ai mesuré ma faiblesse, l'étroitesse de ce que j'avais à donner. Je ne savais pas qu'on obtient qu'en acceptant, je ne savais rien qui vaille, rien de ce qu'il faut savoir.

Alex, tu lui apprendras ce qu'est un corps, ce qu'il convient de lui laisser faire, comment arriver au savoir qui est en lui.

Julie, tu lui apprendras que tu es un pays, tu le perdras sur tes plages immenses, tu sentiras ses cheveux, il respirera les tiens.

J'apprendrai à dire cela sans regret, j'apprendrai que ma tâche était de célébrer, j'apprendrai que je n'ai rien fait de mes photos, que je me suis gaspillé. Pas étonnant que j'aie refusé de prendre la photo de quelque chose qui me dépassait à ce point. Et j'ai laissé s'éteindre l'étincelle, la misérable petite étincelle qui brûlait en moi.

Julie, l'impatience de tes mains était si belle. Occupées d'abord de ton propre corps, de le découvrir, de l'offrir, tout entier et tout de suite. Tout sauf en profiter, tout sauf le mettre en valeur, en faire quelque chose de monnayable, valeur d'échange, avantage à garder. D'abord

donner, ne rien faire que donner. Puis demander, demander fort sans prétendre qu'on mérite, simplement pour faire savoir combien le désir est fort. Tu étais plus forte que moi, et plus sage.

Je n'ai pas compris pourquoi tu voulais que je te photographie. Il n'y avait pas chez toi la moindre parcelle de vanité (pas plus que chez Alex). Tu ne voulais pas me forcer la main. Tu voulais seulement que soit fixé cet instant de l'offre totale, ton corps offert, ouvert, pour qu'on ne puisse jamais dire que cela n'avait pas été, que l'offrande n'avait pas été totale. Je n'étais pas prêt à accepter car je n'étais pas prêt à donner. Et pas prêt à donner car pas prêt à recevoir.

Il ne faut pas avoir peur de recevoir. Je n'ai plus peur, à présent. Ou du moins je n'ai plus peur constamment, il y a des espaces où je marche en confiance.

Mercredi 25

Et j'ai trouvé tout cela dans les feuillets roses. Il me suffit de dire cela, aujourd'hui.

Vendredi 27

Je sais que je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre.

Chercher ailleurs qu'ici, et cet ici c'est bien plus que Rome. Rentrer, le sentiment qu'en partant d'ici (de bien plus que de Rome), je rentrerai. Quelque part est chez moi, je ne sais pas encore où, ou je ne veux pas encore reconnaître où.

Dimanche 29

Je me demande à quels démons je suis en train de faire place nette. Je les sens venir, je les invite sans le vouloir. Les nouveaux sont timides encore, un peu, le temps de s'habituer à moi. Les anciens, j'en connais les noms : Orgueil, Orgueil et Orgueil. Aux autres, aux nouveaux, l'appétit viendra en dévorant.

De toute façon, trop tard pour les regrets. Je ferai le parcours avec eux, mais je ferai le parcours tout de même.

Mardi 31

Je sais des choses que les autres, de toute évidence, ne savent pas. *Ils ne savent pas que je juge par ma montre.*

Mercredi 1 août

Moi, le Choisi ? Ça vous étonne ? Eh bien, moi aussi, ça m'étonne, et bien plus que vous. Je portais la marque de celui à qui il ne faut rien donner ; qu'il coure le monde et s'épuise. Qu'il rentre vide. Mes greniers débordent, j'en construis sans cesse de nouveaux que je regarde se remplir. *Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles !*

Jeudi 2

Ce qui me serait intolérable, désormais, ce serait de rentrer, de faire en retour le chemin parcouru, de recouvrer ce que j'étais, de reprendre mes esprits, mes pauvres esprits. De troquer la lumière contre mes lumières. Je dis à qui croirait me percer : *Ne m'ôtez pas ce que*

vous n'êtes pas capable de me donner. Je ne vous demande pas de me suivre, vous ne le pourriez. Restez frileusement sur vos bords, limitez-vous au cabotage. Au divertissement. Le reste n'est pas pour vous.

Vendredi 3

Alex, le noir t'irait bien. Je veux dire : je te vois bien en Noir. Le trajet des lèvres sur ton corps, lent. Le noir poème de ton corps. Quelque chose de ramassé, d'essentiel. Quelques mots en incision sur un peigne en os sculpté. Quelque chose comme ça.

Depuis que j'ai accordé Julie à Alex (le sens musical y va aussi), je la vois plus sereine, ce qui veut dire, évidemment, que je suis plus serein en face de l'image que je m'en fais, qui n'est qu'une des nombreuses constructions qui m'aident à vivre. Julie est une autre planète, je le sais. Je m'en suis approché jusqu'à en brûler. J'aurais dû partir dans un grand brasier. Mes limites m'ont protégé, si on aime ce terme – je ne l'aime pas.

Les anges la voient encore mieux, et de plus loin.

Samedi 4

Parler avec ce qui n'est pas mon corps, que j'ai trop longtemps écouté, auquel j'ai fait la part trop belle. Parler avec cette parcelle d'autre chose, que quelqu'un a déposée en moi. Pour que je puisse lui parler à travers elle. Il faudra bien me tourner vers elle ; il ne restera qu'elle, s'il reste quelque chose. Je marche dans une glaise épaisse, des labours, et j'aspire à la légèreté, la vraie, celle qui n'est pas faite d'indifférence. La terre aux galoches, la tête dans les nuages ? Trop facile d'en rire.

Les tentations. Le séjour au désert n'y échappe pas, qu'on y reste quarante jours ou qu'on y établisse sa tente comme si c'était pour toujours. Ce que j'ai fait, ne sachant rien de ce qui viendra après, s'il y a un après.

Revoir une dernière fois Julie. Une dernière fois Alex. Pour me préparer pour toi (pardonne la minuscule, je ne peux encore rien d'autre). Qui es-tu ? Ou : lequel, laquelle es-tu ? C'est leur corps que tu me présentes, que je brûle en eux les sarments des derniers désirs de chair. Je reconnais ta main. Faut-il en passer par là ?

Dimanche 5

J'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi. Elles sont partout, je le sais à présent, il y a pléthore de traces. Il suffisait de comprendre ce qui m'était donné. Je ne pourrai pas dire pour ma défense que je n'avais rien vu, que je marchais aveugle et heureux. Vous m'avez donné l'inquiétude, il m'appartenait d'en faire quelque chose.

F.R. Je comprends maintenant la nécessité où tu t'es trouvé de témoigner, de porter la Parole à même le corps. *Pour un jour d'exercice sur la terre.*

J'ai résisté aux tentations. Les éprouver nul ne peut s'en défendre. Ne pas y céder est tout ce que tu pouvais réclamer de moi. J'ai rempli ma part du contrat et j'attends que tu me fasses signe. Un signe clair, que je serai le seul à comprendre, pour que je sache que c'est bien à moi qu'il est destiné.

Lundi 6

Julie j'aimerais posséder une photo de toi. Je sais toute l'ironie qu'il y a dans ce désir qui est

avant tout regret. J'aurais pu en prendre tant que je voulais, comme je voulais. Te disposer dans la lumière, choisir les angles, recommencer à souhait. Je n'ai rien. Je t'imagine différente, sans doute très différente, de ce que tu étais alors et bien plus encore de ce que tu es maintenant. Tu m'échappes. Tu ne resterais pas, de toute façon, prisonnière d'une image, toi qui savais t'échapper du lycée rien que pour prendre une glace avec moi. Je ne te vois pas rester dans un cadre à me raconter ce que j'ai envie d'entendre.

J'aimerais que tu parles de moi à Alex. Ce serait le toucher, les mots c'est aussi un souffle qui se déplace, un souffle qui peut caresser. Et puis tu diras tout ce que je n'ai pas pu dire – pas faute de temps, pas faute d'occasion, pas 'parce que ça ne se mettait pas' – parce que j'ai manqué de courage, avec lui autant qu'avec toi.

Mardi 7

Me suis acquitté de quelques lettres, comme on s'acquitte d'un devoir. Écrites sans plaisir, sans même ce plaisir de l'écriture, qui quitte l'écrivant en dernier.

Vendredi 10

Vous seul pouvez la reformer et y réimprimer votre portrait effacé.

Samedi 11

Je me sens comme après une érection trop longue, et avec l'envie encore. Alex. Que ma Soif soit ma Loi.

Mardi 14

N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. Voilà ce qui doit m'arrêter. J'avance en pleine lumière. Ma parole ne serait qu'une haleine, une brume. J'ai appris à aimer les choses nettes.

Mercredi 15

Vivre en harmonie avec ce que je sais, maintenant. Avec celui que je suis, désormais.

Jeudi 16

jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut !

Vendredi 17

Je serais nu avec Toi, et c'est Toi qui déciderais.

(…)

Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché !

(…)
(…)

Je n'en ai qu'un à nommer, je n'en ai qu'un pour en finir, je ne connais plus que Lui, *Celui qui donna l'âme aux enfants du limon*. Un peu de boue, juste un peu de boue. *Libera me*.

Dossier de J.D.

Tout le monde l'aime. Il fait de si jolies questions.

Je voudrais présenter une relation sobre, aussi objective que possible, de ce qu'on pourrait convenir d'appeler – sans donner à ce syntagme le pouvoir préalable de connoter le louche ou le ténébreux – l'affaire Aymer. Car affaire il y a, on s'en rendra compte si on me suit. On verra aussi qu'il est difficile, voire impossible, de s'en tenir aux faits, surtout parce qu'ils font en grande partie défaut. Il est impossible d'éviter totalement d'y mêler une ébauche d'interprétation. Mieux vaut jouer le jeu honnêtement, et prévenir d'emblée qu'il y a ici tentative d'interpréter.

Je me contenterai d'aligner les pièces d'un dossier ; on en fera ce qu'on voudra ; il reste beaucoup de travail, et sans doute ne sera-t-il pas le même, pas du même ordre, pour tout le monde.

On ne présente plus Untel, comme on dit généralement au seuil d'une présentation dudit Untel. Mais pour Pierre Aymer, je m'en passerai vraiment. Il s'agit de gagner du temps, et de gagner en concision. Je n'ai rien à vous apprendre sur Aymer en tant que photographe. Je ne m'intéresse qu'à ses derniers jours, et à ce maudit journal qui est venu se fourrer dans mes mains.

Je ferais mieux de me présenter, moi. Si je mène une enquête, on a le droit de savoir quel degré de crédibilité je peux ambitionner de réclamer pour elle. J'ai la cinquantaine, divorcé, sans enfants. Professeur d'anglais dans un lycée (mais il s'agit en fait d'un athénée, un Athénée Royal, comme on dit en Belgique, où j'enseigne – l'AR de Jambes, pour être précis, province de Namur). J'ai la tête sur les épaules et les deux pieds sur terre. J'ai peut-être un peu trop de loisirs moi aussi, vous en jugerez.

Tout cela commence par des photos, ce qui, vu qu'il s'agit de Pierre Aymer, n'est guère surprenant. Tout d'abord cette photo dans un quotidien de Rome, rubrique faits divers, d'un homme étendu sous un banc, quelque part dans un parc, la tête tournée vers l'intérieur. La photo avait bien sûr en soi quelque chose de surprenant. Pourquoi s'allonger sous un banc quand la banquette est parfaitement libre ? On se tourne donc tout naturellement vers le petit texte d'accompagnement, où on découvre qu'il s'agit d'un cadavre. Le lendemain, quand on a su que c'était le corps de Pierre Aymer, la une de pratiquement tous les journaux, et en France aussi bien qu'en Italie, consacrait plusieurs colonnes, mais plutôt qu'à l'événement, à une biographie d'Aymer, un parcours de sa carrière photographique, etc. – en gros, les informations que les journaux tiennent prêtes, et se refilent, ou tout simplement copient les uns des autres.

Mais pour moi elle était surprenante à un autre égard ; il s'agissait de la même photo (corps mis à part) que celle que j'avais vue quelques mois auparavant sur une page Internet appartenant au site d'un photographe (pas Pierre Aymer, de cela au moins je suis tout à fait sûr). Même disposition, même cadrage (je jurerais au centimètre près), même éclairage, même saison, même moment du jour, et ainsi de suite.

J'ai essayé de retrouver la photo sur la Toile, sans succès. Puis je me suis attelé à un examen

des photos d'Aymer, toutes les photos disponibles, pour retrouver celle du banc ou quelque chose de semblable, disons une photo sœur qui m'aurait mis sur la voie. Résultat : je connais mieux l'œuvre d'Aymer (je ne suis pas devenu un *fan* pour la cause), mais pour la photo du banc, je dois m'en tenir à mon souvenir. Je suis sûr qu'il ne me trompe pas, mais j'en suis le seul garant. *Testis unus* – c'est très mince, *nullus* dit même l'adage romain, pour rester dans le coin.

On n'a pas retrouvé grand-chose, semble-t-il, dans le petit studio qu'Aymer avait loué ici à Rome ; deux appareils photos, dont un petit numérique tout public dont il semble s'être exclusivement servi lors de ce dernier séjour à Rome ; un ordinateur portable et une carte mémoire pour le numérique, tous deux contenant les mêmes photos, à savoir celles réalisées ici à Rome ce mois-ci ; il s'agit de photos qui devaient être examinées et sélectionnées en vue de son projet photographique ; il y en a bien une dizaine prises dans la Villa Borghese, mais aucune du banc sous lequel gisait son corps.

Si je retrouvais cette photo du banc vide, je serais tenté de faire comme le photographe de *Blow Up* (Aymer devait bien connaître ce personnage du film d'Antonioni, et comprendre cette volonté de tout s'approprier par la photo), d'agrandir cet espace vide qui est banc, jusqu'à voir apparaître ce qui pourrait être un morceau de bras, une chaussure, une étendue de tissu.

Quand je repasse là (je le fais tous les jours, je n'ai eu aucune peine à identifier le banc, il n'est pas loin du temple d'Esculape), je m'arrête, je regarde. Il manque quelque chose, mais ce n'est pas le corps d'Aymer, c'est un œil capable de voir ce que quelqu'un a vu ici – Aymer, sans doute ; d'autres aussi, peut-être. Ce lieu a été choisi – *there's the rub*.

« Prenez, c'est le journal de Pierre ». Cela sonne un peu comme le *Tolle et lege* des Confessions d'Augustin. Je repassais hier près du banc (pour la nième fois, toujours dans l'espoir d'apprendre quelque chose). Je me suis assis quelques instants (pas sur ce banc-là ; je ne pourrais plus maintenant) ; une femme s'est approchée, je me suis repositionné pour lui laisser une place plus confortable sur le banc où j'étais assis ; elle m'a souri – faiblement, tristement plutôt que timidement – et m'a tendu une enveloppe qui contenait un cahier.
« Prenez, c'est le journal de Pierre ». J'ai tenté de la retenir, puis j'ai renoncé à la suivre – qu'aurais-je appris ?

J'en serais un, ou, pire, le, destinataire, comme Aymer était le destinataire des fameux feuillets. Le journal est sur papier blanc, on m'a au moins épargné le rose.

De toute évidence, il conduit aux feuillets de cette couleur, comme la géométrie au crime chez Ionesco. Mais le journal, il est là, en pièce jointe, pour tout le monde. Les feuillets roses, par contre, ont une existence douteuse, c'est-à-dire pas d'existence du tout, jusqu'à preuve du contraire, c'est-à-dire leur apparition. Mais dans ce cas ce sera tout aussi bien un faux – pourquoi ne les rédigerions-nous pas, vous lecteur facétieux, ou moi, enquêteur malhonnête ? Ce n'est pas de moi qu'ils viendront ; c'est peut-être chez moi qu'ils aboutiront, mais on peut me croire quand j'affirme que je les soumettrai à un examen attentif, tant externe qu'interne.

Il faudrait encore établir que ce journal que j'ai reçu est bien celui d'Aymer. Et même établir, de l'extérieur, qu'Aymer a tenu un journal. On vous donne un paquet de feuillets – jusqu'à plus informé, l'auteur vous en est inconnu. Celle qui vous le donne, peut-être. Quelqu'un d'autre, peut-être. Aymer, peut-être. Il fallait savoir quelque chose d'Aymer pour écrire ce

prétendu journal, certes. Encore faut-il faire la part des choses que l'on croit savoir sur Aymer, mais qu'en fait on sait par cette source seule, le journal. Mais d'autre part, peut-être vais-je trop loin. Le journal, on peut toujours en accueillir l'authenticité comme hypothèse de travail, et voir où ça mène.

Moi aussi je pourrais faire comme Aymer, parler de mon passé, de mes projets, faire en sorte qu'on me comprenne, qu'on approuve ma démarche. Expliquer pourquoi je n'ai pas transmis le journal d'Aymer à la police ou à la presse, toute affaire cessante. Pourquoi j'aurais ressenti cette action comme un refus de prendre ma part, d'apporter ma contribution. Mais à quoi ? Je ne suis nulle part, mon enquête n'a pas encore bougé du point mort.

Les projets d'avenir d'Aymer, ceux qu'il nous confie dans son journal. Les questions qu'il se pose, et qui resteront sans réponse, fatalement. Cette mort qui a coupé net le fil, l'a-t-il préparée ? Ou à tout le moins l'a-t-il sentie s'approcher ? Tous ces projets, toutes ces questions, faut-il y croire ? Essaie-t-il de nous détourner de son projet fermement arrêté, celui de faire table rase pour toujours ? Ou est-ce quelqu'un qui prend sa voix et la déforme, la détourne, nous mène par les chemins qu'il sait, lui, lui ou elle, qui s'est arrangé pour que Aymer en arrive là, ou s'est chargé de le faire disparaître ?

La vérité est que je ne tiens rien de sûr, rien de fiable. Récapitulons :

- je n'ai pas retrouvé la photo du banc ;

curieusement, la presse s'est bien vite désintéressée de la mort d'Aymer ; elle a préféré revenir à loisir sur sa carrière, son œuvre ; on a parlé de grande exposition rétrospective, mais on semble se soucier comme de colin tampon de cette mort qui n'est naturelle que si on a décidé de prime abord qu'elle l'était ;
le journal que je possède, et qui m'est arrivé entre les mains si facilement, quelle confiance lui faire ? S'il est bien d'Aymer, que m'apprend-t-il ? S'il n'est pas d'Aymer, de qui ? et que m'apprend-t-il ?
je n'ai pas mes entrées dans le monde d'Aymer, je ne suis pas de la famille (elle semble d'ailleurs à la fois assez éloignée et assez lointaine, puisque on n'en a pas vu de membre à Rome), je ne suis pas journaliste, je ne suis pas biographe accrédité, je ne suis pas flic ; il y a donc simplement que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Un texte capable de lui faire perdre la raison (mais est-il établi qui l'avait perdue, ou bien est-ce qu'on essaie de faire croire qu'il délirait, de façon à masquer etc. – bienheureux celui qui est en mesure de répondre à celle-là !), et qui aurait quelque chose de pascalien, d'où sa fascination (de toujours, ou retrouvée, ou nouvelle) pour Pascal, et l'abondance de citations. Se rappeler qu'Aymer n'est pas prof de lettres mais photographe. Il a passé sa vie sur les images plutôt que sur les textes (cela n'est pas établi non plus).

D'après les nombreuses citations de Pascal dans son Journal, on peut avancer les hypothèses suivantes :

- Il s'estime le récepteur, voire l'objet, d'un miracle. Peut-être s'agit-il de sa propre conversion, mais à quoi ? Il semble que, quoi qu'il en dise, il veuille retourner chez Alex et revenir à ses amours homosexuelles, nouvelles pour lui et par là pleines d'attrait (ici, j'exagère peut-être). Toujours est-il qu'il hait ceux qui doutent des miracles, ceux qui ne reconnaissent pas que lui-même est la preuve vivante (au moment où il écrit…) que les miracles existent bel et bien, et ne nous ont pas quittés pour toujours avec celui de la Sainte-Épine (on devine ce que j'en pense).
- Il croit posséder une clé que les autres ne possèdent pas, quelque chose qui lui permet

de voir clair dans ce qui pour les autres est la bouteille à encre. J'interprète comme ça son usage de la citation de Pascal relative à la montre qui lui permet d'ironiser sur les jugements de ses semblables.
- Ce qu'il a reçu est un don irremplaçable. Si on le lui enlève, il sera condamné à vivre dans le sentiment d'une perte irrémédiable. Notez qu'ici la citation est de Jacqueline, non de Blaise. C'est elle qui exhorte son frère à ne pas lui enlever ce qu'il ne saurait compenser.

Le problème est que ces hypothèses, même si elles ne sont pas dépourvues de pertinence (qu'on veuille bien excuser cette auto-évaluation), ne nous mènent pas loin. Je crois apercevoir une meilleure piste dans l'usage qu'Aymer fait du *Christ aux Oliviers* de Nerval, un poème de désespoir, qui va tout à fait à l'encontre des citations pascaliennes, toujours ouvertes vers l'espoir malgré tout. En effet, le *Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché !*, relu en contexte, est tout ce qu'il y a de plus noir : le traître n'est malheureusement pas Judas, mais Dieu lui-même ! Mais on peut toujours parler de *noche obscura*, un passage obligé vers l'aube et la plénitude. Aymer revient à Nerval et à *Celui qui donna l'âme aux enfants du limon* mais on ne sait pas (ou du moins je ne sais pas, je ne sens pas) si cette dernière citation est du côté de l'aube ou du côté de la nuit.

Il y a aussi ces lacunes, marquées par des séries de points entre parenthèses, comme ceci : (…). Ces lacunes ne sont pas de moi ; elles ne signifient pas qu'il y a du texte que je garde pour moi. Elles sont dans l'original, pour indiquer rupture, hiatus ou tout simplement passage du temps. Ou encore frôlement de l'ineffable. Quelque chose comme les heures *depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi*. Son Feu à lui. En est-il revenu (double acception, comme dirait Aymer) ?

Pierre Aymer a toujours donné l'impression (à ceux qui l'ont connu professionnellement) d'être un homme circonspect, modéré, sensé, etc. – je veux dire quelqu'un dont on ne s'attendait pas à ce qu'il se mette soudain à délirer (se rappeler l'étymologie de ce mot).

Il me plairait de retrouver ces feuillets, pour prouver que ce ne sont pas douze petites pages qui peuvent changer la vie d'un homme, du moins celle d'un homme sain d'esprit, qui ne soit pas prêt à se jeter dans les bras d'une secte.

On m'a passé le journal mais pour les feuillets je suppose que *non sum dignus*. Et si moi je ne passais rien du tout ? *The bucket stops here*, disait très bien Roosevelt. C'est chez moi que ça s'arrête. Je mène mon enquête pour moi, c'est mon acte de liberté à moi. Je me fais ma petite idée, et je me la garde.

Quand il dit qu'il ne veut plus quitter Rome, que veut-il dire exactement ? Une première indication qu'il va maintenant chercher à terminer sa vie ici ? Mais il n'y a pas de preuve que Aymer se soit suicidé, simplement des présomptions.

Aymer n'a jamais envoyé la moindre photo de Rome à son éditeur ; ce dernier, qui certes se dit très affecté par la mort d'un collaborateur de cette stature, ne s'en est pas inquiété outre mesure, sachant qu'Aymer insistait pour pouvoir travailler à son rythme et n'appréciait que modérément d'être rappelé à l'ordre.

Sur la carte mémoire du petit appareil d'Aymer on a trois photos du mince tas de feuillets roses, placé sous une tasse à espresso et sa soucoupe, sur quelque chose qui ressemble, mais

n’est pas, une table de café ; plutôt une petite table de jardin, comme il en avait peut-être une sur la mini-terrasse de son studio.

Ces feuillets existent donc, mais on n’en a retrouvé aucune autre trace, semble-t-il. Je devrais d’ailleurs dire *existeraient* plutôt que *existent*, si je parle des feuillets roses au centre de cette affaire. Car un petit tas de feuillets, ça se photographie bien facilement, quel que soit le contenu de ces feuillets. Ils peuvent d’ailleurs très bien ne rien contenir du tout, ou pratiquement rien, car les trois photos ne laissent en fait rien voir sinon l’une ou l’autre ligne illisible débordant d’un des deux côtés de la sous-tasse. Et c’est de ça qu’il faudrait faire tout un mystère ? Si mystification il y a (et je le soupçonne), elle commence avec le journal ou prétendu journal d’Aymer (j’ai de plus en plus de mal à croire qu’il s’agit d’un vrai journal, composé sous cette forme dans ce laps de temps).

Ce qui me gêne, c’est ce sentiment que j’ai que je suis supposé faire quelque chose de ce prétendu journal, un peu plus que juste le lire. Mais quoi ? La messagère aurait pu me le dire, mais se reposait alors le problème de sa fiabilité. Fiabilité par rapport à quoi, au juste ? Aux intentions d’Aymer ? Aux intentions de ceux qui l’ont conduit dans cette impasse au fond de laquelle il a trouvé la mort (ne jamais oublier ce point).

Mais on me dira que je n’ai rien compris, ces feuillets ne doivent pas, ne peuvent pas exister. Et qu’est-ce qu’on veut alors, que je suive Aymer, que j’aille le rejoindre ? Je préfère fermer boutique, et qu’on dise si on veut que j’ai laissé passer ma chance. Je reste Jean Dessarts, merci beaucoup, pieds sur terre et tête sur les épaules.

J’ai relu le Journal, une fois de plus. Ce qui s’installe en moi, à présent, c’est le soupçon qu’il n’a pas été écrit chronologiquement, au contraire de ce que ses entrées laissent supposer, et comme un vrai journal se doit de l’être. Il a été remanié : on est revenu sur certaines entrées, on a ménagé des annonces, on a joué sur l’effet surprise, il y a des coups d’accélérateur qui ne se justifient pas, comme si on avait voulu ramasser le tout en un laps de temps plus acceptable pour le lecteur.

Il va sans dire que c’est une version imprimée qui m’a été livrée, résultant de l’impression de ce qui est de toute évidence un fichier .doc ou .rtf produit par Word. Les indications de chronologie sont en style Titre 3 (description par défaut fournie par le logiciel), avec un saut de page à la fin de chaque entrée. Aucun espoir donc de repérer des changements dans l’écriture, dans l’outil (variations d’encrage, d’espace entre les lignes, signes de fatigue, d’énervement, de résignation, etc.). Pas non plus de possibilité d’analyse graphologique. Non, un texte annoncé comme un Journal et présenté comme tel, c’est tout ce que je possède. Je pourrais publier un fac-similé, mais à quoi bon ? Le texte suffira, je n’ai rien d’autre.

(…)

Je ne suis pas rentré à mon école, je n’ai pas repris le travail ; j’ai laissé septembre venir, je me suis contenté d’envoyer un courriel d’un cybercafé à un ami, afin que la police ne se lance pas bêtement à ma recherche – pour bien vite me retrouver ici, et me prier de fournir des tas d’explications. Je préfère éviter cela.

Mais je ne suis pas rentré, et, si je me connais, cela en dit long. Et c’est ça la rupture. Je dois trouver ces feuillets et comme je ne le peux pas, comme je ne les trouverai pas (à moins qu’on ne me les apporte), il faut que je les invente ou du moins que je mette dans un état où ils

pourront m'atteindre sans même que j'aie à les lire.

Vous me prenez pour un fou, ce dont je ne peux vous en vouloir. Je me suis laissé droguer par cette affaire qui n'existe que dans ma tête, et la preuve que je suis dérangé, c'est que je l'ai inventée de toutes pièces. Croyez ça si ça vous chante ou si ça vous aide (*Je suis fâché de vous dire ici : je ne fais qu'un récit*). Je continue ma quête, et je suis décidé à ne plus me chercher de justifications. Ce que je fais maintenant est juste ; ce que je fais maintenant est nécessaire, et peut-être pas qu'à moi seul.

Il aime à se déprendre, il aime à le dire, il aime le mot et la chose. S'il le pouvait, il ne planterait même pas sa tente sur cette terre, il juge que ça n'en vaut pas la peine ; mais entre ça et meurtrir le monde pour y laisser de vains vestiges, n'y a-t-il pas, précisément, *d'entre-deux* ? Ils ne sont plus là pour me répondre, ni l'un ni l'autre, ni le grand ni le petit.

S'il tenait quelque chose, pourquoi ne pas le dire, essayer de le dire ? Est-ce qu'il nous prenait pour de tels imbéciles qu'il jugeait que ça ne valait même pas la peine de tenter d'expliquer ?

Mais c'était autre chose. C'était son truc à lui, il ne voyait pas que ça le dépassait. Moi : ne pas commettre la même erreur.

…toutes choses doublées et les mêmes noms demeurant . Oui, je recherche ce qu'Aymer a cherché (personne ne saura jamais s'il a trouvé ; seulement, je crois, il cherchait). Pascalien jusqu'au bout, alors il a trouvé (puisqu'il suffit de chercher, mais de chercher vraiment, pour trouver ; puisque l'acte de recherche est déterminé par sa fin, fin obtenue mais qu'on ne connaît pas encore parce qu'on ne l'a pas encore reconnue).

Un midi, en rentrant de l'école. Le petit mot, quelques lignes, sur la table de la cuisine, résigné à m'attendre. Rien de définitif, rien de jamais définitif dans quelques lignes comme cela, quoi qu'elles annoncent, quelque résolution dont elles estiment pouvoir se faire l'écho. Le définitif procède par petites touches. Ou mieux, par glissement ; tout finit par se détacher, glisser, rejoindre. Rejoindre ce qui déjà n'a pas tenu, rejoindre ces débris qui attendent qu'on leur trouve un sens, qui attendent une configuration. Que toujours ils trouvent : le jeu des justifications est aussi immuable qu'inutile.

L'homme heureux est léger. C'est pourquoi nous ne l'envions qu'à moitié. S'il était heureux après avoir etc., s'il était heureux tout en ayant etc., alors nous l'envierions vraiment.

Pourquoi ai-je détesté Aymer (car je l'ai détesté) ? Je crois que c'est parce qu'il a su s'arrêter, et à ce moment moi je ne le pouvais pas. La fuite en avant, c'était pour moi aussi.

Il est temps de passer à une chronologie. Je commence à me perdre. Je dirai donc que nous sommes aujourd'hui le jeudi 20 septembre. La rentrée était le lundi 3 septembre. Il y a de ça une éternité.

Vendredi 21 septembre

J'instaure à mon tour la discipline. Écrire ici TOUS les jours, ne pas laisser les choses se passer sans en rendre compte. A moi et aux autres ; oui, aux autres. Trop facile de tout laisser implicite (tout cela Aymer le savait, travaillait avec ; je reprends son cadre, et une bonne partie du reste.)

Aujourd'hui j'ai éteint mon téléphone portable. C'est donc que je ne veux plus qu'on puisse me toucher. Me toucher (ce contact de la peau, qu'est-ce que je le désire – mais on ne parle pas de cela), m'atteindre (derrières quels murs, en franchissant quels déserts !), savoir ce que je fais, ce que je ne fais pas. Ce que je ne fais pas, surtout, en lieu et place de ce que je devrais faire.

C'est vrai que j'ai besoin d'isolement. J'ai besoin de pouvoir régler cette affaire tout seul. L'affaire Aymer, que j'annonçais comme si j'allais résoudre une énigme, est devenue l'affaire de moi-même avec moi-même.

Cette recherche de feuillets était, est, insensée. A supposer même que je mette la main dessus, – c'est-à-dire que quelqu'un me prenne la main et la pose dessus –, quelle authenticité leur attribuer ? Et pourquoi devraient-ils me livrer la clé pour comprendre Aymer, vie, mort et miracles ? Et si même je le comprenais, est-ce que je m'en comprendrais mieux ?

Samedi 22 septembre

Deuxième entrée, autant dire que le journal se reconnaît comme tel. Je cesse de me fuir, je cesse aussi d'essayer de me distinguer. Je commence à reconnaître qu'Aymer peut très bien avoir fait un parcours où il serait stupide de refuser à tout prix de s'engager.

Claude, Dieu sait si j'ai détesté ce prénom hybride, comme je les déteste tous, Claude et Dominique par-dessus tous. Claude, non, je n'aime pas ton prénom, je ne suis pas bi, je n'ai rien non plus contre les homos, simplement je ne les comprends pas vraiment, c'est-à-dire que je veux bien essayer de les comprendre, mais devant l'acte ils me restent étrangers, c'est la chose qu'on ne parvient pas à se figurer, qu'on ne se figure pas en train de faire, qu'on ne se figure même pas les autres en train de faire, si ce n'est dans une grotesque parodie, sur une scène, pour un public dont on a pitié.

Mais Claude c'était et c'est une femme. Six ans plus âgée que moi, déjà ça aussi, je n'aurais jamais imaginé passer aussi facilement outre, je me voyais jeune, très jeune, longtemps jeune, à la recherche d'égale jeunesse, pas de quelqu'un qui la quitterait, ou qu'elle quitterait, au mieux, six ans avant moi. Tout cela était parfaitement idiot, pour ne pas dire mesquin. J'en suis revenu. Je le dois à Claude, et le nier ce serait tout aussi idiot, et bien sûr tout aussi mesquin.

Le corps chaud de Claude. Le corps est un continent. Une Afrique.

Claude et moi, le couple sans problème. Problème au singulier, car sans, précisément. Évidemment. Pour nous deux, longtemps ; pour les amis et connaissances (mauvais signe quand on joint les deux dans un même syntagme, alors qu'amis et connaissances n'ont rien à voir et rien à faire ensemble), toujours, y compris après la séparation (après Rome), après le divorce même. Qu'est-ce qui leur a pris à ces deux-là, qu'est-ce qu'ils attendent pour réparer ça, surmonter ça, nous, on n'attend que ça. Je suppose qu'ils attendent toujours, les amis et les connaissances.

Dimanche 23 septembre

Dimanche. J'ai moi aussi été tenté d'aller me promener via dei Fori Imperiali ou Via Appia, pour échapper à tout ce trafic et à tout ce bruit. Mais je suis resté ici, près de mon clavier et de mon écran.

Rome, moi aussi j'aurais des choses à dire sur cette ville que je devrais ne plus aimer et que j'aime toujours. Cette ville où je m'étais promis de ne plus retourner, et où je suis revenu. La ville de la séparation. Inutile, n'est-ce pas, de revenir y chercher des explications qu'elle ne contient pas, des consolations qui sont au-dessus de ses forces.

Il faisait chaud, c'est vrai, trop chaud, chaud de cette chaleur contre quoi il faut lutter à chaque instant, celle qui vous laisse exténué et prêt à vous disputer avec un pied de chaise. Le pied de chaise de Claude, c'était moi. Le mien, c'est vite devenu elle. Ou bien le contraire, je ne cherche pas de justifications, excuses, pas même, à vrai dire, d'explications. Qui commence d'en finir, quand tous les deux, même s'ils ne le savent pas, ont envie de commencer à en finir ? Et en fait, on ne commençait pas, on achevait. Depuis le mot sur la table de la cuisine, trop d'explications, trop de remises en cause, trop de tout.

Il y a deux jours j'ai parcouru les rues aux noms de musiciens, là où a séjourné Aymer cet été, son dernier. Via Frescobaldi, via Pergolesi, via Corelli – et Donizetti et Monteverdi, tout proches. Puis le parc de la Villa Borghese, avec lequel je suis réconcilié ; il me suffit d'éviter ce banc qui m'obsédait, ce corps inséré dans le grain de la photo, une vie à reconstruire, une mort à expliquer, je croyais que j'étais ici pour cela. Mais je suis ici pour moi : c'est moi que je dois m'expliquer, c'est ma mort dont je désire qu'elle ne soit pas absurde.

Chaud encore cet après-midi ; septembre, même fin septembre, peut encore être chaud. Je suis habitué à la chaleur maintenant. C'est la Rome de l'hiver que je ne connais pas, la Rome du froid et de la pluie. Je crois que je n'y serai pas, n'y serai plus.

Une autre chaleur : le corps de Claude. Grande, forte. L'Afrique.

Lundi 24

Claude est Noire. Une forte femme Noire au corps chaud. Ne pas s'en faire pour elle. Ne pas s'en faire pour moi.

J'ai promis d'écrire ici quelque chose chaque jour. Pas d'inonder tout sous un flot de paroles. Les mesurer, les ajuster, les peser. Les rendre dignes d'être les paroles de ces feuillets, ces fameux feuillets roses.

Mardi 25

Julie et Alex. Ils sont sans doute toujours là. Julie grandit, Alex vieillit. Ou : Alex grandit, Julie vieillit. Je pourrais essayer de faire connaissance. Pas pour marcher dans les pas d'Aymer (et quand aurai-je le courage de l'appeler Pierre ?), pour marcher dans les miens. Pour savoir où je vais. Aller pour savoir où on va. Excellente stratégie.

Pascal. On n'a jamais écrit une prose si douce et si mâle. Laisser tomber. Trop brûlant, à ne pas tenir en mains. Et ce feu, il te le donne, et avant même que tu saches que c'est ça que tu as dans les mains, tes paumes brûlent, tu portes stigmate.

On rira quand on saura que je trouve encore le temps et le courage d'aller prendre un vin

blanc, comme Aymer. Moi, toutefois, ce n'est pas près de l'église della Pace, mais Piazza San Lorenzo in Lucina, à deux pas de chez moi. Je ne vais pas chez lui, je ne chasse pas sur ses terres. Mais je ne prenais jamais de vin blanc, et je m'y suis mis. Mimétisme au niveau du soupirail. Ridicule. Mais j'en ai besoin, et j'ai appris à obéir à mes besoins. Je cherche ce qu'il cherchait, ce qu'il a cherché. Il l'a trouvé, c'était dans les feuillets roses (comme : c'était dans un chou, par ici les crédules !). Ce qu'il y avait dans ces feuillets, c'est dans doute ce qu'il y avait mis. Je dois faire un peu plus, carrément les écrire, ces feuillets. De toute pièce, pas seulement en fournir une interprétation, fantaisiste ou non, personnelle ou non. Ou, à tout prendre, fournir l'interprétation sans donner le texte des feuillets, dont on se passera tous, moi y compris. Gommez le chat, je garde le ricanement.

Mercredi 26

Si je menais encore l'enquête que je me proposais de mener, naguère (oui, naguère), si elle avait encore pour moi la moindre importance, si c'était toujours les faits que je voulais interroger, je devrais dire que j'ai appris aujourd'hui qu'il y aura bien une rétrospective de l'œuvre photographique d'Aymer, ici même, à Rome, à la Villa Médicis, à quelques centaines de mètres du lieu où a été retrouvé son corps. L'an prochain, déjà, sans doute, si cela peut se faire. Les organisateurs feront diligence, du moins le promettent. Ici à Rome à cause de son travail sur Rome et aussi, sans doute, de sa mort à Rome. Mais elle n'occupe plus les esprits, n'intéresse plus guère. Et il est normal et sain, dira-t-on, qu'on s'intéresse plus à l'œuvre qu'à l'homme, qu'on reconnaisse que les deux sont dissociables et que seule l'œuvre est destinée à durer. Et qui s'en plaindrait ? Pierre, sans doute, qui n'avait plus une minute pour la photographie. A supposer toujours que son journal soit authentique. Je ne me mets plus en peine de le savoir. Ce qu'il y a à reprendre, c'est cette nécessité absolue de la recherche, c'est ne pas avoir de cesse que l'on n'ait trouvé, c'est ne plus accepter le repos factice, le divertissement.

Pour une enquête telle que je me la figurais, je vois à présent qu'il faut plus que de l'intérêt. Il y faut un marché. Qu'en aurais-je fait, de cette enquête, si je l'avais menée à terme ? Et pourtant c'est encore une enquête, ou mieux une quête, qui m'occupe de façon permanente, et qui m'offre les quelques instants de plénitude que je connais. De vrai repos. Quand on sait qu'un pas est fait qu'il ne faudra plus défaire.

Jeudi 27

Cet après-midi j'ai fait la bêtise de me relire. Dire que c'est moi qui osais critiquer Pierre, lui reprocher son manque de cohérence, de clarté, de progression (si je ne l'ai pas fait dans ce journal, je l'ai fait dans ma tête, et plus d'une fois). Alors qu'il sait beaucoup mieux que moi où il va, et y va d'un pas beaucoup plus ferme.

Je précise que je me donne toute liberté de réviser mon texte, tant sur le plan du contenu que sur celui de la forme. Je crois que Pierre l'a fait également, si toutefois il en a eu le loisir, s'il n'a pas toujours considéré que quelque chose d'autre était plus important. Moi-même je dis que je repasserai, que je corrigerai. Mais pour l'instant du moins je n'en fais rien. À vrai dire je ne fais rien du tout. Coup de bambou en pensant à tout ce qui doit être fait. Je regarde un tas de feuillets sortis de l'imprimante. Ils ne sont pas roses, ils ne contiennent pas grand-chose qui vaille. Mais ils sont de moi et parlent de moi. De Pierre je n'ai jamais rien eu à dire. Je décide seulement de respecter sa mémoire à présent. Je ne pense pas que je pourrai jamais le rejoindre dans sa quête. Il a pris une trop longue avance.

Mes parents et Claude. Ou plutôt : Claude et mes parents. Mettre celle qui m'importe en

premier, ceux que j'ai laissés car ils m'ont laissé, en second. Pour elle, d'abord, de leur part, rien qu'un accueil chaleureux, semblait-il (cet imparfait d'après coup, ce présent dont on découvre qu'il ne recouvrait rien et qu'il convenait donc de le transformer tout de suite en imparfait). Je ne savais pas que ça existait, ça, que ça se pratiquait : accueillir afin de pouvoir rejeter en faisant plus mal. Par allusions successives, touches incrémentielles. Quelle chance elle a (et bientôt vous avez, et puis tu as) d'être en Europe, ici surtout en Belgique où on n'est pas raciste (sic), quelle chance d'avoir échappé à tout cela. Mais peut-être un peu honte, tout de même, de laisser les autres là-bas, dans leur noir pétrin ? Etc. etc.

On ne les a plus vus. Ni elle ni moi. Ni moi non plus après ma rupture avec elle. Il y a des choses définitives, il faut qu'il y en ait. C'est ainsi que je suis seul, tout seul, à porter ce poids qui est moi. Je commence à mesurer le courage de Pierre, à l'aune de mes hésitations, de mon impuissance. J'ai quelques longueurs de retard, je l'ai avoué.

Vendredi 28

Une journée sans, comme on dit. Une journée d'attente. Tenir ainsi, combien de temps encore ? Et pourquoi ?

Samedi 29

Seconde relecture ; sans complaisance, cette fois. J'accepte maintenant qu'il n'y a pas de *Confessions* sans confession, pas de *Vérité* sans vérités. Voyez comme j'y vais encore d'un chiasme, comme si j'étais camé à la rhétorique. Assez.

Grand temps que je les livre en vrac, ces vérités. J'y reviendrai, je reviendrai sur chacune d'elles, j'exposerai au grand jour toute ma duplicité. Ah, je me croyais presque quand j'évoquais mon incompréhension devant l'acte ; c'était moi, mais moi avant. Avant beaucoup de choses, avant tout ce que je vais relater ici. L'acte. Non pas des mains, mais tes mains ; non pas des fesses, mais tes fesses ; non pas un sexe, non pas le sexe, mais ton sexe.

On comprendra vite pourquoi il FAUT maintenant m'accorder tout crédit. Il le faut.

J'ai retouché le journal de Pierre. Plus de détails, s'il vous plaît. Les voici : j'ai récrit quelques passages. En dehors des besoins d'une telle révision, je n'ai rien ajouté. J'ai retranché, toutefois. Pas beaucoup, mais tout de même. Essentiellement tout ce qui me concernait. Je préfère être le seul à parler de moi, dès lors que je le ferai ouvertement, sans dissimulation aucune.

Je sais certaines choses sur la mort de Pierre, mais pas tout, loin de là. Pas assez pour constituer une enquête. Cette prétendue enquête, je ne faisais qu'une chose : me cacher derrière. Mais je vais dire tout ce que je sais, et tenter d'en savoir plus.

Le rapport du médecin légiste, commençons par là. Je l'ai tenu en mains. Signé de la Dottoressa Antonietta Caltanissetta (comme la ville de Sicile). Elle n'a pas trouvé d'indice (ou pas assez d'indices) pour rendre un verdict de mort criminelle et conclut à une mort naturelle, due à la cessation de certaines fonctions vitales. Souvenons-nous : *vertu* apéritive *d'une clé*.

La photo du banc (sans le corps de Pierre) : c'est moi qui l'ai prise, c'est moi le photographe amateur. Elle a traîné quelque temps sur mon site Web. Alex la connaissait, il a dû la montrer à Pierre, voire la lui donner. Il (Pierre ?) s'en est servi pour la mise en scène.

La messagère : je la connais, ce n'est pas une femme tombée du ciel avec un absurde paquet de feuillets à offrir en cadeau au premier venu. C'est Huguette, la sœur de Pierre. Elle s'était fort rapprochée de lui depuis qu'il avait quitté sa femme, Claire. Rien de surprenant à ce que Pierre lui ait confié son Journal, dont l'authenticité n'est vraiment pas à mettre en doute (il faut donc retirer tout ce que j'ai dit à ce propos).

Le noyau dur, déjà révélé, mais c'est là qu'on m'attend, c'est là qu'on va tester ma sincérité : je connais Pierre, je connais Alex, je connais Julie. J'ai vécu avec Pierre, avec Alex, avec les deux ensemble. J'ai écarté Julie de Pierre.

Je vais revenir sur tout cela. Mais pas ce soir. À chaque jour suffit sa peine, j'ai lu ça quelque part.

Dimanche 30

Temps aussi de documenter, d'amener des preuves. Je commencerai par deux lettres, toutes deux d'Alex Levasseur à Jean Dessarts.

La première est datée du 4 septembre 2006, et porte le cachet de la poste marocaine. En toute vraisemblance, elle a été rédigée à Marrakech.

Jean,

C'est le muezzin qui m'éveille ici, vers 4h30 le matin (chez toi, il est alors 6h30, si bien que ce n'est pas si tôt que cela). Ce n'est pas Allah que je prie, comme bien tu penses. Et tu sais que je ne prie que pour les corps, je laisse le soin des âmes aux autres, ou à elles-mêmes. Je prie pour ton corps, pour celui de Pierre, pour le mien quand il m'en reste la force.

Je suis ici pour quelques jours encore, j'aurais voulu quelques semaines mais ce ne sera pas possible *bekoz* nerf de la guerre.

De corps à corps, pour toi.

Alex

La seconde est postérieure pratiquement d'un an, du vendredi 13 juillet 2007, et a été postée à Rome. Elle est du même au même.

Jean,

Je suis avec Pierre. Nous partageons, à nouveau. Tu sais quoi. Oui, tout – y a-t-il partage sinon ? J'ai peur. Peur de sa soif d'absolu et de son envie d'en finir. Peur de ce qu'il me propose, de plus en plus souvent, de plus en plus instamment. Il faut que je parte, tant que je peux encore partir.

Je te ferai signe. Tu sais que je te ferai signe.

Alex, *who loves you, you know that too.*

Le lecteur est arrivé à ses propres conclusions. Temps donc de rectifier le tir, cher lecteur. En septembre 2006, Alex est au Maroc pour échapper à Pierre, et peut-être aussi à moi, je l'avouerai. Mais à Pierre surtout, à ses demandes incessantes, ses exigences absurdes d'échange total, de partage sans reste (tout cela après s'être accommodé plusieurs mois d'un ménage à trois, avec excursions – devrais-je dire incursions ? – de sa part auprès de Julie). Alex avait besoin d'air, et qui l'aurait blâmé ?

La deuxième lettre est plus proche, et touche au centre. Alex est allé retrouver Pierre à Rome (je le crois, que puis-je faire d'autre ?), et Pierre a repris ses promesses, ses projets, ses menaces. Je suppose qu'Alex a fui, je n'ai aucune nouvelle de lui. Je présume qu'il n'est nullement impliqué dans le décès de Pierre.

Et moi, dans tout cela ? Le laissé pour compte, celui dont on se rappelle à peine l'existence ? Pierre est mort, à quoi bon lui adresser des reproches qu'il n'entendra pas (car où qu'il ait cru aller, il est allé en droite ligne dans le néant – de lui il ne reste rien, quelques pages de Journal en ma possession, et j'en fais ce que bon me semble, elles m'ont été confiées mais personne, pas même Huguette, ne m'a demandé de les diffuser telles quelles).

Lundi premier octobre

Il faut que j'y aille à fond, je n'ai plus le loisir de me ménager.

Alex, Pierre, et moi. J'attends dans une des grandes chambres de notre duplex. J'attends Pierre, qui est avec Alex. Ce que je raconte est arrivé une fois, deux fois. Je me masturbe, une masturbation triste et résignée, de pure frustration. Pierre entre sans frapper, et m'achève. Le ciel s'ouvre, m'absorbe, je ne sais pas comment je vais faire pour redescendre.

Mais une fois, deux fois, c'est si peu. Les autres nuits, les autres après-midi, aussi, c'est Alex, c'est la douceur d'Alex que je retrouve, c'est lui qui vient me consoler de l'absence, des absences, de Pierre. Il savait tout de moi. Je ne savais pas grand-chose de lui, mais moi non plus je ne suis pas curieux, mais pas curieux de mes amis, je les laisse exister.

Ne pas croire qu'on passe notre vie à autre chose que les autres. Pierre travaille ses photos, je prépare mes cours, traverse des piles de copies, Alex révise les comptes de ses clients, et les aide à se maintenir à flot. On peut croire tous les trois qu'on va continuer longtemps, si pas heureux toujours, heureux de temps en temps, et rarement dans le noir.

Mais il y a Julie. Je veux dire qu'il arrive Julie, comme un événement. Julie dont je crois d'abord que seul Pierre est amoureux, si amoureux est le mot, plutôt un retour, une nostalgie, cette vie à deux qu'il menait autrefois, qu'il rêve peut-être de reprendre, sur des bases nouvelles. Julie qui est le sens même d'un départ, l'ouverture, la vie nouvelle, le printemps qu'on a connu une fois peut-être, et dont on ne peut oublier l'appel.

Pierre donc chez Julie, parfois. Julie prête à tout pour Pierre. Prête à tout faire, ce qui ne veut pas dire tout accepter. Il suffit de quelques mots, et de quelques preuves. Mon rôle. J'aime les preuves, les documents, les manier. Sale boulot, mais salutaire, du moins c'est possible de se le faire croire. Pierre sans colère, seulement triste. Alex déçu. Les choses alors se mettent à foutre le camp. Je n'y suis pas pour rien, autant le dire. En ce premier octobre. Il fait chaud, toujours aussi chaud, ou presque. Il faut que j'avance.

Mardi 2

Pierre, je voudrais t'écrire une lettre. Une vraie lettre de papier et d'encre, pas un de ces horribles courriels que j'ai utilisés contre toi – ces quelques pages qui contenaient, à la queue leu leu, tes réponses aux mails d'Alex, explicites à souhait ; explicites les demandes et les réponses à ces demandes ; le tout dans les mains de Julie ; j'ai vu dans son regard de la pitié, pas le mépris que j'attendais ; pitié pour le délateur, qui aurait préféré, et de loin, le mépris ; le miroir de ton regard, Julie, je me suis vu dedans. Pierre, il serait temps que je t'expose une à une toutes mes trahisons. Je sais que tu les connais, à présent, je sais que tu me juges, même si tu ne veux pas le faire, même si tu as décidé de tout pardonner ; tout pardonner à tout le monde, tu sais, ça ne veut pas dire grand-chose ; je veux être choisi, comme tu as été choisi ; je veux être l'élu de ton pardon, que tu dises : ce pardon va à toi seul, car ton besoin est immense, car ton besoin est unique.

Mercredi 3

Pierre, toutes tes citations de Pascal, elles t'ont conduit où ? La réponse obvie est trop simple, mais qu'est-ce qui me dit qu'il faille en chercher une autre ?

Les feuillets roses. Tu as cru à la Parole, ou à une Parole, en tout cas quelque chose avec une majuscule. Les Feuillets Roses, avec un F et un R majuscules. Majuscules et encore plus ridicules. Je ne chercherai plus quelque chose qui, au mieux, a cessé d'exister. Trop bête à la fin.

Jeudi 4

Lecteur, je crois que tu sais que la vérité est toujours faite ; faite, construite, produite, une excroissance, une corne dure de justifications. Elle sera ce que j'en ferai ; si tu n'aimes pas cela, moi je veux bien : elle sera donc ce que tu en feras. Qu'est-ce qui te fait croire que tu en feras une meilleure ? Tu croiras la découvrir, et tu auras en mains ce qu'un autre y a déposé ; ou toi-même, mais tu auras trouvé plus commode de l'oublier. *Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes.* Je peux donc reprendre le cours de mes confessions.

Vendredi 5

Qui voudra danser sur la corde sera seul. Lui le savait, et il dansait, il dansait ! Mais la chute, a-t-elle été joyeuse elle aussi, a-t-elle participé de la danse ?

Celui-là seul sera condamné qui se sera dispersé jusqu'au bout. Aux ouvriers de la onzième heure, cela se sait, sera versé le plein salaire. Pourquoi dès lors faire hâte ? Parce que la mort vient comme un voleur ? Être toujours prêt, toujours sur la brèche, comme un boy scout, le petit doigt sur la couture du pantalon ? D'aucuns, ainsi, ont oublié de vivre. D'aucuns, ainsi, sont devenus amers. Je ne compte pas les saints. Statistiquement, ils ne comptent pas.

Samedi 6

On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule. Il en va autrement de la haine : si quelqu'un devait me haïr, j'aurais des brassées de raisons à lui fournir. Si ce quelqu'un devait être Pierre, il me faudrait seulement quelques rappels, quelques souvenirs à rafraîchir, plaies à rouvrir, si besoin en était. On pardonne au traître, on trouve des justifications à Judas, il a sa place dans l'Écriture – sans lui la Passion ne peut s'accomplir. *Il l'appelle ami.*

Sans ma guidance, Pierre serait en vie, cette vie misérable qu'il voulait quitter, certain qu'il était d'être en partance pour quelque part, de ne pas rester emmuré dans la noire antichambre. J'y croupis, il se pourrait que je n'en sorte jamais. On me dira que c'est bien ainsi.

Dimanche 7

Je vais reprendre contact avec Julie, pour qu'elle me rappelle qui je suis. Brièvement, sans ambages (aucune crainte de ce côté, je l'imagine mal me ménageant).

Tu es le traître, tes armes étaient celles du traître, tu tenais un jeu tout fait dans la main, tout s'est déroulé comme tu le souhaitais. Tu t'es damné d'un seul coup. Maintenant que t'importe de recommencer, si la situation t'y pousse, ou simplement se présente, si tu y vois ton intérêt ? Comme on est prompt, comme j'ai été prompte, à croire le mal que tu me disais, à reconnaître ce que tu présentais comme l'évidence. Aveuglante, oui. Et d'ailleurs qui souhaite encore recouvrer la vue ?

Ne pas reprendre contact avec Julie. Je dois au moins ça à Pierre. Souhaiter seulement qu'elle ait recouvré la vue.

Lundi 8

Je n'ai pas tout dit, vous le verrez bien…

Reçu lettre d'Alex, enfin. Brève comme toutes, du moins toutes celles qu'il m'a écrites, à moi. Avec Pierre il se montrait beaucoup plus prolixe, ses lettres étaient parfois interminables. Mais il faut s'habituer à se contenter de peu. Et cette lettre je ne la vois que comme une amorce. En voici la teneur :

Jean,

J'ai appris la mort de Pierre. Je ne veux pas t'en parler, mais seulement savoir de toi si tu y as été mêlé, de près ou de loin. Je ne te soupçonne de rien, mais je dois savoir. Je dois savoir ce que tu sais.

La presse ne m'a rien appris qui vaille, Huguette ne veut rien dire, fait semblant de ne rien savoir. Tu comprendras que c'est de toi que je peux et veux connaître la vérité.

Sur l'enveloppe tu trouveras une adresse où tu peux me faire parvenir un courrier. Fais vite. Tu dois ça à Pierre autant qu'à moi.

Alex.

Pas très prometteur comme courrier, mais ça devra me servir de point d'attaque. Encore un qui veut savoir la vérité, la Vérité, et qui croit que je la détiens. Bon, nous ne le décevrons pas.

Mais je n'ai pas l'intention de me contenter de petits échanges épistolaires. L'adresse qu'il me donne (du côté de Ponte Mammolo) est délicieusement pasolinienne ; j'irai y prendre un bain de plèbe.

Mardi 9

Mon plan était : lui écrire que les choses que j'avais à lui dire je ne pouvais les lui écrire, il fallait que nous nous rencontrions.

Le plan, bien sûr, a marché ; ce n'était pas le type de plan qui pouvait échouer, c'était lui le

demandeur, ce cher Alex.

J'ai fait en sorte de découvrir ce qu'il savait déjà, de manière à être sûr de ne rien lui apprendre. Il ne savait pas grand-chose, et il ne sait pas plus. Mais moi je sais à présent qu'il a maintenu le contact (même s'il semble s'agir uniquement d'un contact épistolaire) pendant les toutes dernières semaines de Pierre. Il ne veut pas en parler ; c'est, dit-il, trop douloureux. Je ne l'ai pas pressé outre mesure. Je me suis juste arrangé pour que nous dussions nous revoir, en promettant d'essayer d'obtenir de nouvelles informations dont je lui ferais part dès que je les aurais reçues, ce qui m'engage très peu vu la masse d'informations que je possède et celles que je peux créer à la demande.

Mercredi 10

On voit que je refais des plans, et qu'ils sont toujours, hélas, de même nature. Je ne me prends pas pour un ange, je connais la part de la bête.

Petit rendez-vous avec Alex au parc Savello. Le choix du lieu est tout sauf fortuit, on me croira aisément. En échange d'un peu d'intox, il m'a confié qu'il a reçu l'ordre (c'est ainsi qu'il s'est exprimé) de rechercher Julie, un ordre de Pierre, bien sûr. Il n'est pas certain de bien comprendre le pourquoi de cet ordre, il se demande s'il est opportun de l'exécuter, et il me demande conseil. Que je suis toujours disposé à donner aux amis qui le sollicitent. Je suis ainsi presque parvenu à obtenir l'adresse de Julie. Je dis « presque » car au dernier moment Alex a prétendu qu'il ne s'en souvenait pas exactement, et qu'il ne l'avait pas notée dans son agenda. Il mentait de façon palpable, pour tenter de se protéger du prédateur qu'un soudain et inattendu *insight* lui faisait voir en moi.

Vendredi 12

Deux jours à laisser mûrir les choses. Nouveau rendez-vous avec Alex au parc des oranges amères, à deux pas de Sainte-Sabine. Il n'a pas voulu me donner l'adresse de Julie. Je dis bien n'a pas voulu, car il n'a pu s'empêcher de m'avouer qu'il la possédait bel et bien. Il est clair qu'il me craint. En même temps, il veut bien me revoir, il accepte de se laisser séduire, en partie sans doute *for old times'sake*. Nous regardions le Janicule, midi approchait. Je lui ai proposé d'attendre le coup de canon et le fin filet de fumée bleue. Il n'a pu réprimer un mouvement de surprise, presque imperceptible certes, mais j'étais à l'affût, c'était un piège, un de plus, que je tendais à sa candeur évanescente. Je crois qu'il faudra que je me méfie, il commence à percevoir des choses. Quoi qu'il en soit, je sais à présent qu'il a son propre exemplaire du Journal (par Huguette, sans doute), ou que Pierre le maintenait au courant de ses habitudes et pensées (à moins qu'ils n'allassent ensemble à ce spectacle, et que le Journal de Pierre pèche par discrétion).

J'aime à manier les gens. Et plus que les gens, mes amis, et plus que mes amis, mes amants. Et tous les autres que je vois s'agiter autour de moi pour préserver leur petit moi à eux, leur petite parcelle secrète. Seule Julie n'était pas comme ça ; elle se moquait bien d'être percée à jour, et pour cause : elle était le jour. Et je suppose que cet imparfait est à changer en présent.

Lundi 15

Ce que je voulais est arrivé, et pourtant je n'exulte pas. Alex et moi sommes à nouveau amants. Amants par la chair. Car il y en a d'autres ? Pas de cynisme. La chair même n'y est pas entièrement si le cœur se dérobe, c'est là le problème. Son corps est son corps, souple, intelligent, bien plus intelligent qu'il ne l'est lui-même. J'essaie de m'adresser directement à lui, mais lui, Alex, fait de la résistance, retient ce corps, empêche les portes du temple de

s'ouvrir entièrement et de rester grand ouvertes.

J'en prends mon parti. Si lui pense à Pierre, je ne m'interdis pas d'y penser non plus. Et à Julie. Julie dont il détient l'adresse. Qu'on se rassure : je ne vais pas lui faire les poches pendant son sommeil. D'ailleurs, il ne dort pas en ma présence, il préfère rentrer chez lui, il s'y sent plus à l'aise, dit-il. Je n'ai aucune peine à le croire.

Mercredi 17

La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. Moi, je le peux. Julie est ici à Rome, je le sens de science sûre, la vraie, celle qui se moque de la raison. Alex l'a fait revenir, il se trame quelque chose entre eux, l'esprit de Pierre règne en maître. Ils m'évitent et m'éviteront. Alex est plus que jamais absent : il amène son corps, me le laisse quelques heures pendant que son esprit et son cœur vaquent à leurs occupations favorites. Il faut accepter beaucoup de choses pour accepter cela.

Vendredi 19

Alex n'était pas à notre rendez-vous, que je lui avais fixé dans le petit jardin face au grand jardin du Quirinal.

Alex le lapin. Je n'aurais pas cru que c'était son totem, mais on apprend tous les jours. Je ne mets pas trop en peine de le rechercher ; il reviendra, puisqu'il sait comment revenir. C'est Julie que je voudrais rencontrer, Julie qui occupe l'esprit d'Alex, et peut-être plus.

La tâche n'est sans doute pas aussi ardue qu'elle ne le paraît à première vue. Elle aussi doit connaître les lieux que Pierre hantait – soit par le Journal, soit par des lettres de Pierre (puisqu'il appert qu'il en écrivait, jusqu'en pleine *noche obscura*), soit par des conversations avec notre ami Alex – et être tentée d'y retourner, pour y retrouver l'esprit de Pierre, dont il faut bien dire qu'il semble toujours être bien présent, au Parc Savello par exemple, ou au petit café de la via della Pace.

Samedi 20

J'ai repris mes promenades innocentes : Parc Savello, via della Pace, Villa Borghese (alentours du temple d'Esculape), rues des compositeurs au nord du Parc.

Le banc est toujours là, le plus souvent vide, pour Dieu sait quelle raison, car personne, sûrement, ne le revoit avec le corps de Pierre étendu dessous. Sauf moi. Sauf Julie également, peut-être. Toujours est-il qu'elle ne se laisse pas apercevoir. Je peux changer de stratégie, et décider de me promener dans les endroits que ne fréquentait pas Pierre. Mais les promenades se font alors pure errance, règne du hasard, pari perdant.

Lundi 22

J'aime recevoir des lettres, n'est-ce pas, j'en fais si bon usage… Ce matin, je suis servi – une lettre signée de deux amis, Alex et Julie, que désirer de mieux ?

Jean,

Nous quittons Rome. Elle nous a apporté ce qu'elle a pu, mais Pierre n'y est plus, et ce n'est plus son corps que nous cherchons, ce ne sont plus des souvenirs, douloureux ou non, que nous tentons d'éveiller. Il vit, vit avec nous ; la mort n'est qu'un passage, nous le savons ; nous l'attendons ; moi, Julie, sereine ; et moi, Alex, serein.

Nous savons qu'il te reste une longue route à parcourir, et que tu devras la parcourir seul. Tu as le Journal de Pierre, le reste tu dois te le construire. Ne cherche plus les feuillets roses – ils sont en toi, inscrits en ton âme comme ils le sont dans toutes. Le texte est si clair, tu le verras, toi aussi, nous n'en pouvons douter. Tu as connu Pierre, il te tient comme il nous tient ; tu le pressens, il te reste à le savoir.

Chercher à nous joindre ou nous rejoindre ne te servirait à rien – ou pire, ne ferait rien d'autre que te retarder. Crois-nous : si nous avions la moindre possibilité de t'assister de notre présence dans ta quête, nous serions à tes côtés.

Nous obéissons à Pierre – à lui, tu le verras bientôt, on ne peut qu'obéir. Il veut que nous le rejoignions ensemble, et c'est ce que nous ferons.

Je t'embrasse, moi, Julie.

Je t'embrasse, moi, Alex.

J'ai fort envie de déchirer cette lettre maintenant même, alors que j'achève de la lire, pratiquement (disons, de la relire). Primo, pour qui se prennent-ils ? Deuzio, pour qui *me* prennent-ils ? Je conviens aisément que Rome soit un haut lieu de la conversion, et admette une grande variété de cultes de tout type, mais il ne faut tout de même pas exagérer.

Je me dis sans conviction qu'il peut s'agir d'une immense plaisanterie – ils sont entrés dans mon jeu, et me font savoir qu'ils ne sont pas dupes. Ils projettent une image par trop caricaturale pour être vraie.

Vue beaucoup trop charitable, je le crains. Ils sont dans le religieux jusqu'au cou. Je me retrouve donc seul (une fois de plus) et je serai donc seul à résister. Car je ne peux que répéter : Le plaisant dieu que voilà !

À ce dieu je dis : merci de m'avoir pris Pierre, puis Alex, puis Julie. Tu ne m'auras pas.

Mardi 23

Résister. Le plus fermement possible, sans concessions. Résister à cette religiosité ambiante m'apparaît une nécessité absolue. Défendre le rationnel. Descartes, rien que Descartes, et sans la chiquenaude. Pascal est un séducteur, revenir à lui est céder à une séduction.

Jeudi 25

J'erre, j'erre de plus en plus, planète sans son soleil. Je trouve à m'occuper, comme le faisait Pasolini dans les derniers temps. Prostitution sans plaisir égale envie de se damner. Nécessité de.

Pas si vite. J'y trouve sans doute mon compte ; en tout cas, je fais en sorte d'en avoir pour mon argent.

Samedi 27

Avec celui d'hier soir je dois bien admettre que j'ai touché un fond. Je vais devoir cesser de faire semblant. Sauf que je dis cela depuis si longtemps.

Je ne suis pas né pour vivre vide. Pas plus moi que quiconque. Si je porte une marque, qu'on me le dise en face. Si on me condamne à cette errance, qu'on me le fasse savoir, clairement, et tout de suite. Moi aussi je peux réclamer un signe. Il semblerait d'ailleurs qu'ils apparaissent quand on en fait la demande, mais en insistant un peu, bien sûr.

Lundi 29

Pasolini cherchait-il la mort, la désirait-il secrètement ? Ceux qui le disent se prononcent bien vite, me semble-t-il. Personne ne la cherche ; il se fait seulement qu'on la rencontre plus facilement si on met un peu moins de prix à la vie. Et la vie a des prix très différents, selon les individus, et les temps individuels. Je suis entré dans un creux, le prix chute chaque jour. Lundi Noir sur le marché de la vie.

Mardi 30

Je n'allais rien écrire, mais je puise je ne sais où le courage de venir dire que je suis toujours là.

Mercredi 31

Pierre, je veux te parler sans intermédiaire, sans passer par Alex, sans passer par Julie. Je sais qu'ils accepteraient en fin de compte de faire les médiateurs, les messagers, mais jusqu'à un certain point seulement. Ils n'iront pas là où plus personne ne peut leur garantir qu'ils resteront entiers, et ensemble.

Mais pour te parler, quelles conditions ? S'il s'agit seulement de quitter la vie que je mène à présent, je suis ton homme. Je n'en tire plus rien, ni vanité, ni satisfaction. Ni vanité de te résister, ni satisfaction de ce paquet de chair sans âme.

Pierre, c'est à toi seul que je m'adresse dans ces cahiers, les autres depuis longtemps ne m'entendent plus, même s'ils m'écoutent encore. Toi, tu es passé par quelque part, même si ce n'est pas par ici ; tu allais quelque part, même si tu ne savais pas où. J'en suis presque à désirer te suivre. J'en suis à désirer te suivre.

Jeudi 1

Relu (le démon de la relecture), relu ce que j'ai écrit hier, ici. C'est moi qui ai écrit cela, et à quoi bon revenir dessus, récrire. Autant écrire à nouveau, dire que je ne reconnais plus ces lignes ; comment le pourrais-je ? Si elles étaient manuscrites, on remarquerait les sauts, les refus, les velléités de retour, les négations, les hésitations. J'ai passé le plus clair de ma vie à me dérober. Sans doute trop tard pour faire autre chose, pour congédier le vieil homme.

Tu ne protestes pas, tu me laisses écrire cela comme si ce n'étaient que des mots, rien que des mots, qui passeront comme les autres ont passé. Mais les tiens, alors, qu'en fais-tu ? qu'en dis-tu ? Qu'est-ce qui devrait me pousser à te croire, à te faire confiance ? C'est ton affaire, dis-tu, à toi de savoir.

Tu dis cela, vraiment ? Tu dis cela, toi qui aurais tant voulu qu'on t'aide à passer, à franchir ? Tu dis cela pour pouvoir affirmer que tu as été le seul à le faire, qu'en fin de compte je n'ai pas pu te suivre ?

Non, cela, c'est moi encore qui le dis, c'est moi qui parle à ta place.

Vendredi 2

Comment t'entendre si ma voix reste là où devrait se trouver la tienne ; si la mienne, encore, parle plus fort ? Tu me renvoies à la mâle douceur de Pascal, à lui qui a su avant toi, avant moi – j'aimerais dire avant *nous* ; nous joindre dans le même pronom, et y inclure Alex, et Julie.

Samedi 3

J'essaie de te retrouver, je me masturbe en pensant à toi. Ça marche le temps que ça marche, puis je bave bêtement et la nuit redescend, plus entière encore, et aucune pitié ne me couvre.

Et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel. Et toi, tu veux que je reste seul ? Que je sois seul en ce moment-là ?

Lundi 5

Pierre, j'entends ce que tu nous dis : *apprenez de ceux qui ont été liés comme vous.* Mais est-ce vrai que tu as traversé ce que je traverse ? Je ne vois rien. Je vois qu'il n'y a rien. Je vois seulement que tu as été trompé, que tu es mort pour rien. *Le plaisant dieu que voilà !*

Mercredi 7

Pierre, je n'entends plus que ton silence. C'est une longue plage, que je regarde de loin, et je vois un petit homme qui longe la mer. Tout le monde sait qu'il longera en vain ce rivage sans fin, tout le monde sait qu'il devrait se tourner vers la mer, y pénétrer. De l'eau jusqu'aux genoux, de l'eau jusqu'au sexe, de l'eau jusqu'aux épaules. Qu'il perde pied maintenant.

Tu sais que je ne sais pas nager, et tu gardes le silence.

Jeudi 8

Tu as écrit ces dernières lettres, sans plaisir dis-tu, comme un devoir dont tu devais t'acquitter. Il n'y en avait pas pour moi, semble-t-il, ou je ne les ai pas reçues (toujours ce monstre du soupçon dont je ne parviens pas à me défaire – mais est-ce que j'essaie vraiment ?). Est-ce parce que tu me réservais ton Journal, et que j'y trouverais tout ce dont j'ai besoin, pensais-tu, et en abondance ? Mais ce journal que j'ai émasculé de ce qu'il disait de moi, penses-tu vraiment qu'il me suffise ? Ne vois-tu pas que je peux le démonter point par point, faire de chaque ligne le premier trait d'une vaste imposture ?

Je n'en possède même plus l'original, juste cette version appauvrie que je relis et relis sans avancer. C'est bien peu, Pierre, *au temps d'affliction*. Je ne la vois pas, ta route, je ne vois pas ce fameux ruban de lumière.

Samedi 10

La crainte stupide de se tromper, et plus stupide encore : d'être trompé. C'est ainsi qu'on ne bouge pas, qu'on croupit. Moi, je veux tes chemins, *des chemins qui marchent*, et qui portent où tu veux que j'aille. Je te cède ma volonté : je n'ai rien trouvé de mieux pour elle.

Pas par dépit ; pas encore par sagesse. Il faudra bien que je sache, mais ce verbe savoir, toujours prêt, toujours prompt, à s'insérer, à s'immiscer : pas encore. Le savoir coule lent, et il faut prendre le temps de la rive, rester au bord et se dire : pas ici, pas maintenant ; pas encore. Attendre que le mouvement soit imperceptible, parce que soi-même on se sera mis à bouger.

Dimanche 11

J'ai regardé le jour se lever, ce que je n'avais plus pensé à faire depuis une éternité. Une éternité, me semble-t-il, que je ne suis plus présent à rien. Endormi, lourdement. Renfermé. Refermé.

Le jour est né, simplement. Retour familier de la lumière, reprise de l'attente ; de jour, un peu moins pénible. Je me défends de l'appeler vaine. Même si je sens le vide en moi avec une intensité telle que je peux en tracer le contour.

Se convertir, c'est faire retour. Mais si on a omis d'être, manqué d'être, on fait retour à quoi ?

Lundi 12

Plus je me rapproche du but, plus je comprends que ces lignes, que le Journal, que les feuillets roses, que tout ce qui peut se dire et s'écrire, tout cela ne peut rien marquer d'essentiel. Il faut parcourir. Prendre l'air, marcher ; ah ! je suis plein d'ironie cruelle. Figurez-vous que je hais les endormis, et que je crois aux miracles.

Plus exactement : au miracle, unique et répété. *Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance.*

Libera nos.

III : Dernier chapitre

UN

Il ne me reste que le dernier chapitre à écrire. C'est pour cela que je suis ici, à Rome, où j'aime travailler – pour des raisons dont certaines ne me sont pas très claires mais que je n'ai pas l'intention de chercher à élucider. De toutes façons, il y a toujours pour moi de bonnes raisons de venir à Rome : quand je n'en ai pas sous la main, mon inconscient en invente et les stocke quelque part dans ma mémoire ; je peux y revenir quand elles ont acquis cette force tranquille qu'on appelle l'évidence.

Je compte écrire ce chapitre en une nuit, celle-ci. Ces quelques notes que je me permets de jeter sur le papier avant de commencer, c'est pour différer encore le plaisir de l'écriture réelle, celle qui contribue, celle qui fait avancer, celle qui achève.

Je suis revenu occuper mon studio favori, un '*monolocale'* en bordure de la Villa Borghese. C'est très petit, donc peu de charges et peu d'entretien. Il y a une micro-terrasse où je dispose ma table ; le matin, je lis les journaux, il m'arrive d'écrire ; l'après-midi, dans la touffeur de l'été romain, j'essaie de dormir ; le soir, je regarde le ciel lentement s'obscurcir et j'écris. Il m'arrive de boire. La nuit, je laisse la fenêtre grand-ouverte, et j'écris. Ça, c'est quand tout va bien, c'est-à-dire pas aussi souvent que je le souhaite.

Parfois l'envie me prend d'écrire ailleurs qu'à ma table. Les chapitres deux et trois de mon roman ont été rédigés au parc Savello, près de Sainte-Sabine, sur l'Aventin. Ce qui m'a valu de les rédiger en deux semaines plutôt qu'en une seule. Les distractions sont trop nombreuses : des jeux de la lumière dans le feuillage des orangers jusqu'à la tentation d'aller voir le filet de fumée qui sort du canon, quand on tire midi sur la colline d'en face, le Janicule. Autre distraction, tout aussi innocente : impatience des touristes qui, un peu plus bas dans la rue, cherchent la serrure où coller leur œil pour obtenir la célèbre perspective cadrant Saint-Pierre. Tentation, enfin, d'entrer à Sainte-Sabine, d'y écouter le silence, d'essayer un mot, puis deux, puis toute une phrase, de sortir la noter, en hâte avant qu'elle ne s'échappe, de constater avec amertume qu'elle a déjà perdu sa sonorité, son éclat, de se décourager un peu, de reprendre, de laisser son regard se perdre dans un morceau de ciel, et ainsi de suite. Rentrer chez soi, se rasseoir à la table familière, observer le peu qu'il reste de tout cela, le peu qui tient du travail de toute une journée, le peu qui a pris, car il est clair qu'on travaillait, n'est-ce pas, on est ici pour ça, on se promet de revenir à Rome sans tâche à accomplir, sans rien à écrire que quelques vagues cartes postales à quelques vagues amis, mais très occasionnellement seulement, il en coûte tellement d'écrire dans cette chaleur, la paume colle à la page, colle à l'envers de la carte, on aurait pu trouver mieux tout de même, le Panthéon, Piazza di Spagna, qu'est-ce que ça fait convenu, mais au moins c'est Rome, aucun problème de lisibilité, il faudrait que le roman soit comme ça, mais sans le convenu, on ne garde que le lisible, et pourquoi je n'écris pas comme ça, pourquoi est-ce que ça vient seulement quand on n'en a pas besoin, cet écoulement, comme d'autres écoulements, ce flux qui est tous les flux inutiles, paroles au vent, eau à la mer, sperme dans la paume.

Je perds du temps, aussi, beaucoup de temps. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? qui en décide ? Dès que je ne suis plus à Rome, le temps que je passe est du temps que je perds, avec ce sentiment de pas assez vécu, d'occasions manquées. Ici à Rome, de toute évidence, dès lors que je ne suis pas à ma table, que je n'écris pas, je perds mon temps, j'oublie la raison principale pour laquelle je suis ici. J'erre dans Rome, je me perds dans les ruelles du centre.

Et de tout cela je ne ramène rien : mon roman se passe essentiellement dans des chambres, je l'appelle roman d'alcôve pour m'en moquer, mais c'est ce qu'il est réellement, comme si on passait sa vie en chambre, à faire l'amour ou à vouloir le faire, à se rappeler l'avoir fait, ou ne pas avoir pu le faire.

Il doit s'intituler *Le sens interdit* : la voie à ne pas emprunter, la signification à ne pas dévoiler. Mais aussi, bien sûr, une double invitation à transgresser. Que le lecteur décide pour lui-même où mettre les limites, ce qu'il veut comprendre et ce qu'il préfère laisser au fourre-tout des perversions.

D'habitude, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, je ne rédige pas en séquence ou en chronologie – suite des chapitres ou des événements. Le dernier chapitre est en général écrit, sinon en premier, du moins bien avant beaucoup d'autres. On aime avoir devant soi un but vers lequel on tend, vers lequel tout le roman tend, quitte bien sûr à apporter quelques aménagements si les chapitres précédents sont sortis du rang.

Le sens interdit compte douze chapitres. Mes chapitres sont de longueur à peu près égale, si bien qu'une nuit ne suffirait normalement pas à la rédaction d'un chapitre : deux ou trois y passent, si tout va bien, si tout a déjà été bien ébauché dans la tête avant de finir sur le papier. Mais ici je ne peux pas me fourvoyer, je sais pertinemment bien ce qui va se passer dans ce dernier chapitre : Aline va quitter Pierre. Sa décision n'est pas prise encore, mais le lecteur pense que c'est la décision qu'elle va prendre, et je le laisse faire. Il n'est plus possible de faire machine arrière, ni pour elle, ni pour le roman. Le chapitre douze est à rédiger, pas à composer. Ce qui ne signifie nullement que le roman – ou le lecteur – pourrait s'en passer : il faut que les choses s'accomplissent, il faut qu'elles trouvent leur point de chute, qui dans un roman s'avère en fin de compte leur point d'équilibre. Les surprises devront se situer ailleurs que dans le cours de l'intrigue, ailleurs que dans les événements. On ne sera pas étonné d'apprendre que j'ai bien quelque idée.

En attendant, je retarde le plaisir d'écrire pour de bon – en écrivant : on ne se refait pas. Ce plaisir d'écrire est connu, et pourtant difficile à expliquer, à faire partager à qui ne le connaît pas. Il s'agit avant tout de tracer des signes sur du papier et par là même de générer pour soi le sentiment que la chose progresse, avance, du mouvement même de la poussée des signes, quel qu'en soit leur sens. C'est aussi un plaisir d'accumulation, de thésaurisation, un plaisir d'avare ; c'est le bois qu'on empile pour l'hiver. On dira – et je dirai moi aussi – que c'est également le plaisir de créer un monde, certes à quatre-vingt dix-neuf pour cent parasite de celui dans lequel on vit, lecteur et auteur, mais avec un pour cent de liberté qui semble totale. Aline quittera ou ne quittera pas Pierre : j'en fais mon affaire, c'est là qu'il faudra me suivre, bon gré mal gré, depuis le début. Aussi à ce point du roman, Aline quittera Pierre ; elle sent qu'elle ne peut rien faire pour lui, rien de plus que ce qu'elle a déjà fait et tenté de faire. Il s'entête et s'enfonce. Au début elle s'en voulait de l'avoir amené dans un monde qu'elle pensait lui faire découvrir – de délices pour elle-même ; pour lui, elle ne savait, ne pouvait qu'espérer, constater qu'il y revenait, et avec appétit. Il se nourrissait ailleurs aussi ; rien ne l'interdisait dans leur accord tacite, elle n'aurait même pas dû en être déçue ; elle l'avait été, elle ne l'était plus. Elle, elle s'en sortait ; à ses yeux, elle s'en était sortie, elle en était sortie. Elle laissait Olivier la regarder, commençait à aimer qu'il accompagne ses gestes de son regard ; son regard à lui, pas le sien à elle ; ses gestes à lui, qui lui étaient rendus. Olivier avait accepté de porter le bandeau aussi longtemps qu'elle l'avait voulu ; mais sans lui laisser croire que tout cela était normal, que ça ne cachait rien, qu'elle ne se privait de rien. Progressivement elle avait accepté qu'il la voie, puis qu'il la regarde, quelques instants

seulement, et pendant le jeu préparatoire ; puis finalement tout au long. Elle avait été surprise de voir avec quelle intensité il la regardait se préparer à jouir ; comment il la suivait, la secondait ; le plaisir que son plaisir lui faisait, tout cela dont le bandeau le privait, lui, mais aussi la privait, elle. Elle avait franchi ce pas, s'en trouvait enfin complète, enfin entière. Pierre, lui, pouvait seulement demander ou prétendre : demander si elle ne jouissait pas mieux si son partenaire gardait le bandeau, prétendre qu'elle jouissait plus fort avec lui, qui refusait d'ôter le bandeau, qui traversait la chambre en aveugle, se heurtant aux meubles, se faisant mal, parfois ; touchant avidement, comme en compensation ; toujours fouillant, pénétrant, comme s'il voulait transpercer, passer outre, se retrouver de l'autre côté, exténué, libre.

Un exemple du plaisir d'écrire, évanescent – j'ai été seul à l'éprouver, et le voilà passé. À retrouver tout au long de ce douzième chapitre que je m'apprête à écrire. Il n'est que neuf heures, c'est l'été, il ne fait pas encore tout à fait noir ; c'est la soirée encore, pas la nuit. Je suis toujours sur ma terrasse. Dans une bonne heure, je rentrerai. Les signes s'ajouteront aux signes, les lignes aux lignes, les pages aux pages. Au petit matin, je me relirai – bien que je ne me fie nullement à cette lecture à chaud, qui ne convient même pas pour débusquer les coquilles.

DEUX

Le Pierre de mon roman (Pierre Dumas) est informaticien, responsable du développement et de la maintenance d'un ensemble de programmes opérant le repérage textuel d'informations en vue de l'enrichissement d'une base de données de veille technologique. Voilà ce qu'il vous dirait, et il pourrait vous en dire plus, mais il ne le ferait que si vous lui donniez des preuves que vous le suivez dans ses explications. Il s'impatiente vite avec le profane ; il juge – à juste titre, à mon sens – qu'il y a d'autres sujets de conversation pour meubler le temps à un cocktail ; le travail, c'est sérieux et l'informatique exige la rigueur, tout le monde le sait.

Aline (Aline Caron) est professeur de français dans un lycée. Elle aime qu'on respecte la langue. Ses élèves ont souvent bien de la peine à comprendre à quel point elle tient à ce respect. Assez pour générer quelques frictions, avec les parents d'élèves surtout.

S'il fallait retravailler, ce serait à partir de là. Pierre rencontre Aline. Pierre doit rencontrer Aline, sans ça ce n'est plus ce roman-ci. Les possibilités étaient multiples, j'ai choisi une visite de parents au lycée où travaille Aline. Pierre n'est pas marié et n'a pas d'enfant, et donc aucune raison d'y aller. Si ce n'est que son amie Hélène (Hélène Baude, divorcée), dont la fille Axelle est élève d'Aline et frise constamment l'échec en français, ne peut s'y rendre et demande à Pierre de 'représenter ses intérêts' (ce sont ses propres paroles ; elle veut dire les intérêts de sa fille, en bref chercher à savoir ce que cette dernière doit faire pour échapper à cette menace permanente d'échec). Pierre commence par prétexter je ne sais quoi, puis, face au désarroi d'Hélène, accepte. Il arrive au lycée en retard, s'apprête à parcourir les couloirs longeant les classes à la recherche d'Aline, mais, considérant que cela risque de le mettre plus en retard encore, il se ravise et décide de demander le renseignement dont il a besoin à la première personne qu'il voit seule dans une classe. Ça donne ceci (je cède au plaisir narcissique de me citer, ça ne demande qu'une petite opération de copier/coller):

Je peux vous aider ?
S'il vous plaît. Je suis Pierre Dumas, je viens à la place de la mère d'Axelle, qui n'a malheureusement pas pu se libérer. Je voudrais m'entretenir des problèmes d'Axelle

avec Mademoiselle ou Madame Aline Caron, son professeur de français.
Vous tombez bien, c'est moi-même. Installez-vous, je vous prie. Vous voulez quelque chose à boire, eau, café ?
Un café noir serait le bienvenu. Pas de sucre non plus.
Un client facile, du moins pour ce qui est de la boisson.
Pas seulement pour la boisson, je l'espère. Axelle a quelques problèmes chez vous. Vous pourriez peut-être m'en expliquer la nature, et suggérer des remèdes ?
'Problèmes' est un bien grand mot. Rien dont un modeste effort de la part d'Axelle ne pourrait venir à bout. Elle pourrait commencer par lire les livres de sa liste de lecture au lieu de se contenter de résumés.
Type *La Chartreuse de Parme* en douze lignes ?
Quelque chose comme ça. Vous aimez *la Chartreuse* ?
J'en aime le rythme.
Ce n'est pas le genre de qualité qui passe dans un résumé de douze lignes, dites ça à Axelle. Et dites-lui aussi que l'orthographe n'est pas un luxe.
Vous savez qu'il fut un temps où certains écrivaient l'Académie en deux mots : La espace Cadémie ? J'ai lu ça quelque part.
Ce temps est fort heureusement passé, savez-vous.
Et Montaigne, qui laissait ces détails à son éditeur. Un grand écrivain, néanmoins.
Mais il n'est pas grand à cause de son orthographe erratique.
J'en conviens. Je passerai le message à Axelle. Mais vous savez très bien que tout n'est que code, et que le code est arbitraire.
Vous semblez bien informé.
C'est mon métier. Je décompose (ou j'analyse, si vous voulez, c'est plus près de votre terminologie), je décompose le langage naturel, la langue, pour y repérer les morceaux pertinents du point de vue de l'information qu'ils véhiculent.
Il y en a beaucoup ?
Pas tellement. La plupart des énoncés sont ultra-redondants, et l'orthographe est une contribution de plus à la redondance. Il suffit d'en garder un dixième, mais il faut savoir lequel.
Vous gardez un dixième de ce que je vous dis, là ?
Dix dixièmes, je vous assure. Plus dix dixièmes de vous, de votre présence à cette table, de votre main qui me tend le café. Excusez-moi, j'erre un peu.
Vous errez de manière charmante. On vous laisserait volontiers faire. Mais vous ne trouvez pas que vous allez un peu vite en besogne ? Je devrais vous demander – ou plutôt, vous devriez me demander : vous habitez toujours chez vos parents ? Ça simplifierait le parcours.
Vous habitez toujours chez vos parents ?
Non, j'ai mon propre appartement. J'y rentre à la fin de cette réunion. Vous croyez que vous pourrez patienter ?
Qui parle de direct ? Je réponds dans le même code : je le pourrai. Je ne travaille pas demain matin. *The night is young*, comme disent nos voisins d'outre-Manche.
Et de ce côté-ci ?
De ce côté-ci ?

De ce côté-ci de la Manche, qu'est-ce qu'on dit ?
La nuit est jeune comme vous, et est à vous. À nous.
Trente-quatre ans et bientôt trente-cinq printemps, mon anniversaire tombe en automne.
Du direct encore. Moi, quarante ans bien faits, c'est-à-dire quarante et un. Mais je m'en ôte six en un tour de main. Ça vous va ?
Pas sûre. J'aime les hommes mûrs.
Mais pas bleds.
Non, juste mûrs. Peut-être comme vous. On se retrouve vers dix heures. Allez prendre quelque chose au bar en face de l'école. Ils font un bon petit noir. Axelle fera bien sans vous. Et sans sa mère. Maintenant, excusez-moi, *time to move on*, comme on dit de l'autre côté de l'Atlantique. Je passe au client suivant.

(…)
Tu es passé au nightshop ? Ça te dérange que je te tutoie ?
Pas du tout. Je me suis rabattu sur un rouge, je n'étais pas sûr que le champagne aurait tenu le coup : je le déteste s'il n'est pas frappé. Un Coteaux des Baux, bio, ça te va ?
A ravir.
Comme ta blouse, alors.
Flattery will get you nowhere.
C'est à voir, tu serais la première.
La première à quoi ?
La première à ne pas céder.
Pas la moindre intention.
De ou de ne pas ?
De ne pas.
Aucune intention de ne pas céder, ça veut dire céder, si je calcule bien ce que tu dis.
Je ne suis pas sûre que c'est exactement ça que je voulais dire, mais ça peut se discuter.
Devant un verre de rouge ?
Devant un verre de rouge. Je passe en cuisine en prendre deux et le tire-bouchon. Et quelques pistaches.
Comment on s'y prend pour faire sentir qu'on n'est pas trop sûr de soi ?
On est naturel, Monsieur.
Comme vous, Mademoiselle.
On ne revient pas au vous, je t'en prie.
Pas de crainte. Le rouge te plaît ?
Il me sied.
J'aimerais voir ça. Ta blouse blanche n'est pas mal non plus.
Donne-moi deux secondes et j'enfile ma jupe rouge et un chemisier noir, chaussures assorties.
On pourrait organiser un défilé.
A une seule personne, ou tu me rejoins pour la lingerie ? On passe à côté, si tu

veux.
En cuisine ?
Ça peut se faire, mais c'est moins confortable.
La chambre, alors ?
La chambre. Mais il y a un hic. Un gros. Un très gros. Il s'appelle le bandeau.
Explique.
Je ne veux pas qu'on me voie. Que tu me voies. Il faudra que tu acceptes de porter le bandeau, de ne jamais le retirer. C'est moi qui vais te le mettre, et c'est moi qui te l'ôterai.
Super pour toi, je n'en doute pas, mais tu te rends compte que tu as un partenaire dans cette affaire ?
Excuse-moi. Je ne peux pas autrement.
Tu as déjà essayé ?
Non, je ne peux pas essayer. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Désolée.
C'est un peu limite, mais je te fais confiance. Après tout, on ne s'est pas rencontrés sur le Web. Quoi de plus sérieux qu'une réunion de parents dans un lycée de province ? Je crois que je serais bien avec un bandeau. Ça me siérait, dirons-nous. Viens.

Cette 'entrée en matière', fort directe en effet, semble révéler un certain doigté de la part des protagonistes, sans doute basé sur l'expérience. Ou alors basé sur le savoir qu'ils ont de chercher quelque chose de pas tout à fait ordinaire : pour Aline, c'est le bandeau ; pour Pierre, qui ne le sait encore qu'obscurément, c'est le désir de satisfaire une demande particulière, une requête spéciale, comme celle du bandeau, malgré les risques encourus, qui ne sont pas minces, il le sait ; il se fait complice du jeu pour le dominer, se sent supérieur du seul fait d'être capable de se plier. Il ne tardera pas à le faire sentir à Aline, et à toutes ses autres partenaires, au gré des aventures qui viendront à sa rencontre, pas toujours par hasard. Il y a quelque chose qui se sent, une émanation d'un certain désir un peu en dehors des pointillés, quelque chose de repérable pour les intéressés, pour ceux qui 'en sont' ou, à tout le moins, sont prêts à en être.

Donc, si on veut changer, si on veut reprendre, on élimine le bandeau.

Le but de ces notes, rappelons-le, est simplement de différer le plaisir d'écrire. Il ne s'agit certainement pas de redessiner l'intrigue et d'envoyer le dernier chapitre sur les roses. Le bandeau reste. *Sorry*.

TROIS

(…)

Aline, puis Pierre :
Je n'avais jamais joui comme ça.
Je n'avais jamais joui comme ça que dans mes mains.

Cet 'after' aussi peut surprendre. Sincère, elle ? Sincère, lui ? Je dirais que oui. Aline a essayé avec d'autres avant Pierre : certains ont refusé, ne voulant pas servir un caprice qu'ils ne se

sont pas donné la peine d'essayer de comprendre ; d'autres étaient pressés d'en finir et d'y voir clair à nouveau, littéralement ; d'autres encore estimaient avoir fait bien des concessions déjà en acceptant le bandeau. Pierre cède peut-être un peu à l'illusion bien connue : la dernière toile est la meilleure, un sommet qu'on aura bien du mal à dépasser ; cet orgasme au bandeau m'a atteint jusqu'aux fondations. Mais la vraie touche de sincérité est plus étonnante : ce 'dans mes mains' affirme une solitude de la jouissance ; si Aline l'en fait sortir, le bandeau a joué pour les deux.

Quand j'écris (je veux dire, une fois que je suis lancé dans la rédaction d'un roman), j'ai la mauvaise habitude de ne plus m'occuper de rien d'autre, de ne plus attacher la moindre importance à ce qui ne concerne pas mon travail d'écriture. Le courrier reste en souffrance, des factures impayées jusqu'aux lettres personnelles qui réclament mon attention, sinon immédiate, du moins pas différée *sine die*. Le courrier qui m'a été transmis ce matin ici à Rome comporte au moins une lettre dont je devrais prendre connaissance tout de suite. Je reconnais l'écriture ; mon adresse romaine dans cette écriture me fait un effet bizarre, hypnotisant. Pas besoin de retourner l'enveloppe pour savoir quel en est l'expéditeur. Et *expéditeur* vaut ici pour *expéditrice* : priorité du masculin sur le féminin, dirait Aline. Confinée à la grammaire, bien entendu. La lettre reste couchée sur le dos, à attendre.

Je m'en veux de te demander ça.
Pourquoi ?
Je m'en veux de te demander ça et rien d'autre. Je ne te demande pas de m'aimer, juste de te laisser faire ça. Je ne te paie pas, mais c'est tout comme. Je t'utilise.
Ce n'est pas vrai. Même si ce l'était, je suis grand et vacciné, non ? Je sais ce que je fais.
Je me le demande. Ça devrait t'humilier. Tu devrais me détester, même si tu y reviens comme à une drogue.
Mais qu'est-ce qui te prend ? Tout ça pour un caprice. Et puis, tu sais, je commence à savoir où sont les meubles chez toi, je me cogne moins…
Bon, si tu préfères en rire. Viens ici que je te bande.
Tu vois que je te réponds du même verbe.

QUATRE

Je pourrais aussi me servir de ces notes pour tâcher de savoir où j'en suis avec Francesca, que je ne connaissais pas il n'y a même pas huit jours. Dont je connais maintenant le corps, mais pas grand-chose d'autre. Est-ce qu'on connaît jamais autre chose que des corps ? Des lambeaux d'âme ? Pas sûr.

Elle lisait un roman de Sciascia assise sur un banc de la Villa Borghese, tout près du *tempietto*, le petit temple de Diane chasseresse, mais je suppose que la symbolique du lieu devait lui échapper. Sciascia m'a permis de prendre langue avec elle, ce qui est une ouverture des plus banale. Mais pourquoi en ai-je fait usage ? Pourquoi ai-je réuni mes ressources langagières d'italien pour échanger quelques généralités sur *A ciascuno il suo* ? Qu'est-ce que je sentais, qu'est-ce que j'espérais?

Francesca est professeur de français, comme Aline. Je n'ai donc pas dû chercher la traduction de 'Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire'. Tant il est vrai qu'elle poussait un soupir quasi

entre chaque page, et invitait la remarque.

A-t-elle ce qu'elle désire, a-t-elle seulement une petite partie de ce qu'elle désire, quand nous sommes ensemble, dans son appartement via Nomentana ? Je ne lui demande pas.

Je ne sortirai pas de ces notes si je me bats sur tous les fronts. Je devrais revenir aux dialogues entre Pierre et Aline, les affiner en vue de la déflagration finale du chapitre 12. Mais sont-ils vraiment différents ?

Quatre fois. En huit jours. La première, l'après-midi. Brusquement, elle m'a fait un petit speech pour amortir le choc, puis m'a prié de me rhabiller sur-le-champ et de partir, et aussi de bien vouloir accepter un billet de cinquante euros et un papier sur lequel était griffonné un numéro de téléphone. Le petit speech – que je ne reproduirai pas – m'a irrité encore plus que les demandes et gestes qu'il était censé faire passer. Je lui ai d'abord fait remarquer qu'elle se trompait sur le prix, que mes services étaient décidément plus onéreux. Le tout en essayant de garder le sourire et de lui rendre les deux billets, le billet de banque et le billet du téléphone. Elle m'a dit qu'elle s'expliquerait la prochaine fois, mais que je devais partir aussitôt. J'ai jeté les deux billets par terre et je suis sorti, décider à en rester là.

Je l'ai revue au parc de la Villa Borghese. J'étais conscient du risque de la rencontrer, mais nullement disposé à me passer de mes brèves promenades dans le parc, à peu près la seule distraction que je considère comme licite quand je suis ici pour écrire (tout le reste est de l'errance, du temps perdu ; on sait combien je m'y adonne). Elle s'est excusée, profusément, dans un français impeccable (*beati i suoi allievi* !). Elle m'a proposé que je la raccompagne.

La deuxième fois. L'après-midi, à nouveau. Soudain, même demande, sur le même ton péremptoire, et billet de cent euros (c'est une somme, est-ce qu'elle se permet ça de façon routinière ?). Et cette fois je refuse de m'en aller comme ça, et je me lance dans une explication de ce qui se pratique communément entre gens civilisés. Séance de pleurs. Je la vois défigurée, enlaidie. Je prends le billet de cent euros, je lui demande son numéro de téléphone, puis en sortant je laisse sur la table du hall deux billets de cinquante, en lui criant (pour couvrir le vacarme de la Nomentana à cinq heures et demie du soir, il faut de la voix quand les fenêtres sont ouvertes) que c'est pour les deux fois, et que j'espère bien qu'il y en aura une troisième. Je la vois sourire entre les larmes, et je sors, à peu près rassuré.

Le lendemain, je l'appelle. On se donne rendez-vous chez elle, à dix heures du soir, et en convenant bien qu'on passera la nuit ensemble. J'insiste : toute la nuit. Elle accepte, en répétant : toute la nuit, avec tout de même l'ombre d'un accent italien, qui me fait sourire dans mon portable.

Je passe sur le déroulement de la nuit, mais ce n'est pas pour laisser entendre que je m'y suis ennuyé. Ensuite, mais sans que je puisse dire que la chose m'étonne encore au même degré, la même demande, le même billet. Cette fois, je marque mon accord immédiat, mais je réclame une compensation. Je dis que moi aussi j'ai mes fantasmes, que j'ai été beaucoup trop délicat de les réprimer avec elle, et que maintenant je veux qu'elle me satisfasse si elle veut la réciproque. A vrai dire, un romancier saura toujours que demander dans de telles circonstances ; c'est plutôt l'étendue du choix qui est embarrassante. Puisque son billet de banque implique que je me prostitue pour la satisfaire, qu'elle se mette à sa fenêtre éclairée, la poitrine découverte, et qu'elle attende le chaland, pendant toute une demi-heure. Je resterai en bas à regarder la scène, et à vérifier qu'elle ne se défile pas après deux minutes. Il était deux

heures du matin, mais le trafic sur la Nomentana n'avait pas entièrement cessé, il ne semble d'ailleurs jamais s'interrompre tout à fait. Je la vis à sa fenêtre, entièrement nue, en pleurs. Elle ne m'a pas laissé remonter. Je suis resté dans le hall de l'immeuble, une bonne heure, pour prévenir toute mésaventure. Puis je suis parti, copieusement honteux.

La quatrième fois. La quatrième fois, c'est demain ; le compte des huit jours y sera. Je ferai ce qu'elle demande, un point c'est tout. Mais je m'arrangerai pour restituer l'argent.

Le parallèle entre Aline et Francesca m'inquiète un peu. Par son évidence. Et je ne parle pas de la profession qu'elles partagent.

Je te regardais me regarder à contre-jour, pour découvrir ce corps que seuls tes mains, tes lèvres, ton sexe connaissent. Je voudrais pouvoir le dénuder pour toi. Je voudrais transgresser ces interdits que je suis seule à me fixer. Je me trouve stupide et cruelle.
Oui, je te regardais. Et je te trouvais belle. Comme tu l'es. Comme tu l'es aussi quand je t'imagine, quand mes autres organes parlent à mes yeux, et les plaignent un peu de ne pouvoir participer à la fête, c'est vrai, mais ne t'en fais pas, laissons tout comme cela. Je te ressers ?
Ce n'est pas si facile, Pierre.
De te resservir ?
De nier que je ne vais pas jusqu'au bout, que je ne m'accepte pas en entier. Et que je ne t'accepte pas entièrement non plus, c'est lié.
Bon, alors je te ressers. Si j'accepte, pourquoi tu reviens là-dessus ? C'est un jeu. Nous jouons à ce jeu. Un jeu d'adultes, nous sommes des adultes, je te l'ai déjà dit. On ne fait de tort à personne.
Si, je te fais du tort. Je me fais du tort.
Alors, il faut essayer sans. Qu'est-ce que je peux dire d'autre ?
Tu sais que je ne peux pas. Et il y a bien des choses à dire encore. Tu pourrais me dire que tu me quittes, que tu n'en veux plus, que tu en as marre de cette humiliation permanente.
Mais ce n'est pas une humiliation si je ne la ressens pas. Et tu ne le fais pas pour m'humilier. Pour t'humilier toi, peut-être, c'est toi qui devrais le savoir. Et je n'en ai pas marre du tout. Tu sais que j'en redemande. Et toi aussi, malgré l'inévitable discours dont tu accompagnes ce caprice sans importance.
Ce n'est pas un caprice et c'est terriblement important. Et je pense que c'est toi qui veux que je continue à t'imposer le bandeau, car tu préfères ne pas me voir, tu préfères ne pas avoir affaire à une femme entière, tu préfères un jeu qui ne t'implique pas.
OK, sans le bandeau, tout de suite.
Tu sais que je ne peux pas, et tu en profites pour te cacher. Je crois que c'est moi qui te quitterai, Pierre.
Aline, on ne vit même pas ensemble. On ne peut pas se quitter, seulement cesser de se voir, cesser de faire l'amour puisque tu n'aimes pas le verbe voir…
Et te voilà qui te réfugies dans l'humour. Il te sert bien, ton humour.

J'espère que tu ne vas pas me suggérer de m'en priver. De nous en priver.
Non, j'abandonne la partie. Pour l'instant. Par faiblesse. Par faiblesse de mon corps. Il a besoin de toi.
Je vois que j'ai trouvé à qui parler.

CINQ

Il faut qu'Aline et Olivier se rencontrent. J'opte pour une économie maximale de moyens.

Je peux savoir qui est ce monsieur que ma femme s'est permise de déléguer pour discuter avec vous des problèmes de ma fille ?
Il s'agit de Monsieur Pierre Dumas. Mais rassurez-vous. Il s'est très bien acquitté de sa tâche. Toutefois, si Axelle objecte à ce que quelqu'un d'autre que vous vienne me trouver pour m'entretenir de ses problèmes, je ne peux que me conformer à ce désir. D'autant plus qu'à présent vous êtes ici, devant moi.
En fait, Axelle veut surtout établir que ni sa mère ni qui que ce soit que cette dernière pourrait déléguer ne sont autorisés à parler d'elle ou pour elle.
En toute simplicité, un dialogue direct avec Axelle ne serait-il pas la solution idoine ? Par ailleurs, Axelle sait très bien ce qu'elle doit faire, j'ai eu l'occasion de le lui faire savoir à plusieurs reprises. Il est opportun qu'elle passe à l'action, c'est tout. Comme le disait Monsieur Dumas, les qualités de la Chartreuse de Parme ne passent pas dans un résumé, si bien qu'on ne peut pas se contenter d'en lire un – il faut recourir à l'œuvre. Ce qui n'est tout de même pas si pénible, j'espère que vous en conviendrez.
Vous savez, pour ma part je me serais contenté d'apprendre par cœur la liste exhaustive des soi-disant qualités de ladite Chartreuse, de manière à satisfaire la prof.
Je gagerais qu'elle vous aurait demandé d'exemplifier ces qualités à l'aide d'extraits du texte.
Cela aussi pouvait s'apprendre par cœur.
Tout sauf lire l'original. Pourquoi ?
Parce qu'il n'y a que les profs de français qui ont du temps à perdre avec Stendhal. Je vous choque ?
Dès lors que vous me posez la question en ces termes, mon indignation disparaît – je ne voudrais pas risquer de vous conforter dans vos vues erronées. Je vois que votre fille a de qui tenir. Trouvez-vous vraiment utile que nous prolongions cette discussion ?
Oui, mais pour parler de vous.
De moi ?
Disons : pour faire comme Monsieur Dumas.
Vous êtes au courant, pour le bandeau ?
Quel bandeau ?
Un petit détail. En révisant votre cours de littérature française, cherchez chez les libertins type Laclos. Ou chez Fragonard, si vous préférez la peinture.

Il est dix heures et demie du soir. *Dix heures et demie du soir en été*, superbe titre pour un roman. Déjà pris, évidemment. Et même s'il n'y a pas de copyright sur les titres, il ne faut pas pousser.
Je descendrais volontiers Piazza del Popolo, et de là je remonterais le Corso. Question de voir des gens, de boire un verre à une terrasse. Question de retarder, encore ? Je commence à en douter. J'ai l'impression que *Le sens interdit* veut m'échapper, comme si quelqu'un était en train de le récrire quelque part. Ce ne peut être que moi, cependant.
Je reste à ma table. J'écris avec un minimum de lumière. On dirait que les moustiques m'épargnent. Mais ce n'est que l'effet de la crème dont j'ai enduit mes mains, mes avant-bras, mon visage.

SIX

Et il veut que vous continuiez à porter un bandeau ?
Non, c'est lui qui porte le bandeau. C'est moi qui dois lui mettre.
Et il insiste pour porter un bandeau ?
Non, c'est moi qui l'exige. Mais il ne fait rien pour tâcher de m'en dissuader. Ça lui convient très bien comme ça.
C'est un type bizarre.
Et moi, alors ? N'oubliez pas que tout cela commence par moi. Toute l'histoire du bandeau vient de moi.
Ce sont vos conditions, c'est tout. Vous posez vos conditions.
Vous les accepteriez ?
Oui, mais j'essaierais de vous faire comprendre ce que vous perdez, vous, à ne pas être regardée.
Selon vous, c'est quoi ?
C'est de vous assister, de vous suivre, de vous accompagner. On ne peut pas tout faire à l'aveugle.
Mais vous voulez bien, pour une fois ? Pour la première fois ?
Oui, puis je vous apprendrai, je vous le promets. Si vous le voulez bien.

Mais pourquoi tu te tortures ainsi ? Tu n'es pas si différente, tu sais. Toi, tu as cette histoire du bandeau. D'autres en ont d'autres.
Et toi, qu'en sais-tu ? Des trucs que tu as lus dans des bouquins ?
Non, ce ne sont pas des choses que j'ai lues, mais des relations que j'ai eues. Que j'ai, si tu tiens à le savoir.
Tu en as dit trop ou trop peu, Pierre.
Cette alternative perd vite une branche, n'est-ce pas ?
Oui. J'attends la suite.
Bon, j'en ai connu une autre. Son truc, c'était de couper les sous-vêtements aux ciseaux, à même la peau. Il ne fallait pas avoir peur.
Elle te découpait le slip à même la peau ?
Oui, et je devais lui faire la même chose.

Vous ne vous êtes jamais blessés ?
Rien de grave, une égratignure, une fois. On en a ri.
Et ça ne revenait pas trop cher ?
Tu sais, c'était pas la ligne Aubade tous les jours. Plutôt des trucs type Intimissimi ou Rinascente. Ou encore du petit marché matinal devant la gare, piazzale Flaminio.
Ah, alors c'était à Rome.
À Rome et à Bruxelles. C'est elle qui m'a fait aimer le Sablon. Après, on sortait pour voir qui pourrait nous fournir, parmi les Figurines des Corporations. Tous ces artisans avaient l'air sympa, on aurait acheté à tous, s'ils avaient pu fournir. Mais ils sont en bronze, et immobiles.
Et qu'est-ce qu'elle disait, qu'est-ce qu'elle racontait, comment elle expliquait ça ?
Bien, un peu comme toi, tu sais. Qu'elle ne pouvait pas faire sans. Que c'était sans danger. Que c'était une preuve de confiance, etc.
Et tu l'as crue ?
Et je te crois.
Quand je te raconte quoi ? C'est toi qui parles de confiance, je sais maintenant d'où ça vient.
De toute façon, c'est du passé. Je ne la vois plus.
Mais tu en vois une autre. Qu'est-ce qu'elle a, celle-là ?
Je ne suis pas sûr que je sois prêt à t'en parler.
Parce qu'elle, tu la vois toujours ?
Oui.
Elle est mieux que moi. Plus perverse.
Tu délires. Elle est différente, c'est tout.
Mais tu ne veux pas me dire comment ?
Pas maintenant. Plus tard, peut-être.
Quand on se sera quittés ?
Voilà que tu reviens avec ça. Tu le veux vraiment ?
Que tu me racontes ? Oui.
Me quitter.
Oui, aussi. Mais pas encore là tout de suite.

Il en voit une autre et vous acceptez cela ?
Et nous, qu'est-ce qu'on est en train de faire ?
On parle gentiment. On pourrait en rester là.
Je pourrais vous prendre au mot.
Mais vous ne le ferez pas.
Non.
Qu'est-ce qu'il vous a dit, au juste ?
Qu'elle avait son truc à elle. Mais il n'a pas voulu me dire quoi.
Son truc, c'est-à-dire une perversion ?
Le bandeau, par exemple, vous appelleriez ça une perversion ?

Bien sûr que non. Un caprice, une fantaisie.
Du piment.
Non, je vous l'ai dit, il vous prive, il ne vous aide pas. J'aimerais que vous le compreniez.
Vous croyez que c'est une affaire de compréhension, juste un effort que je devrais faire ?
Je ne dis pas cela.
Vous dites quoi, alors ?
Seulement que c'est dommage. Et ça doit l'être pour cette autre fille, aussi. Mais Dumas ne fera jamais que l'encourager dans sa perversion, comme il le fait avec vous.
Le mot perversion resurgit. Ce serait tout aussi simple de ne pas le retirer à chaque coup.
Bon, je ne le retire pas. Ça peut devenir une perversion, oui, si vous y sacrifiez trop.
Ça veut dire quoi, ça ?
Ça veut dire que vous acceptez des choses que vous n'accepteriez pas si vous n'aviez pas à faire accepter le bandeau.
Mais puisque Pierre ne me pousse pas à faire sans. Bien au contraire, comme vous dites. À moins que vous ne vouliez parler de vous-même.
Vous savez que j'accepte, mais vous savez aussi que j'aimerais vous en délivrer.
Je crains que ce soit pour une prochaine fois, à tout le moins. Venez un instant par ici.

C'est quoi, ce truc ?
Ça a l'air d'une paire de ciseaux, non ?
Tu ne vas pas me dire…
Si.
Mais tu es folle !
Tu aimes ça, non ? Tu l'as déjà fait.
Et merde !
Ça te dérange que je veuille essayer ?
OK, mais alors c'est toi qui portes le bandeau et c'est moi qui découpe. On va voir si tu as du cran.
Le bandeau et les ciseaux sont des choses distinctes. Je ne veux pas les mêler.
Non, tu veux juste essayer un nouveau truc.
Je crois que ça va plus loin. Mais pense ce que tu veux. Les ciseaux d'abord, puis on retourne au bandeau.

Je suis vidé. Je me suis vidé.
Pas étonnant qu'il y en ait partout.
Faudrait changer les draps.

Jamais de la vie. Je veux dire … pas tout de suite.
Viens par ici, il y a une zone plus ou moins sèche.
Tu me le dis maintenant ?
Quoi ?
Ce que tu fais avec l'autre, celle que tu vois toujours.
Tu cherches des idées ?
Non, je veux savoir, c'est tout.
Si tu veux, je ne la vois plus. Je crois que je pourrais, maintenant.
Parce que je peux les jouer toutes ?
Non, c'est des gamineries, de ta part. Je ne crois pas que ce soit aussi vital que tu le dis, pour toi.
Qu'est-ce qui t'en fait douter ?
D'abord, ton empressement à essayer un nouveau truc, juste parce qu'on te l'a raconté. C'est pas comme ça quand ça vient de plus profond.
Bon, l'autre, tu me le dis ?
Non, je te laisse deviner. Ça devrait donner des choses intéressantes.

Qu'est-ce que Pierre ne veut pas révéler à Aline ? Pierre a beau badiner, le lecteur pressent qu'il s'agit du sens interdit dans lequel il voudrait s'engager. Je veux dire : s'engager lui, le lecteur. Dès lors qu'il est clair que ce sens est susceptible de varier d'individu à individu, le romancier se gardera bien de choisir. Il laissera libre cours au lecteur, qui puisera dans les profondeurs de sa boîte à fantasmes ; il y a en effet bien peu de risques qu'elle soit vide.

C'est bien aussi avec vous.
Mais vous ne renoncez pas au bandeau ?
Pas de manière permanente. Mais avec vous ça peut être sans.
Parce qu'avec Dumas vous continuez vos petites séances. Je n'appelle pas ça un bien grand progrès. Vous restez accro.
Écoutez. Pierre, c'est Pierre, c'est lui. Olivier, c'est Olivier, c'est vous. Et Aline, c'est Aline, c'est moi. Ce sont, nous sommes, des individus.
Adultes et vaccinés.
Là je crois entendre Pierre. Une de ses expressions favorites.
Peut-être avons-nous des choses en commun, lui et moi. À part vous.
Je ne suis pas une chose.
Ce n'est pas cela que je voulais dire. Et vous le savez.
Je voudrais vous montrer quelque chose.

C'est ainsi qu'Olivier se retrouve partenaire dans des jeux qu'il n'a pas prévus. Le roman ne dit pas s'il finit par y prendre goût, ni s'il abandonne le projet de ramener Aline sur le droit chemin d'une sexualité tout ce qu'il y a de plus *straight*. Ce qui est certain, c'est que lui aussi sera le quitté et non le quitteur.

Aline, un temps, fait des efforts. Elle tente même de persuader Pierre de renoncer au bandeau. Ce n'est pas un succès.

Je ne peux pas comme ça.
Je croyais que tu voulais me voir.
Oui, et tu es belle à en trembler.
Et ça t'inhibe.
Oui.
Et je dois te croire ?
Oui.
Et maintenant il est bien clair qu'on est prisonnier de nos petits jeux, qu'on ne fera jamais l'amour comme des gens normaux.
J'aimerais entendre ta définition de la norme. Purement statistique ?
On pourrait commencer par là, oui.
Mais on n'en sait foutre rien de comment les gens vivent, de ce qu'ils font ! Et je me fous de la norme, statistique ou autre. Je fais ce que je veux, je n'ai pas d'explications ou de justifications à donner.
Mais tu as une partenaire.
Mais je sais ce que tu veux vraiment.
C'est fou comme les hommes savent tout. Science infuse.
Écoute, le jeu du bandeau ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Tu me l'as appris, tu te souviens ?
Et si je veux passer outre, tu ne me laisses pas faire. Il te faut ton petit truc. Tu es très adaptable, très souple, très polyvalent, mais il te faut ta petite perversion. Peu en importe la nature.
Pense ce que tu veux. Tu me diras quand tu voudras bien reprendre.
Avec le bandeau ?
C'est ça.
La réponse est : jamais. J'ai dépassé ce stade. Je veux une relation d'égale à égal, je ne veux plus jouer cachée.
Tu changeras d'avis.
Qu'est ce qui te fait croire ça ?
Mon petit doigt.
Ce qui veut dire : tu te projettes.
OK, je me projette. Il reste du rouge ?

Qu'est ce qu'elle te fait, l'autre ? Ou qu'est-ce que tu lui fais, toi ?
Ça commence à t'obséder, non ?
C'est mon affaire. Je veux savoir, c'est tout.
Pour faire la même chose ? Et si c'est dangereux ?
Je veux juger par moi-même.
Je t'ai dit : je veux bien cesser de la voir, et ainsi on cessera de se faire des choses, comme tu dis, et nous deux on aura la paix.
Pas si simple. Les choses faites restent faites.
Et je n'ai aucune intention de nourrir ton obsession. Considère que le chapitre est clos.

Et c'est toi qui décides, tout seul ?
Ça ne concerne pas que moi. Je n'ai pas reçu la permission d'en parler.
Tu l'as demandée ?
Nullement. Et je n'ai pas l'intention de le faire.
Elle ne t'a pas non plus interdit d'en parler. C'est toi qui interprètes.
C'est moi qui interprète et on en reste là.
Ça, c'est ta décision, pas la mienne. La mienne, c'est qu'alors on ne joue plus, ni avec bandeau ni sans. Idem pour les ciseaux.
Tu reprends tes billes ?
Exactement.
Très bien. Tu me feras signe.
Toujours aussi sûr de toi. Tu n'es pas le seul non plus.
Je sais. Amuse-toi bien avec le père d'Axelle.
Je te signale qu'il a un nom, il s'appelle Olivier.
Axelle est au courant ?
Qu'est-ce que ça a à voir ?
À voir avec quoi ?
Avec ce que je fais avec lui. Le père n'a pas d'ordres à recevoir de sa fille, je suppose ?
Corruption de parent d'élève. Ce n'est pas bien vu des autorités.
Tu plaisantes ?
Oui. Mon sens de l'humour ne tardera pas à te manquer.
Tu peux toujours te bercer d'illusions.

Ce que Pierre ne fait pas. Il se pose seulement la question de savoir s'il est préférable pour lui de quitter Aline dès à présent, sans attendre ce qu'il soupçonne être la fin probable de leur histoire : Aline le quitte car il refuse de suivre les méandres de sa sexualité.
Mais ce sont des questions qu'on se pose un peu vainement. Pierre ne fera pas ce qu'il décide en fin de compte de faire, ne plus revoir Aline. D'ailleurs, tout en ayant décidé de ne plus la revoir, il attend qu'elle l'appelle. Pour me montrer charitable envers Pierre, je dirai qu'il a plusieurs centres de décision, à différents niveaux. Et qu'ils ne sont pas toujours d'accord sur la procédure à suivre.

C'est Pierre ?
Qui d'autre, Aline ? Tu as déjà entendu quelqu'un d'autre sur mon portable ?
Vieille habitude du temps des fixes. Et puis, ça pourrait être quelqu'un d'autre, non ?
Oui, c'est cela. L'autre en question, qui exigerait de répondre au portable – ce serait sa dernière perversion. Dernière en date, je veux dire. *Latest* et non *last*.
Je ne t'ennuierai plus avec elle. Je voudrais te voir. Je voudrais qu'on reprenne comme avant.
Le bandeau te manque.
Toi surtout. La petite vie réglée avec Olivier, marcher dans le rang et tout ça, ça fait trop scolaire. Et j'ai déjà l'école, tu vois, j'ai besoin de m'échapper.
Tu sais que je m'étais promis de ne pas te re-contacter ?

Eh bien tu ne le fais pas. C'est moi qui t'ai appelé, l'honneur est sauf.
Je ne disais pas cela pour cela.
Pourquoi alors ?
Parce que je ne vois pas ce qu'on gagne si c'est pour se retrouver au même point dans quelques semaines – ou quelques jours.
Le même point, c'est quoi ?
C'est toi qui veux guérir, qui veux devenir normale, etc. etc.
Mais puisque je t'appelle pour le bandeau. Et pour les ciseaux si tu veux.
Et tu promets que tu ne me poseras plus de questions sur ce que je fais avec l'autre, ou les autres ? Je ne t'en poserai pas non plus.
Je t'ai dit qu'il n'y a plus rien à raconter. Avec Olivier c'est fini. C'est Axelle qui me pend la gueule.
Pourquoi ?
Parce que son père lui fait payer un peu les hauts et les bas de notre relation. Les bas, pour être exact. Et comme on est au fin fond…
En apnée…
Non, moi je suis remontée à la surface, et je t'attends. Tu sais passer demain soir, ce soir j'ai un truc dont je ne peux pas me dépêtrer.
Oui, à demain, vers huit heures comme d'hab ?
Huit heures chez moi, OK. Tu verras que j'ai enrichi ma collection.
Un nouveau bandeau ?
Plusieurs. Grand choix de textures et coloris.
I can hardly wait. Cheers.
Cheers.

SEPT

J'ai dû m'endormir dans le divan en allant voir un mot au dictionnaire. Je ne sais même plus lequel. Il était très tard, on sentait l'aube se préparer à poindre sur le parc. Je n'ai pas écrit grand-chose. Du moins sur le papier. J'ai la tête pleine, mais je ne sais pas de quoi au juste. Je vais refaire du café. Aussi serré que mon estomac le supporte.

7h 30. Il ne me reste qu'un chapitre à écrire, un seul, le dernier, le douzième. Je crois apercevoir comment je vais m'y prendre – disons qu'il ne peut plus m'échapper, et que le lecteur peut s'attendre à une sacrée surprise. Il sait qu'on ne prend pas les décisions qu'on s'est promis de prendre, je le lui ai dit. Et qu'on n'écrit pas les chapitres qu'on pensait écrire. Il le constate.

On frappe à la porte. Un petit coup sec, un seul, que je reconnais, accompagné de ce prénom que je porte, sur le ton de l'interrogation : 'Pierre ?'.
Que puis-je dire sinon : 'Oui' . Ou encore : 'Entre'.
'Pierre, il faut qu'on se quitte. Je te parle.'
Le personnage de Pierre vole en éclats, en éclats de rire, un peu forcés tout de même :
'Est-ce que par hasard tu n'aurais pas voulu dire : « Pierre, il faut qu'on se parle. Je te quitte. » ?

HUIT

Pierre = Pierre. On le savait, n'est-ce pas ? Je veux dire : vous saviez que je suis Pierre. Que Pierre, c'est moi, moi qui écris ceci. Moi qui dois maintenant, tout d'un coup, affirmer que j'existe bel et bien, que je sors du roman, que je suis aux commandes. Moi qui demande à être cru. Est bien pris qui croyait prendre. C'est moi qui frétille au bout de la ligne, moi qui me prenais pour le pêcheur.

Je n'ai pas beaucoup menti en parlant de Pierre. Ne pas mentir beaucoup : expression intéressante, qui ne fait que confirmer le mensonge. Apparentée au « *I'm not a crook* » de Nixon. On se rappelle ce que ça lui a valu. Narrateur en *impeachment* : nouveau statut, que je n'ai pas le toupet de rejeter.

Je suis Pierre. Vertu de la répétition : je suis Pierre. Je ne suis pas informaticien, bien sûr, je suis romancier. Nouveau mensonge : je ne suis pas romancier, je suis enseignant, c'est avec ça que je gagne ma vie, c'est donc ça qui me définit, comme Aline, comme Francesca, comme tant d'autres qui voudraient faire autre chose. Ou croient qu'ils font autre chose. Tous trois dans le grand vivier aux fonctionnaires, vous savez, ces gens que vous nourrissez de vos impôts, ceux et celles à qui, entre autres, vous confiez vos enfants, Axelle par exemple.

Je reprends. Je suis Pierre, enseignant. Prof d'anglais (ça aussi, ça a dû se voir). ET écrivain. Ou plus modestement : écrivant. Ce que je suis en train de faire. Indéniable, ça. *I'm writing*, dit l'anglais, forme en *–ing*, aspect progressif.

Je ne connais plus Aline, je ne la comprends plus. Et pourtant je dis : elle reviendra. Comme dans le roman. Ces pages sont écrites. L'ordre des choses. Ou son désordre. Le dernier chapitre, je ne l'ai pas écrit. Je veux le vivre. Aline viendra rejoindre le beau désordre de mon roman. Savoir obscur de l'écrivant, parallèle au pouvoir du démiurge.

Je veux revoir Aline. Autant commencer par là. Deux heures après qu'elle m'a quitté, je veux revoir Aline. Ravoir Aline. Il ne faut que deux mots pour dire cela.

En attendant (en attendant quoi ?), je vais revoir Francesca. Francesca que je veux connaître. Ce désir qui paraît normal, sain, généreux, tout ce qu'on voudra. *Connaître*, *savoir*, *comprendre*. Trois antichambres de *posséder*. Rien d'autre et rien de plus.

Francesca. L'ordre du possible. Repousser l'écriture jusqu'à ce que je sache. Qui est Francesca, qui est Aline, qui est Olivier, qui est Pierre, c'est-à-dire : qui est moi, qui je suis. Voilà que je recommence.

Décision bienvenue (mais je la suivrai, celle-là ?) de ne pas vivre pour transcrire, mais de vivre tout court. Vivre d'abord, au moins. Ce qui veut dire, pour le moment, Francesca. On écrira si ça prend sens. Sens interdit si on veut, mais sens. Les mots qu'on aligne ne font pas sens, c'est une illusion. Récurrente, j'en conviens, dans mon cas. Les mots qu'on aligne sont des fourmis qui longent une plinthe et qu'on regarde, médusé. Elles savent où elles vont. Ce n'est pas là qu'on veut aller, généralement. J'en ai des preuves. En abondance.

NEUF

J'ai passé une nuit, toute une nuit, avec Francesca. C'est la première fois qu'elle ne me jette

pas dehors, mais c'est aussi la première fois que nous ne faisons pas l'amour. C'est idiot à dire, mais nous avons passé le plus clair de la nuit à parler d'Aline. Et puis d'elle, de Francesca. Elle a tout voulu savoir sur le bandeau, sur les ciseaux. Je crois qu'elle a très bien compris que je recherche autre chose qu'une relation standard ('normale', 'saine', si l'on veut, mais les guillemets sont alors de rigueur, on sait ce que je pense de tout cela). Si elle veut humilier son partenaire, c'est parce qu'elle a été humiliée elle-même ; elle n'a pas voulu me dire quand, ni comment, ni par qui. Elle n'a pas la force de raconter cela, ni à moi ni à qui que ce soit d'autre, c'est trop tôt. Elle doit pourtant le faire, elle le sait.

Je peux placer cette nuit fertile en mots dans mon roman. Essentiellement sous forme d'un long dialogue entre Francesca et Pierre : après tout ce ne sont que des paroles qu'ils se sont échangées, les autres flux étant restés en attente. Il est vain d'imaginer qu'il me suffirait de transcrire ce que ma mémoire aurait fidèlement gardé. De ses propres paroles et de celles des autres on ne conserve qu'une chose : l'interprétation qu'on leur donne, celle en vigueur au moment même où on s'imagine les transcrire. Car il est certain que l'interprétation varie elle aussi, mais en progressant toutefois vers un but unique, le maintien et le renfort de l'image de soi que l'on pense et que l'on veut donner.

Extraits :

Tu reverras Aline ?
Oui, le bandeau, c'est son fil à la patte. Et la paire de ciseaux ne servira pas à le couper.
Et toi, ça te convient bien, tu ne penses pas à l'aider à se débarrasser de tous ses fétiches et fantasmes. Et tu veux que je te jette dehors après l'amour, même si tu dis le contraire, n'est-ce pas ?
Faisons l'amour d'abord, on en parlera après.
Non, aujourd'hui on parle. On parle toute la nuit.
Ça donne soif.
Il y a de l'eau.
L'eau ne me fait pas parler.
Il y a du café. C'est toi que je veux entendre, pas l'alcool.
Tu es directe.
Je suis directe.

Je veux t'humilier, je veux te faire ce qu'on m'a fait. Mais en infiniment moins grave. En pur symbole.
Me jeter dehors, me payer, c'est de l'ordre du symbole ?
Ce n'est pas si grave, si tu le prends comme un jeu. Comme le bandeau. Comme les ciseaux.
Mais ce n'est pas un jeu. Tu veux te venger. Mais tu te venges toujours sur la mauvaise personne, tu te rends compte de cela ? Moi et les autres, on ne t'a rien fait. À l'exception de lui. Ou d'elle.
Lui. Une femme ne ferait jamais ça.

Ne ferait jamais ça à une autre femme, tu veux dire.
Ne ferait jamais ça à personne. Tu ne te rends pas compte.
Je ne peux pas me rendre compte parce que je ne sais pas, c'est tout.
Je ne peux pas parler de ça. Il ne faut pas me demander de parler de ça.
C'est la seule chose dont tu devrais parler. Est-ce que seulement tu comprends cela ?
Parfaitement. Et qu'est-ce que ça devrait changer ?
Ça devrait t'amener à chercher de l'aide. Tu devrais voir quelqu'un. Je veux dire, un professionnel.
Un psy.
Oui, ils sont là pour quelque chose. Psy n'est pas une insulte, tout de même. Et ils ne sont pas tous cinglés.
Pas tous. C'est comme tu dis. Et comment je fais pour tomber sur le bon ?
Tu te renseignes un peu. On finit par savoir ces choses-là.
Je le ferai, je le ferai. Sans doute. Mais pas cette nuit, de toute façon.

De nouveau chez Francesca, avec Francesca. Fin d'après-midi, je me disais que ce serait plus propice. Mais elle semble à peine se souvenir qu'on faisait l'amour ensemble, naguère, tout ce qu'il y a de plus naguère. Quand je le lui ai rappelé, elle m'a dit qu'elle n'était plus prête. Mais que ça reviendrait, je devais être patient. Comme un mari auquel sa femme dit qu'elle a mal à la tête ? Précisément. *Appunto*. Quand on reprendrait ensemble (ses propres paroles, pas mon interprétation, cette fois je suis certain de ne faire que reproduire), ce serait pour construire quelque chose, il n'y aurait plus d'exploitation, plus d'humiliation, symbolique ou autre. J'ai rétorqué sur un ton mi-plaisant mi-sérieux que j'aimais à être exploité et humilié, si ça voulait dire jouir avant d'être flanqué dehors avec un billet de cinquante ou de cent euros en poche. Francesca a souri, vaguement. Je n'ai guère osé insister. Elle semble plus intéressée à faire la connaissance d'Aline qu'à quoi que ce soit d'autre. Mais qu'elle ne compte pas sur moi pour les présentations. Je préfère sérier les problèmes, je ne sais pas faire face sur tous les fronts simultanément.

Aline est revenue, ça n'a pas mis longtemps. Je présente ça sous la forme d'un dialogue.

Je ne pouvais plus, tu sais. Ce n'était plus jamais comme ça. Je feignais l'orgasme une fois sur deux. C'est fatigant.
Je veux bien croire. Qu'est-ce qu'il a dit, il sait que tu es ici ?
Oui, je lui ai dit ce que je viens de te dire.
Que tu n'en pouvais plus ?
Que je feignais l'orgasme une fois sur deux.
Il a pris ça comment ?
Pas si mal que je le pensais, son orgueil est tel qu'il peut supporter mes petites égratignures.
Et tu ne le reverras plus ?
Non, ce serait pour réessayer les mêmes trucs et réentendre les mêmes salades.
Tu es dure.
Il m'a traitée de malade, et ça je n'ai pas supporté.
Je ne te donne pas tort.

Non, tu es aussi malade que moi. Plus même.
Birds of a feather flock together.
Tu te sens bandeau ou ciseaux ?
On peut essayer les deux, je me sens des ressources.
Une longue abstinence ?
Il y a un peu de ça, oui.
Tu n'en as pas d'autre que moi ?
Si, mais une qui veut parler, surtout. Elle veut tout savoir de toi.
Je peux savoir comment elle s'appelle ?
Francesca, pourquoi ?
Pour savoir. C'est un beau prénom, tu ne trouves pas ?
Dantesque. Dangereux.
Comme si tu n'aimais pas ça. Quelle est sa spécialité ?
Jeter son partenaire à la rue, une fois l'acte accompli. C'est son côté mante religieuse.
La mante religieuse va plus loin, beaucoup plus loin.
Dans l'humiliation je ne suis pas sûr. Il faut savoir que Francesca t'oblige à prendre un billet de cinquante ou de cent euros.
Et tu t'en plains ? Tu n'as qu'à me les refiler. Pour la caisse ciseaux et bandeau.
De quoi faire un petit musée.
Et qu'est-ce que tu lui as dit de moi, vu qu'elle veut tout savoir ?
Que tu reviendrais.
C'est tout ? Rien sur mes petits caprices ?
Tout sur tes petits caprices. C'est ça qui la pousse à vouloir savoir tout.
Mais puisque tu lui as tout dit.
Tout ce que je sais. C'est peu. Elle soupçonne qu'il y a bien plus à savoir. Elle voudrait te rencontrer.
Moi aussi.
Ça ne peut se faire que par moi.
On compte sur toi, toutes les deux.
Je dois réfléchir.

Quand deux personnes veulent se rencontrer, quand elles le veulent vraiment toutes les deux, et quand toutes les deux sont des femmes (ici je fais hurler, mais je maintiens), seul l'enfermement en des lieux séparés et distants peut empêcher la rencontre. Moi, je ne prenais même pas de précautions : Aline venait chez moi, j'allais chez Francesca, le plus souvent en plein jour, et sans même que me frôle l'idée absurde de contrôler si j'étais suivi. Je n'ai rien dit, ni à l'une, ni à l'autre, de la conclusion à laquelle j'étais arrivé rien qu'en les écoutant parler l'une de l'autre, et s'éloigner de moi, d'autant plus vite et plus sûrement qu'elles étaient promptes à le nier.

Avec Francesca je fis usage d'un stratagème, sans doute trop peu élaboré. Elle n'eut pas la délicatesse de ne pas m'en révéler l'échec.

Je crois que c'est la dernière fois qu'on se voit. Aline est revenue.

Ton Aline n'est pas la Mathilde de Brel. Il restera bien une petite place pour moi.
Et s'il n'en reste pas ?
J'en prendrai mon parti.
Ça ne semble pas te gêner beaucoup.
Tu préférerais que ça me gêne ? Qu'est-ce tu veux, à la fin ?
Je préférerais vous avoir toutes les deux. Mais de toute façon, nous, il semble bien qu'on ne fasse plus que discuter. Et d'Aline la plupart du temps.
Tu préférerais qu'on parle de toi.
Ou de toi. Ou encore mieux : de nous.
Mais puisque tu veux t'installer avec Aline…
Je n'ai jamais dit cela.
Qu'est-ce que vous allez faire alors ?
Je dis seulement que je ne veux pas continuer une relation dans laquelle tu ne t'engages plus guère.
Le problème, alors, c'est moi. Aline n'a rien à faire là-dedans.
Si tu veux.
Comment : si je veux ?
Façon de parler, tu le sais. Ton français te permettait de comprendre ça, tout de même ? Tu le parles mieux que nous.
Qui, nous ?
Aline et moi.
Encore et toujours Aline. Et tu ne veux pas me la présenter, toujours pas ?
Je ne crois plus que ce soit nécessaire.
Monsieur a fait le détective. Un travail de filature ?
Une de vous deux a dû le faire avant moi.

Aline et Francesca, que se disent-elles ? Que disent-elles de moi (à supposer qu'elles parlent de moi – elles ont commencé par ça, certes, mais sont certainement passées à des sujets plus intéressants. Comme par exemple ?). On voit où je veux en venir. La relation Francesca-Aline (ou Aline-Francesca, ce qui n'est pas la même chose ; je pencherais plutôt pour une relation où Francesca a le rôle primordial, le rôle de meneuse).

Ne font-elles que parler ? On peut en douter, n'est-ce pas ? Elles ont commencé par comparer leurs cahiers de notes, peut-être (déformation professionnelle de ma part ; chez elles il est sans doute à l'état implicite, et le plaisir, précisément, c'est de le faire venir à la surface, et de voir qu'il concorde avec celui de la partenaire, sur tant de points, y compris celui du pauvre Pierre – pauvre Pierre, notez bien l'expression, le pauvre Pierre exclu de nos jeux). Puis elles sont passées à des choses plus sérieuses, à ce savoir des corps que les hommes pensent posséder, mais comme ils se trompent, n'est-ce pas ?

Elles ne refusent pas de me voir, elles ne refusent pas de faire l'amour avec moi (ce serait se trahir à coup sûr, elles sont bien trop subtiles pour ça). Francesca s'y est remise, Aline n'a jamais cessé (si on est ensemble, autant faire quelque chose de ce bandeau, de ces ciseaux – ces derniers doivent rouiller si on ne s'en sert pas, n'est-ce pas, Aline ?). Mais elles n'y sont qu'à moitié, au mieux (si je compare, mais bien sûr que je compare, et sans référence au cahier de notes, je n'ai pas besoin de ça). C'est ce qu'on appelle se montrer paresseuses (et j'en deviens paresseux à mon tour, la dernière fois c'est moi qui ai quitté Francesca après

l'acte – le premier acte, notez bien, alors que toute bonne pièce en comporte au moins trois).

« Que font-elles ? » égale bien sûr « Que font-elles ensemble ? » C'est ici que mon imagination (si fertile, la moindre des choses pour une imagination de romancier) reste en panne : je dois recourir aux lectures (les livres des autres, mieux informés ?), mais de toute façon je vois tout de mon point de vue, et donc je ne comprends rien, ce qu'elles savent pertinemment bien, ce dont elles profitent (Pierre n'y verra que du feu, mais pas le nôtre, pas celui qui tord délicieusement les flammes de nos corps).

Je ne me sens pas bien dans le rôle de l'exclu. Il doit y avoir un jeu auquel je peux participer. Tout le monde sait (Aline sait, Francesca sait) que je suis souple, vraiment souple. Je me suis adapté à pas mal de choses, et je ne demande qu'à apprendre.

Ce que je ne veux pas : le rôle du partenaire ennuyeux, dépassé, celui dont on parle, celui à qui on parle s'il le faut, celui avec lequel on fait encore l'amour, mais sans inventivité, le plus rarement possible, par habitude, pour éviter les scènes, pour ne pas devoir donner d'explications (qu'il ne comprendrait pas, de toute façon, c'est un homme).

DIX

Le week-end dernier j'ai été l'invité de Francesca, dans une villa de Sabaudia, en bord de mer. Ce doit être la propriété de ses parents, qu'ils lui ont prêtée pour quelques jours ; en tout cas elle s'y retrouve parfaitement, comme si elle était chez elle. Sabaudia n'est pas très proche de Rome, et j'ai fait le trajet avec Francesca, dans sa Fiat Stilo. Elle n'a pas dit grand-chose pendant le voyage. J'ai très vite adapté mon silence au sien.

Quand nous sommes arrivés, elle m'a précédé dans le hall, a poussé grand ouverte la porte du séjour, et m'a invité à entrer le premier. J'ai mis quelques secondes à apercevoir Aline, car elle était en hauteur. Elle se balançait dans un hamac, nue. J'ai senti les regards des deux femmes s'arrêter sur moi ; puis elles se sont mises à rire.

J'étais sur la terrasse, mais il commençait à faire chaud. Et puis, il y avait ce type qui m'observait avec des jumelles. Je crois qu'il serait rentré dans mon sexe, s'il avait pu. Je veux dire : rentré de son corps tout entier.
Comme le petit personnage du film muet dans *Hable con ella* ?
Exactement. Mais en nettement moins sympathique.

Francesca me regardait d'un air ironique, comme pour me dire : « Tu caches ton jeu, mais je sais que tu as peur. Peur de nous perdre. Toutes les deux. D'un seul coup. » Bien sûr, c'est un peu long comme interprétation d'un regard, mais sur l'ironie je ne peux pas me tromper.

Elle, elle ne se trompait pas sur ma peur, si c'est vraiment ce qu'elle voulait dire. J'ai vite ressenti le besoin de prendre un peu l'air. Je suis sorti me balader le long de la mer, comme le ferait le plus banal des quidams. Marcher et penser. Pas de conclusions en vue. Rien qu'une mer de doutes, de questions.

Quand je suis rentré, les deux femmes bavardaient gaiement, comme de bonnes vieilles amies, ce qu'elles ne sont pas. Elles ne se connaissent que depuis quelques jours, deux semaines tout au plus. Le compte est facile à faire, et je peux le faire d'autant plus aisément que

l'intermédiaire, le médiateur (involontaire, s'entend), c'est moi.

Le soir nous avons fait griller des poissons et bu beaucoup de vin, Francesca surtout. Nous sommes allés nous coucher tard, moi dans une chambre (la 1; c'est étrange, ce numéro), elles dans d'autres, ou dans une autre. La villa a quatre chambres, et deux salles de bain. Bruits d'eau jusque tard dans la nuit. Ablutions. Rites accomplis. Corps en connaissance de corps. Âmes comme frêles esquifs (pourquoi faut-il que les esquifs soient tous frêles ? car c'est dans la nature des choses, la nature cédant à la rhétorique, rhétorique de la fatigue, du sommeil – c'est comme ça que je suis parvenu à m'endormir.)

Le lendemain, promenades, plage, etc. – menu normal de trois estivants. Pas si simple, pas si limpide. Dans la chaleur de la fin d'après-midi, dans un miroir que plus tard j'aurais juré disposé à cet effet, je vois l'image de deux femmes à genoux sur un lit, face à face, à un mètre de distance l'une de l'autre, entièrement nues, se touchant par les extrémités de leurs mains au bout de leurs bras tendus, élevés presque à l'horizontale. De temps en temps, suivant un rite et selon un rythme que je ne comprenais pas, elles se lâchaient une main, en passait le dos sur leurs toisons (flamme noire de Francesca, flamme d'or d'Aline), chacune sur sa propre toison, puis se reprenaient les bouts des doigts. Je comprenais qu'il leur suffisait de détourner un peu leur regard pour apercevoir le mien qui se nourrissait d'elles. Puis, lentement, pour me donner le temps de m'échapper si je le voulais, Francesca tourna la tête vers moi. Je fus le premier à baisser les yeux.

Le lendemain, je rentrai à Rome avec Francesca. Aline restait à Sabaudia, invitée par les parents de Francesca, comme s'il s'agissait d'une amie d'enfance de leur fille. Après tout, disent-ils tous et toutes, ce sont les vacances, les cours ne reprennent qu'en septembre, et il fait moins chaud à Sabaudia qu'à Rome. Francesca, elle, ne reprend les cours qu'en octobre, ce qui est encore mieux. Mais apparemment elle ne sent pas assez libre devant ses parents ; les petits jeux avec Aline devront donc s'interrompre quelques jours.

Mutisme de Francesca dans la voiture. Cette fois je ne me sentais pas capable de me taire.

Vous n'allez pas m'expliquer, ni l'une ni l'autre ?
T'expliquer quoi ?
Ce que vous fabriquez ensemble.
Parce que tu considères que ça te regarde ?
Oui, tant que je fais l'amour avec toi, tant que je fais l'amour avec elle, ce que vous faites ensemble m'importe et me regarde.
La solution est peut-être de ne plus faire l'amour avec Aline. Ni avec moi.
C'est ça que vous voulez vraiment ?
Non, mais on ne veut pas de ta curiosité.
Et si c'est plus que de la curiosité, si c'est une envie de participer ?
Je sais que tu nous prends pour des tordues, et que c'est d'ailleurs pour ça qu'on te plaît tant, mais Aline et moi on est bien à deux, on n'a pas besoin d'homme.
C'est donc à ça que ça revient – le bon vieux rejet du mâle.
Mais puisqu'on veut bien faire l'amour avec toi, on ne rejette pas les hommes ; on les maintient à leur place, c'est tout.
« On veut bien », tu dis, pas « on veut » – je finirai par croire que quand je vais chez toi je vais dans une maison de tolérance.

Drôle de maison de passe puisque c'est toi qu'on paie.

La conversation a continué comme ça quelques minutes, puis s'est éteinte. Ou Francesca l'a éteinte, comme on éteint une cigarette dont on s'aperçoit soudain qu'on en a assez, et qu'on n'aurait pas dû l'allumer. Il ne me restait qu'à les aborder ensemble, à revenir avec ma proposition à un point où je jugerais possible d'entrer dans le jeu, quand elles seraient un peu échauffées par les regards échangés et le besoin de se toucher.

Le retour d'Aline eut lieu quelques jours avant la date prévue, si bien qu'elle ne resta seule à Sabaudia (seule avec les parents de Francesca, ce qui pour Aline voulait dire seule) que deux jours – les plaisirs de la plage, de la mer, la délicieuse fraîcheur de la brise marine, que peuvent-ils contre l'attrait de la chair, la robe entrouverte de Francesca, la promesse de sa voix qui soudain se brise ? Pas grand-chose dans mon cas ; encore moins sans doute dans celui d'Aline.

Si je voulais les revoir ensemble, je n'avais guère d'autre possibilité que de les inviter – l'idéal eût été de les inviter séparément, mais pour le même jour, afin qu'elles ne soient pas tentées de refuser juste afin d'éviter une situation embarrassante. Car il ne fait aucun doute que Francesca avait fait part de mes propositions à Aline, et lui avait dit ce qu'elle en pensait. Mais à l'époque du portable il est vain d'essayer de prendre les gens par surprise ; deux minutes après mon invitation à l'une, l'autre saurait ; je ne pouvais que les inviter ensemble, et risquer d'essuyer un refus.

Elles ne refusèrent pas ; j'invitai d'abord Aline, mais en lui faisant savoir que j'inviterais Francesca aussi ; mon studio est exigu, mais on peut prendre place à trois à table, et le lit est un grand lit, qui en a sans doute vu d'autres – on sait qu'on ne sait rien de la vie que les autres mènent, mais il n'y a rien qui nous pousse à croire qu'ils se comportent toujours en enfants de chœur (lesquels d'ailleurs…). Francesca ne fut pas étonnée d'apprendre que j'invitais aussi Aline ; le portable avait fonctionné.

Je m'étais arrangé pour proposer des boissons en suffisance mais non en excès ; je connais ma propension, et celle de Francesca, à appuyer un peu trop sur le rouge ; l'affaire me semblait trop importante pour finir noyée. Comme on va le voir par un extrait choisi de notre dialogue à trois, l'affaire est à l'eau, de toute façon, et se solde par un dernier chapitre toujours à écrire.

Et ce fameux roman, Pierre ? Ce *Sens Interdit* qu'on se disputera dans les kiosques des gares, il en est où ?
Il me reste un chapitre, le dernier. Je crois qu'Aline sait qu'elle en a interrompu la rédaction.
Il fallait qu'on se quitte pour que je te parle, je ne me trompais pas.
Mais il semble bien que je ne fasse plus guère que parler, avec vous deux.
Je ne sais pas ce qu'il en est avec Francesca, mais on ne fait tout de même pas que parler.
Tu ne sais vraiment pas ce qu'il en est avec Francesca ? Vous ne vous parlez pas ? Ou vous ne parlez pas de moi ?
On parle beaucoup, on ne fait que ça, pratiquement.
Le 'pratiquement' laisse entendre qu'il y a place pour quelque chose d'autre.

Francesca sait que j'aimerais…
Assister ?
Participer plutôt.
Et qui te dit que ça te plairait ?
Je voudrais essayer, c'est tout.
Sache qu'on a déjà passé tout ça en revue, Francesca et moi, et la réponse est *Non, merci*, comme pour le nucléaire. *Ci dispiace*. *Very sorry*. D'autres langues peuvent être fournies à la demande.

Elles ne semblaient pas disposées à autre chose que ce gentil badinage. Je ne pouvais repérer aucun signe de désir, ni chez Francesca (pas de voix qui se brise, pas de robe qui s'entrouvre), ni chez Aline (ce léger gonflement des lèvres, cette mèche qui revient dans les yeux). Une soirée à bavarder avec deux jolies femmes, qui veut mieux ? Seulement celui qui croyait qu'il allait voir plus.

Je pourrais me laisser croire que je n'ai pas perdu deux femmes dans l'affaire. Que je peux encore inviter l'une chez moi (Aline) et me rendre chez l'autre (la maison de tolérance de Francesca). Mais ça ne donnera plus rien. Il y aura toujours cette étape qu'elles me refusent, ce sommet qu'elles atteignent ensemble, et d'où j'apparais si petit, si insuffisant.

ONZE

Dernier chapitre, dernière occasion. De révéler, de rendre vrai. Je peux revenir à Pierre (j'oublie que c'est moi, et d'ailleurs, pour être dans le vrai, je dois l'oublier). Je peux dire la perversion de ce partenaire (masculin, féminin ?) qu'il garde en dépit d'Aline, en dépit de Francesca, en dépit de ce qu'il sait, en dépit du danger, en dépit de lui-même. Mais ce ne serait pas bon pour le roman, comme son auteur l'a déjà souligné. Il faut au lecteur sa propre plage, une étendue où coucher ses fantasmes, et au matin la mer les recouvrira, et il rentrera chez lui (et elle rentrera chez elle), léger, presque heureux (légère, presque heureuse).

Je pourrais jouer un jeu plus serré, et révéler l'humiliation qu'a subie Francesca. Mais il faudrait que je l'invente, elle ne m'en a rien dit (sait-elle qu'elle finira dans ces pages, pressent-elle que mon roman bouffe tout, qu'il n'en a jamais assez ?). Je peux donc tout, ne sachant rien – c'est la meilleure position, l'ennemi dort, sûr de n'avoir rien dit ; sans se rendre compte que je me moque de ce qu'il m'a dit ou pas dit, vu qu'il dira ici ce que je lui ferai dire. Je peux donc faire de ces deux perversions une seule – quelque chose que je laisse inventer, c'est de bonne guerre, c'est ainsi seulement que je peux clore ce chapitre, le dernier de ce roman que j'achève d'écrire, que tu achèves de lire, et aucune crainte que ce soit le même, je ne te connais pas, et tu abandonneras vite tout espoir de me connaître.

Il semblerait donc que j'ai écrit le dernier chapitre. Il ne me reste plus qu'à le vivre, le vivre mieux que je ne l'ai fait, avant ou après les autres, qu'importe, puisqu'ils sont à revivre, eux aussi. Quel foutoir j'ai fait de ma vie ! En commençant par l'écriture j'ai attrapé le fil par le mauvais bout. Un peu tard pour les regrets, qui ne seraient qu'un chapitre de plus. Que ceci soit le dernier, et le reste. Fermeture.

DOUZE

Il y a toujours place pour un épilogue, cependant.

Découverte macabre à Sabaudia, titraient de manière prévisible et banale les journaux. Dans une villa, dans la chambre numérotée 3 (les chambres y portent des numéros, comme s'il s'agissait d'un hôtel, de 1 à 4) les corps de deux jeunes femmes, étranglées ensemble à l'aide d'un bandeau noir (mais dessous on a découvert un fil de fer, qui a écrasé une cervicale et rompu les larynx). D'autres bandeaux de soie colorée découpés en fines bandelettes réparties sur les corps nus et collées comme s'il s'agissait de bouts de sparadrap. Sur chaque fragment, un mot soigneusement calligraphié. En les réordonnant, si on a du goût pour ce genre de tâche, on peut en faire une phrase, une phrase déjà lue. Je ne m'attarderai pas à ce jeu pervers auquel ce sadique nous convie ; ce serait déjà lui céder, déjà accepter d'entrer un peu dans ses raisons, dans les raisons de sa déraison.

Ce n'est pas chez moi que la police aurait dû venir, même si c'est ce qu'elle a fait, irruption soudaine et déplacée dans mon paisible petit studio. Francesca à elle seule aurait pu me maîtriser ; les agresser toutes deux simultanément n'était certes pas une mince affaire, en tout cas bien au-dessus de mes forces. Il faudrait enquêter, bien sûr, pour savoir si elles n'ont pas été préalablement droguées. Quoi qu'il en soit, il faut être totalement dérangé pour faire cela.

Je n'ai guère eu de peine (ou, pour être plus sincère mais moins précis: on n'a guère eu de peine) à obtenir mon transfert en France. J'occupe une chambre toute blanche, avec de grands murs comme des pages vierges. J'ai décliné l'offre qu'on m'a faite d'y faire figurer mes posters favoris, mes deux Rothko et mon de Staël. Je préfère l'invite des pages blanches. Je regrette un peu la lumière de Rome, mais j'apprécie le loisir dont je dispose pour écrire. On m'y encourage, d'ailleurs. Le docteur Blanchard m'a suggéré « de tout mettre par écrit »; d'exposer mon point de vue, en somme. « Sans en faire un roman », a-t-il ajouté en souriant. C'est un type bien, je crois qu'il finira par me suivre.

Il y aura bien l'un ou l'autre passage délicat, je le pressens. Mais le travail ne me fait pas peur, et j'ai déjà commencé à mettre de l'ordre dans les notes que j'ai jetées sur papier en arrivant ici, pour ne pas perdre cette fraîcheur si difficile à recréer.

Citations de Pascal

Ami lecteur, cet avertissement servira pour te faire savoir que j'expose au public une petite machine de mon invention
(*Avis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir la machine d'arithmétique, et de s'en servir*, *Œuvres complètes, p.188)*

apprenez de ceux qui ont été liés comme vous.
(Pensées br. 233)

au temps d'affliction
(Pensées br. 67)

C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre.
(Entretien avec M. de Saci, Œuvres complètes, p.293)

Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes.
(Pensées br. 843)

ceux qui, voulant renfermer la lumière, n'enferment que des ténèbres
(Lettre de Pascal et de sa sœur Jacqueline à Madame Périer, leur sœur – Œuvres complètes, p.274)

chemins qui marchent
(Pensées br. 17)

depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi
(Mémorial)

et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.
(Pensées br. 488)

il l'appelle ami
(Mystère de Jésus)

Ils ne savent pas que je juge par ma montre.
(Pensées br. 5)

j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi
(Pensées br. 693)

Je n'ai pas tout dit, vous le verrez bien…
(Pensées, Recueil original, Fragments non enregistrés, Œuvres complètes, p.631)

je ne ferais pas deux pas pour la géométrie.
(Lettre à Fermat du 10 août 1660)

Je sais que je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre.
(Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, Œuvres complètes, p.365)

Je suis fâché de vous dire ici : je ne fais qu'un récit
(Le manuscrit Périer – Pensées br. 945, Œuvres complètes, p.637)

jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut !
(Pensées br. 476)

La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.
(Pensées br. 82)

Le plaisant dieu que voilà !
(Pensées br. 366)

Les anges la voient encore mieux, et de plus loin.
(Pensées br. 285)

N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.
(De l'art de persuader, Œuvres complètes, p.357)

Ne le pouvant il s'est avisé de s'empêcher d'y penser.
(Pensées br. 169)

Ne m'ôtez pas ce que vous n'êtes pas capable de me donner.
(Lettre de Jacqueline à Blaise du 9 mai 1652 – citée dans Attali, p. 171, d'après Faugère)

On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule.
(Pensées br. 283)

pour un jour d'exercice sur la terre
(Mémorial)

Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles !
(Pensées br. 813)

qui voudra danser sur la corde sera seul
(Pensées br. 303)

Tout le monde l'aime. Il fait de si jolies questions.
(Provinciales, Cinquième Lettre, Œuvres complètes, p.389)

toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant.
(Pensées br. 862)

tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.
(Le Mystère de Jésus)

un méridien décide de la vérité
(Pensées br. 294)

Vertu apéritive d'une clé
(Pensées br. 55)

Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance.
(Pensées br. 839)

Vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé.
(Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, Œuvres complètes, p.363)

Références

Attali, Jacques, Blaise Pascal ou le génie français, Fayard, Paris, 2000

Faugère, Armand, Lettres, opuscules et mémoires de Mme Périer et de Jacqueline Pascal, sœurs de Blaise Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce, Auguste Vattier, Paris, 1845

Pascal, Blaise, Pensées, édition de Léon Brunschvicg, Éditions de Cluny, Paris, 1934

Pascal, Blaise, Œuvres complètes, Seuil, Paris, 1963